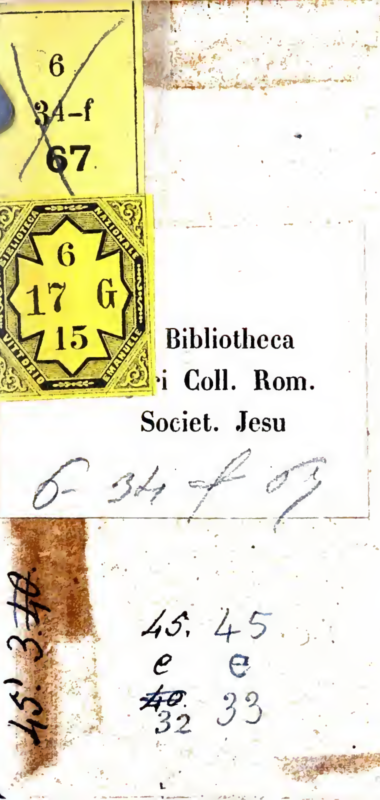
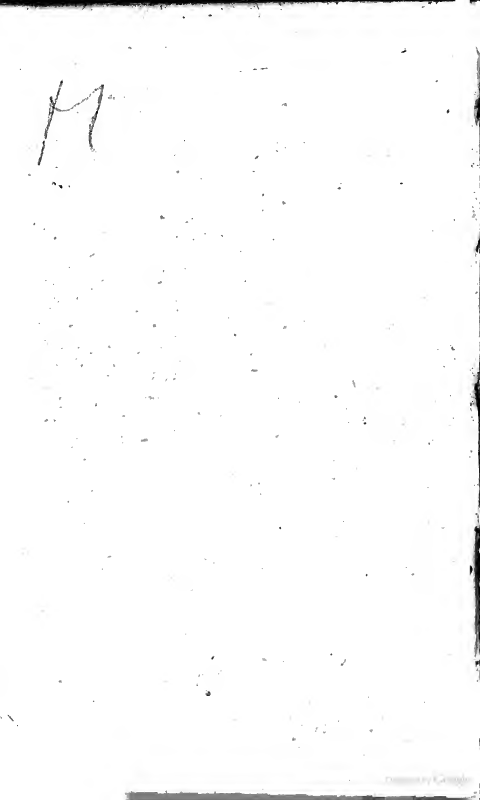








BIGARURES INGENIEUSES,

OU

DIVERSITEZ CURIEUSES POUR SERVIR DE RECREATION A L'ESPRIT.

Neuvième Partie.

Suivant la Copie de Paris.





A AMSTERDAM,
Chez ANDRE' DE HOOGENHUYSEN.

M. DC. XCIX.



AVIS.

C'Eſt pour mettre une diverſité dans le Titre de ces Ouvrages, auſſi bien que dans la matiere, qu'on appelle cette neuviéme Partie *Bigarures Ingenieuſes*, & c'eſt auſſi pour ſuivre l'avis de quantité de perſonnes, qui en achetant les précedentes parties, les ont ainſi appellées,

On avoit promis qu'on donneroit en un Volume autant de matiere qu'il y en a dans trois de ceux qui ont précedé, pour réparer le temps qu'on a laiſſé paſſer ſans rien donner : on s'acquitte de cette promeſſe en donnant ces *Bigarures Ingenieuſes* ; & ainſi le Public fera juſtice à l'Auteur, en croyant, que s'il



a interrompu ces Ouvrages , ce n'eſtoit ny par pareſſe , ny faute de matiere. Il donnera pour les Etrennes un Volume auſſi , & peut-eſtre meſme plus conſiderable que celuy-cy,



TABLE

TABLE

DES PRINCIPALES Matieres.

*

Auguste

Capitaine,

Pedant,

Q.

R.

Fautes à corriger.

Page 273. ligne 10. *mettez un point* aprés longue.
Page 293. ligne 5. injuste, *lisez* juste.



DIVERSITEZ CURIEUSES POUR SERVIR DE RECREATION A L'ESPRIT.

V. H. Nouveliste fameux & entesté reçût il y a quelques jours une Lettre qui contenoit ces vers.

Toy qui d'une fade nouvelle
Te fais un article de foy,
Et qui de la croire fidelle
Pretens nous imposer la Loy:
Dis nous, si tu le veux, ce que tu viens d'apprendre:
Mais dis-le sans le garantir,
Sans chaleur, & sans trop l'étendre.
A ces conditions je suis prest de l'entendre;
Mais sçache que toûjours on s'expose à mentir,

Quand, Nouvelliste trop credule,
On veut, sur le rapport d'un fat,
Se mêler de parler des secrets de l'Etat,
Et qu'il est enfin ridicule,
Sur ceux du grand Mogol d'exiger nôtre foy,
Pendant qu'on ne sçait pas ce qui se fait chez soy.

Aprés avoir lû cet avis, il alla debiter & garantir les nouvelles avec son entêtement ordinaire.

☞ *Nientas* ne sçait rien, cependant il veut absolument qu'on le croye habile homme.

Et il devient si vain, que ce qu'il veut paroître,
A force d'y penser, il s'imagine l'être.

☞ On trouva le tombeau d'Ovide l'an 1508. en un lieu appellé Sabarie ou Stain, en Austriche sur le bord de la Riviere d'Angre ou de la Save, qui se jette dans le Danube, avec cette Epitaphe gravé sur la partie exterieure d'une voute magnifique.

Gaspar Bruschius cité par Abraham Ortelius.

FATUM NECESSITATIS LEX.

Hic situs est vatis, quem Divi Casaris ira
Augusti,

Augusti, patria cedere jussit humo,
Sæpe miser voluit patriis occumbere terris,
Sed frustra : hunc illi fata dedêre locum.

C'est-à-dire, la mort est une Loy dont on ne se dispense point. Icy gît un Poëte que la colere d'Auguste Cesar obligea de quitter son pays. Il souhaita souvent au milieu de sa misere de mourir dans sa patrie. Mais ce fut inutilement : le destin luy a donné ce lieu pour estre sa sepulture.

Et environ l'an 1540. Isabelle Reine de Hongrie fit voir à Pierre Ange Bargée une plume d'argent dont Ovide se servoit pour écriré, laquelle peu de tems auparavant avoit été trouvée parmi des ruines antiques à Taurunum, qu'on appelle aujourd'huy Belgrade, à l'emboucheure de la Save. Elle portoit ces mots gravez tout autour, *Ovidii Nasonis calamus.*

☞ Ciceron voyant entrer son gendre Dolabella qui étoit fort petit avec une longue épée à son côté, luy dit : Qu'est-« ce qui a attaché mon gendre à cette « épée ? *Quis generum meum gladio alli-* «

gavit? Que de petits ferluquets d'hommes qui portent de longues broches (je veux dire de grandes brettes) à leur côté, à qui on pourroit dire avec raison la mesme chose!

☞ La mesme justesse d'esprit qui nous fait écrire de bonnes choses, nous fait apprehender qu'elles ne le soient pas assez pour meriter d'estre lûës. C'est ce principe qui rend les veritables Sçavans plus timides & moins entreprenans que les autres.

☞ Avis à ceux qui aiment à mordre dans leurs écrits.

Il faut bien se garder d'écrire.
Contre ceux qui peuvent proscrire.

☞ Mon pauvre Monsieur R.G.T.

Que vostre sort est malheureux
Avec cent mille écus de rente!
Eh quoy, pour en amasser deux
A peine en dépensez-vous trente:
Mais vous aurez de quoy vivre aprés vostre mort,
J'en demeure d'accord.

☞ Si vous voulez réüssir dans les compagnies, connoissez vostre humeur pour la regler, & celle des autres pour leur complaire, ou vous en défendre.

☞ *DI-*

☞ *DIALOGUE.*

NERIANDRE, SILONTE.

Neriandre. Les contes plaiſans vous divertiſſent extrêmement, à ce que je vois, Silonte.

Silonte. Il eſt vray que j'aime fort à en entendre, mais je n'aime pas moins à en faire, &

Je puis bien me vanter d'en ſçavoir de fort bons
Sur toutes ſortes de matieres ;
Il ne faut point longues prieres
Afin de m'obliger d'en dire de bouffons ;
Mais prenant plaiſir à les dire
Il eſt fort aiſé de juger
Que l'on me fait bien enrager
Quand on les écoute ſans rire.

Neriandre. Vous vous expoſerez à ce chagrin toutes les fois qu'avant que de les raconter, vous aſſurerez à ceux qui les écouteront que vous les allez faire rire ; parce qu'en faiſant cette Preface à vos contes, vous ſemblez vouloir ôter à ceux qui vous écoutent la liberté de ne pas rire ; cette gêne les rend de mauvaiſe humeur contre le conteur, & le fruſtre de ce qu'il ſouhaite.

Silonte. Je le dis quelquefois pour me procurer plus d'attention.

Neriandre. On vous donne auſſi quelquefois plus d'attention que vous n'en demandez ; car on prend ſoin d'examiner avec application, ſi ce que vous allez dire, eſt auſſi enjoüé que vous le promettez ; & de meſme que la preſence diminuë la reputation, auſſi un conte raconté ne répond pas ordinairement à l'idée que vous en avez donnée, en aſſûrant qu'il ſeroit fort agreable. Pour plaire dans la converſation il faut beaucoup ménager les eſprits, & pour les bien ménager il faut les bien connoître. Ce n'eſt pas aſſez de dire de jolies choſes, il faut afin qu'elles ſoient bien reçûës, que ceux qui les écoutent ſoient d'humeur à les trouver jolies.

Silonte. Les hommes ne devroient-ils pas toûjours trouver agreable ce qui l'eſt veritablement ?

Neriandre. Les hommes devroient trouver toûjours vos Hiſtoires agreables ; donc ils les trouveront agreables : Fauſſe conſequence. Hé ! eſt-ce que les hommes ſont toûjours ce qu'ils devroient faire ? C'eſt ſe tromper que de pretendre leur plaire en ſe conformant

à ce

à ce qu'ils doivent estre ; on agit plus à coup sûr en se conformant à ce qu'ils sont.

Silonte. Vous faites des reflexions bien serieuses à propos de contes & de plaisanteries.

Neriandre. Ces reflexions sont à mille autres usages dans la vie civile. Les grandes choses sont souvent fondées sur les mesmes principes, & se conduisent par les mesmes regles que les petites.

☞ Si un Grand vous prie, regardez sa priere comme un commandement, auquel vous devez obéïr.

Qui peut ce qui luy plaît, commande alors qu'il prie. Viriate dans Sertorius de M. Corn.

☞ Je voudrois voir un homme sobre, moderé, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de Dieu : il parleroit du moins sans interest ; mais cet homme ne se trouve point. Caractères du siecle.

☞ Jeux de mots de Monsieur le Camus Evesque de Belley. J'ay, disoit-il, entendu un Sermon de la Grace, preschê de bonne grace, par Monsieur l'Evesque de Grasse. Pour marquer le petit état dans lequel la mort réduit les plus Grands de la terre ; il disoit, Les

Papes aprés leur mort deviennent des Papillons ; les Sires, des Cirons ; & les Rois des Roitelets.

☞ EPITAPHE.

Saint Amand.

Ci gît un fou nommé Pasquet,
Qui mourut d'un coup de Mousquet,
Lorsqu'il voulut lever la crête.
Quant à moy je croy que le sort
Luy mit du plomb dedans la tête,
Pour le rendre sage en sa mort.

☞ Un bon Capitaine ne doit point perdre d'occasion, & n'en doit point donner.

Un Capitaine qui perd une occasion qui luy pourroit estre favorable, fait par cette perte un gain pour son ennemy ; parce que celuy-ci refléchissant sur le danger où l'avoit mis cette occasion, se fortifie par une prudence plus attentive.

Un Capitaine en donnant une occasion favorable à son ennemy, luy augmente ses forces & s'affoiblit soi-même.

☞ Le Ciel a plus de tonnerres pour épouvanter que de foudres pour détruire ; faites aussi en châtiant plus de peur que de mal.

Les châtimens doivent avoir la correction pour fin. Si la peur peut faire arri-

arriver à cette fin, on la doit ordinairement preferer à la peine. Je dis ordinairement, parceque quelquefois il faut absolument de la peine, lors qu'on la trouve necessaire pour intimider ceux qui ayant esté témoins de la faute qui merite châtiment, pourroient la commettre, si pour toute punition on se contentoit de faire peur au coupable.

☞ On n'est pas miserable pour être obligé d'obéïr, mais pour obéïr malgré soy.

L'esprit qui ne veut pas se contenter de son état fait lui-même son tourment. On n'est miserable que parce qu'on n'est pas où l'on voudroit estre, parce qu'on ne fait pas ce qu'on voudroit faire, ou parce qu'on n'a pas ce qu'on voudroit avoir. Ne souhaitez point estre où vous n'êtes pas; faire ce que vous ne pouvez pas faire; avoir ce que vous n'avez pas: mais plûtôt soyez volontiers où il faut que vous soyez; faites sans resistance ce que vous êtes obligé de faire; contentez-vous de ce que vous possedez, & vous voilà aussi (pour ne pas dire plus) heureux que ceux qui vous commandent, qui vous surpassent en richesses, en pouvoir, & en prosperité.

Il est bien rare, dira-t-on, de trouver des hommes, dont les sentimens soient si conformes à leur condition ; je l'avouë, cela est bien rare, & c'est pourquoy il est bien rare aussi d'en trouver qui soient contens.

☞ Du necessaire on passe au commode, du commode au superflu, du superflu à l'excés, de l'excés au criminel.

Quand on n'a que le necessaire, on souffre ; quand on n'ajoûte que le commode au necessaire, on s'ennuïe ; quand on parvient jusques à avoir du superflu, on desire avec plus d'ardeur ; enfin quand on a obtenu l'excés, on devient souvent criminel. De trop de biens trop de maux, disoit un homme penitent, que de trop grandes richesses avoient engagé dans de grands desordres.

☞ Nous promettons selon nos esperances, & nous tenons selon nos craintes.

Cet homme fait souvent des promesses pour obtenir des effets ; & quand on luy a accordé ce que son interest luy faisoit souhaiter, il ne tient ses promesses qu'autant qu'il a sujet de craindre d'encourir quelque dommage s'il y manquoit.

Quel-

Quelquefois nous promettons pour nous delivrer des importuns. Si je demandois quelque chose avec importunité, je me défierois fort des promesses qu'on me feroit dans cette occasion. J'en juge par moy-mesme. Je m'imagine que pour me délivrer d'un importun, je serois assez porté à lui promettre enfin ce que je n'aurois pas dessein de luy accorder. Je remarque que cette conduite est assez ordinaire dans la vie civile ; les importuns devroient y faire reflexion pour en profiter. Je dis seulement, que je serois porté à promettre ce que je ne voudrois pas accorder ; parce qu'en effet, je ne promettrois peut-estre pas, à cause de certains reflexions que je pourrois faire, & que font tous les jours les gens qui agissent avec droiture & sincerité.

☞ La confiance fournit plus à la conversation que l'esprit.

Quand on parle avec confiance, on parle de soy-mesme, & avec une espece de familiarité ; c'est pourquoy on a toûjours bien des choses à dire, & on les dit fort volontiers. Mais quand on ne parle que pour faire paroître de l'esprit, on se lasse bien-tôt à cause de l'attention

continuelle qu'il faut faire ſur ce qu'on dit.

☞ Le mauvais exemple enſeigne le mal à ceux qui l'ignorent ; le perſuade à ceux qui en ont horreur, & le facilite à ceux qui l'apprehendent.

On apprend facilement le mal quand on le voit faire. On ne rougit point de commettre un crime qui eſt couronné par l'exemple ; on a honte d'eſtre innocent parmi les coupables. Le mauvais exemple excite plus fortement à faire le mal que le bon à faire le bien ; parce qu'il à noſtre inclination naturelle de ſon coſté.

☞ Ceux qui croyent avoir du merite ſe font un honneur d'eſtre malheureux pour perſuader aux autres & à eux-meſmes qu'ils ſont dignes d'eſtre en but à la fortune.

L'adverſité devroit humilier l'homme, puiſqu'elle fait connoiſtre ſa foibleſſe & ſes infirmitez ; mais comme il porte tousjours ſon orgueil avec luy, il fait d'un ſujet d'humilité une cauſe de vanité ; cherche dans des perfections qui ne ſont qu'imaginaires dequoy s'élever au-deſſus de ce qui devroit l'abaiſſer ; & le perſuade que les coups extraordi-

ordinaires dont la fortune le frappe, sont autant de marques d'un merite extraordinaire qui est en lui, & que cette fortune qu'il regarde comme une envieuse, voudroit détruire ou du moins diminuer. Ainsi en même temps que le chagrin lui ronge le cœur, une fausse gloire lui réjoüit l'esprit.

☞ L'homme est fils de la terre, & petit fils du rien.

Voilà l'origine de l'homme, voilà ses ancestres, voilà ses titres de noblesse; mais voilà en même-temps une origine qu'on tâche à se cacher, des ancestres qu'on ne voudroit point reconnoître, & des titres de noblesse qu'on n'aime point à mettre au jour. Les Nobles seulement de race se font un honneur de pouvoir montrer que leur Noblesse est tres-ancienne: mais quelqu'ancienne qu'elle soit; il y a un certain temps qui leur est un *nec plus ultra* qu'ils n'oseroient passer, parce qu'enfin ils trouveroient bien de la bassesse & de la misere. Plus les hommes approchent de leur premiere source, plus ils trouvent de ressemblance dans leur genealogie, & enfin quand ils y sont arrivez, ils n'y trouvent plus de difference, ils sont d'avis égaux. Si

Si vous avez des titres anciens qui prouvent que vous êtes beaucoup au deſſus de moi par vôtre naiſſance, j'en ai de plus anciens, qui prouvent que je ſuis par ma naiſſance auſſi grand Seigneur que vous.

☞ La haine pour les Favoris n'eſt autre choſe que l'amour de la faveur; le dépit de ne la pas poſſeder ſe conſole & s'adoucit par le mépris que l'on témoigne pour ceux qui la poſſedent.

Comme on ne peut pas monter juſques à la faveur, on la fait deſcendre juſques au-deſſous de ſoi en la mépriſant. Comme on ne peut pas obtenir la faveur, on s'imagine ſe venger d'elle en haïſſant & en inquietant, ſi l'on peut, ceux qui la poſſedent.

☞ Un Juriſconſulte ignorant, qui ſe faiſoit oüir en témoignage, ayant répondu ſur quelque choſe, qu'il n'en ſçavoit rien: *Tu penſes peut-être*, dit Ciceron, *qu'on te parle du Droit?*

☞ Il ſemble que le Heros eſt d'un ſeul métier, qui eſt celui de la guerre, & que le grand Homme eſt de tous les métiers, ou de la robe, ou de l'épée, ou du cabinet, ou de la Cour: l'un & l'autre mis enſemble ne peſent pas un homme de bien.

☞ Ma-

☞ Madame C. R. Y. qui avoit les dents fort noires, demanda à S. combien ils étoient de Moines dans son Convent; le Religieux qui se trouvoit offensé de cette question, parce que lui ni ses compagnons ne prétendent pas être des Moines, lui dit, *Nous sommes autant de Moines que vous avez de clouds de girofle dans vôtre bouche.*

☞ Pour un Prince qui s'expose trop aux dangers de la guerre.

Qu'on nous a vû souvent trembler au moindre bruit,
Qui d'un sanglant combat nous dépeignoit l'image,
Sçachant bien qu'aux perils où l'honneur le conduit,
Il n'a point d'ennemis plus grands que son courage.

☞ Avis, Marchez le premier dans les Forests; mangez le second à table; entrez le troisiéme dans l'eau. *Primus in sylvis, secundus in mensis, tertius in aquis.*

☞ Monsieur de S. M. qui estoit du regne passé, a fait cette description de la Cour.

Servir le Souverain, ou se donner un Maistre,

De-

Dépendre abſolument des volontez d'autrui,
Demeurer en des lieux où l'on ne voudroit eſtre ;
Pour un peu de plaiſir ſouffrir beaucoup d'ennui.

Ne témoigner jamais ce qu'en ſon cœur on penſe ;
Suivre les Favoris, ſans pourtant les aimer,
S'appauvrir en effet, s'enrichir d'eſperance ;
Loüer tout ce qu'on voit, mais ne rien eſtimer.

Entretenir un Grand d'un diſcours qui le flatte ;
Rire de voir un chien careſſe une chatte :
Manger toûjours fort tard, changer la nuit au jour.

N'avoir pas un ami, bien que chacun on baiſe ;
Eſtre toûjours debout, & jamais à ſon aiſe,
Fait voir en abregé comme on vit à la Cour.

☞ Ce

☞ Ce que la pauvreté a de plus fâcheux, c'est quelle jette dans le mépris ceux qu'elle afflige, les rendant ridicules, & leur ôtant toute creance, comme si un homme ne pouvoit avoir de vertus, de foi & de raison, qu'à proportion de ce qu'il possede de bien, & selon le nombre d'écus qu'il tient renfermez dans ses coffres.

Nihil habet infœlix paupertas durius in se, Juvenal.
Quàm quod ridiculos homines facit.

☞ Pour être à present Predicateur à la mode, il faut faire des portraits ; c'est pourquoi,

Combien depuis vingt ans de grimaux dans la chaire, Art de prêcher.
De leurs fades portraits ont fatigué la terre.

☞ Les Habitans de l'Isle de Majorque & de Minorque exerçoient beaucoup leurs enfans : ils ne leur laissoient manger que ce qu'ils pouvoient abattre du plancher : ils attachoient leur pain à un arbre, de telle sorte, qu'il falloit qu'ils le fissent tomber avec la fronde, s'ils le vouloient manger.

☞ Nous devons l'origne des Lettres de change aux Juifs, qui ayant été chaf-

chassez de France l'an 460. sous Dagobert, & ensuite par Philippe Auguste, & Philippe le Long, & s'étant refugiez en Lombardie, inventerent ce moyen pour retirer les biens qu'ils avoient laissez entre les mains de leurs amis

☞ Hymenée étoit un fort beau jeune homme Athenien, qui exposa sa vie pour délivrer des mains de Pirates les Vierges d'Athenes, dont ils s'étoient saisis pendant qu'elles sacrifioient à Ceres Eleusine. Le peuple pour faire honneur à sa memoire, & pour le recompenser de cette action, voulut que dans tous les mariages on fist commemoration de son nom.

☞ Les femmes ont plus de pleurs que de regrets. *Jactantiùs mœrent, quæ minùs dolent.*

☞ Plaute est le Poëte du peuple; Horace & Terence sont les Poëtes des honnêtes gens; Virgile est le Poëte de tout le monde.

☞ Le Pape Benoist IX. faisoit chercher par tout d'excellens Peintres, & se faisoit apporter de leur Ouvrages pour connoître leur suffisance. Giotto ne voulut point donner de tableau, mais

mais prenant une feüille de papier en presence de l'Envoyé du Pape, il fit d'un seul trait de crayon ou de plume, un O aussi rond que s'il l'eut fait avec un compas. Cet O le fit préferer par le Pape à tous les autres Peintres. Monsieur Menage a dit avoir connu un Religieux, qui non-seulement faisoit d'un seul trait de plume un O parfaitement rond, mais qui en même temps y mettoit un point justement dans le centre.

☞ A deux lieuës de la Ville de Perigueux, il y a une Fontaine dont l'eau se convertit en pierres de la figure qu'on veut.

☞ *DIALOGUE DANS les Champs Elisées.*

SOCRATE, CLITOMACHE.

Socrate. Oüi je l'ai dit, & je le diray toûjours, que quelque inégalité qui paroisse sur la terre dans la distribution des adversitez, cependant si chacun apportoit toutes ses peines pour estre mises avec celles des autres, & ensuite partagées entre tous en parties égales, chacun reprendroit vîte les sien-

ſiennes ; ſans vouloir de partage.

Clitomache. Un pauvre qui n'a pas ſon neceſſaire a bien de la peine à croire que ces Grands qu'il voit eſcortez d'un grand nombre de courtiſans flatteurs, reſpectueux & complaiſans envers eux, ſervis par pluſieurs domeſtiques qui tremblent de reſpect & de crainte en leur preſence, logez dans des Palais ſuperbes par leur architecture, & par leurs emmeublemens, & enfin toûjours au milieu des feſtins ſomptueux & de l'affluence de toutes ſortes de plaiſirs ; ce pauvre, dis-je, a bien de la peine à croire que ces Grands ſoient auſſi malheureux que lui.

Socrate. Il le croiroit s'il faiſoit reflexion que tous ces biens ne peuvent rendre heureux, parce qu'ils n'ont rien qui puiſſe remplir la capacité du cœur de l'homme ; qu'ils peuvent bien, à la verité, faire quelque plaiſir au corps, mais qu'ils n'ont pas ce qui eſt neceſſaire pour contenter l'eſprit & le faire tranquille ; qu'ils rendent ſouvent l'homme plus méchant, ſans l'empêcher d'être malheureux ; enfin que la fortune la plus éclatante eſt non ſeulement vaine & fragile, mais onereuſe,

mais

mais pleine d'amertumes & de chagrins, & que l'on souffre & soupire sur les Trônes aussi bien que dans les fers.

Clitomache. Ce pauvre aura toûjours de la peine à croire tout ce que vous venez de dire.

Socrate. Pourquoi?

Clitomache. Le sage Socrate peut-il me faire cette demande?

Socrate. Ressouvenez-vous que j'ai dit autrefois tres-souvent que je ne sçavois qu'une chose, qui est que je ne sçavois rien. Ainsi ne trouvez pas étrange, si je vous interroge, pour apprendre.

Clitomache. Puisque vous le voulez, je vous dis donc que ce pauvre ne pourra se croire aussi heureux que les riches, quelques reflexions qu'il puisse faire, parce que tout ce qui paroît à ses yeux dans ces Grands n'est qu'agreable, n'est que delicieux, n'est que charmant; au lieu que tout ce qu'il sent dans sa pauvreté n'est que triste, n'est qu'humiliant, n'est que miserable. De toutes les démonstrations, celles que nous sentons sont les plus fortes & les plus convaincantes pour nous. Il faudroit, pour prouver efficacement aux pau-



pauvres, qu'il n'y a point de grandeurs, ny de richeſſes qui ne ſoient accompagnées de beaucoup de peine, que de temps en temps les Grands & les riches partageaſſent avec eux quelque partie de leur apparente felicité.

Socrate. Que dites-vous là, les pauvres ſont comptez pour ſi peu de choſe dans le commerce des hommes, que je ne croy pas que l'on prenne jamais le ſoin de les deſabuſer. On trouve aſſez de Sçavans & de Sages qui prouvent que la pauvreté rend plus heureux que les richeſſes, mais où trouve-t-on des riches qui confirment par une permutation de leurs richeſſes pour la pauvreté, ce qui a eſté prouvé par les Sages & par les Sçavans?

Clitomache. Puiſque les riches veulent toûjours demeurer riches, il faudroit, pour conſoler les pauvres, les porter ſeulement à faire leurs efforts, afin de s'élever au-deſſus de leurs ſens, & de ne ſe laiſſer point ébloüir par ces apparences trompeuſes qui les frappent, & qui ſervent à ſéduire leur eſprit. Ils n'ont qu'à penetrer par leurs reflexions tout cet exterieur, & ſuivre ces riches juſques dans leurs tombeaux,

& les separer par leur raison de cet éclat qui les environne pendant leur vie, pour considerer ce qu'ils seront un jour dans l'ombre de leur sepulture.

Socrate. Ces quatre cens volumes, qu'on dit que vous avez écrits, contenoient-ils des choses aussi judicieuses que celles que vous venez de me dire?

Clitomache. Je souhaiterois n'y avoir parlé d'autre chose; car je connois à present que de toutes les sciences, celle qui regle & fortifie l'esprit est la plus belle, la plus utile, & celle par consequent qu'on doit le plus cultiver. Tous les hommes vous doivent sçavoir bon gré, d'avoir commencé à introduire dans le monde une Philosophie pour les mœurs.

Socrate. Tous les hommes, à ce que vous dites, me doivent sçavoir bon gré; mais je vous assure que je n'attends pas d'eux cette justice: car si ceux qui me connoissoient le mieux, parce qu'ils vivoient de mon temps, ont témoigné par leur conduite en me condamnant à la mort, qu'ils n'avoient aucune consideration pour moi; comment voulez-vous que j'en espere de ceux

ceux qui me connoissent moins, parce qu'ils sont venus aprés le temps auquel je vivois sur la terre?

Clitomache. Je trouve que vous en devez plus attendre de ceux-ci, que de ceux-là. Ne sçavez-vous pas que pour acquerir de l'estime & de la reputation, il est bon qu'on soit un peu regardé de loin?

DE SOCRATE.

☞ Socrate nâquit à Athenes vers la 77. Olympiade. Il étoit fils d'un Sculpteur, & d'une Sage-femme. Au commencement de son âge il mena une vie servile, & apprit à tailler, & à graver des pierres. Dans la suite il s'exerça à joüer de quelques instrumens de musique. Il ne negligea pas même la danse à laquelle il s'exerçoit en sautant par boutades de temps en temps pour entretenir sa santé; & enfin il s'appliqua à la Philosophie morale avec un si grand succez, que l'Oracle le declara le plus Sage de tous les hommes de la Grece. Un Phisionomiste appellé Zopyrus soûtenant que selon les principes de sa science, Socrate devoit être un

homme

débauché, & sujet à se laisser emporter par les passions les plus criminelles ; celuy-ci répondit : Cela seroit en effet " tres vray, si la Philosophie ne m'avoit " reglé. "

A cause de son application à la morale, on disoit qu'il avoit attiré la science du ciel icy-bas. Il merita d'autant plus de loüanges pour avoir mis en usage par ses leçons & par ses exemples cette partie de la Philosophie, qu'elle avoit esté jusqu'alors beaucoup negligée, les Philosophes ayant songé plustôt à rendre l'esprit sçavant, qu'à bien regler les mœurs.

Ce fut cette mesme étude de la morale qui le rendit si patient, qu'il surprenoit tous ceux qui en étoient témoins. En voicy quelques exemples.

Quand on parloit mal de luy, il di- " soit : Si le mal qu'on dit de moy est vray, " cela servira à me corriger ; sinon, cela " ne me touche point : car ce n'est pas de " moy qu'on parle.

Quelqu'un luy ayant donné un coup de pied, il dit à ceux qui s'étonnoient de sa tranquilité aprés ce mauvais traitement : Quoy ! si un âne m'avoit donné un coup de pied, me

faudroit-il l'appeller au combat ?

Xantippe sa femme luy ayant jetté de l'eau sale sur la teste, aprés luy avoir bien dit des injures, il plaisanta sur cette impertinence, en disant, sans s'é-
" mouvoir : Je sçavois bien que Xantip-
" pe feroit descendre de la pluye aprés le
" tonnerre.

Une autrefois Alcibiade étant chez luy, & ne pouvant souffrir les criailleries continuelles de la mesme Xantippe,
„ Socrate luy dit : J'y suis accoûtumé
„ comme au bruit des poulies ; mais toy,
„ ajoûta-t-il à Alcibiade, ne t'accoûtu-
„ mes-tu pas au bruit des oyes ? Oüi, luy
„ répondit celuy-cy, parce qu'elles me
„ font des œufs : & Xantippe, repliqua
„ Socrate, me fait des enfans.

Cette mesme femme ayant renversé un jour la table devant Euthydemus qu'il avoit prié à souper, & celuy-ci se levant tout fasché pour s'en aller, Socrate luy dit : Hé quoy, ne te souviens-
" tu pas qu'avant hier dînant chez toy,
" une poule sautant sur la table, nous en
" fit autant, & cependant nous ne nous
" en mîmes pas en colere ?
"

Il disoit ordinairement que la mauvaise humeur de sa femme l'avoit telle-
ment

ment accoûtumé à la patience, qu'il étoit devenu par cette épreuve continuelle & domeſtique comme inſenſible à toutes les ſortes d'injures, & de mauvais traitemens qu'il pouvoit recevoir des autres. En effet quelqu'un demandant un jour, pourquoy ſe voyant maltraité par Ariſtophanes dans la Comedie des Nuées, il ne ſe mettoit pas " en colere contre le Poëte ? C'eſt, ré- " pondit il, que je m'imagine eſtre ſur le " theatre comme en un grand feſtin, où " l'on ſe divertit de moy.

Ses amis ſe faſchans de ce que quelqu'un qu'il avoit ſalüé ne luy avoit pas " rendu ſon ſalut : pourquoy me faſche- " rois-je, dit-il, de ce qu'un autre n'eſt " pas ſi civil que moy ?

Il recommandoit à ſes diſciples particulierement trois choſes ; ſçavoir, la ſageſſe, la pudeur, & le ſilence.

Un de ſes diſciples n'ayant rien à luy donner, ſe donna luy meſme. Tu ne vois " pas, dit-il, que tu me fais un grand " preſent : car puiſque tout eſt fait pour " l'homme, l'homme vaut mieux que " tout ce qu'on luy peut donner. "

Il diſoit qu'il ne ſçavoit qu'une choſe ; c'eſt qu'il ne ſçavoit rien.

Son ſerment ordinaire étoit par le chien & le plane.

On doit ſelon luy s'abſtenir des viandes qui excitent à manger, quand on n'a pas faim.

Plus il ſe ſentoit en danger de ſe laiſſer emporter par la colere, plus il abaiſſoit ſa voix, montroit une face riante, & parloit avec douceur ; & ainſi ſe tenant tousjours ſur ſes gardes, il ſe rendoit maiſtre de la paſſion & la domptoit.

Quand il paſſoit dans un Marché, autant qu'il voyoit de ſuperfluitez, autant de fois il diſoit : *Qu'il y a de choſes dont je n'ay pas beſoin !* Ajoûtant que celuy qui ſe paſſoit de plus de choſes, eſtoit le plus ſemblable à Dieu.

Ces mots, *rien de trop*, eſtoient la regle qu'il donnoit aux jeunes gens pour leur conduite.

Alcibaide luy ayant donné une gran-
„ de place pour bâtir : C'eſt, dit Socrate,
„ comme qui donneroit un cuir de bœuf
„ pour faire une paire de ſouliers, *(il vouloit dire qu'étant pauvre, il n'avoit pas beſoin d'un grand logis.)*

Xantippe luy ayant un jour témoigné qu'elle eſtoit honteuſe de ce qu'il avoit

avoit fait un fort petit & fort ſimple appareil pour le ſoupé des premiers de la Ville qu'il avoit conviez , il luy dit, « pour la tirer de cette honte : S'ils ſont « ſobres & modeſtes , ils ne s'en ſoucie- « ront pas ; s'ils ne ſont ny l'un ny l'autre « je ne me ſoucieray pas de leurs plain- « tes.

Quelqu'un luy ayant demandé lequel des deux eſtoit le meilleur, ou de prendre femme , ou de s'en paſſer ? Lequel " que tu faſſe des deux , répondit-il, tu " t'en repentiras. "

On remarque que luy , qui toute ſa vie avoit aimé la verité , s'étant un jour voulu appliquer à faire des vers à cauſe d'un ſonge qui ſembloit exiger cela de luy ; comme il ne ſe voyoit point propre à dire dés menſonges , & qu'il ſçavoit cependant que c'étoit le plus grand ornement de la Poëſie , il verſifia quelques Fables d'Eſope , afin de mentir du moins avec utilité.

Il loüa l'Apologie qu'un Orateur avoit faite pour luy ; mais il dit qu'elle ne luy eſtoit pas propre : comme des « ſouliers, ajouſta-t-il , pourroient eſtre « bien faits , ſans eſtre cependant bons « pour moy. «

Ayant entendu qu'un de ſes amis ſe plaignoit que tout étoit bien cher dans la Ville, à cauſe que le vin de Chio coûtoit dix écus, que la pourpre en coûtoit trente, & que le miel coûtoit auſſi beaucoup ; il le mena aux boutiques où l'on vendoit le demi picotin de farine une obole, le picotin d'olives deux doubles, & à la friperie, où l'on pouvoit acheter un habit pour „ quarante ſols, & luy dit : Hé bien trou- „ vez-vous qu'il faſſe bien cher vivre „ dans cette Ville ?

Il dit à un jeune homme qui ſe taiſoit, *Parle, afin que je te voye.*

Quand on luy demandoit s'il croyoit qu'un certain Prince de ſon temps fût heureux au milieu de ſes richeſſes, de ſes grandeurs & de ſa proſperité : il prioit avant que de répondre, qu'on luy apprît quelle étoit la ſcience & la vertu de ce Prince.

Il fit un jour une repartie fort judicieuſe à Platon : la voicy. Socrate ayant dit en pleine table une choſe qui ne devoit pas ſe dire en preſence de pluſieurs, Platon l'en reprit en luy diſant : „ Ne vaudroit-il pas mieux que cela eût „ eſté dit en particulier ? Socrate luy repartit

partit sur le champ : Mais toy-mesme, «
Platon, n'aurois-tu pas mieux fait de «
me reprendre en particulier de cette «
faute ? «

Il disoit 1°. Que l'appetit est la meilleur sauce.

2°. Qu'il est toûjours temps d'apprendre. (*C'est pourquoy il apprit à joüer de la lyre en sa vieillesse.*

3°. Que ceux qui craignent de parler devant le peuple, respectent en gros ce qu'ils méprisent en détail.

4°. Qu'il faut s'abstenir de ce qui fait boire & manger, quand on n'en a pas d'envie.

5°. Que quand les débauchez n'ont point d'argent, ils en doivent emprunter d'eux-mesmes, en diminuant leur dépense.

6°. Que les Grands sont souvent des sujets de Tragedies.

7°. Qu'en se promenant le matin, il preparoit un ragoût pour son dîner.

8°. Que la bonne renommée est le parfum de la vertu.

9°. Qu'on avoit tant de soin de faire un portrait qui ressemblât, & qu'on n'en avoit point de ressembler à la Divinité, dont on est le portrait.

10°. Que ſi l'on vouloit ménager ſes pas, on pourroit faire un grand voyage de ceux que l'on perd inutilement.

11°. Que les Livres ont ruiné la memoire.

On l'a accuſé 1°. de boire à la Grecque ; c'eſt-à-dire, d'yvrognerie. On répond, pour le juſtifier, qu'il fut quaſi le ſeul exempt de la peſte à Athenes, à cauſe de ſa grande ſobrieté. Il diſoit ſouvent qu'il mangeoit pour vivre, au lieu que pluſieurs vivoient pour manger.

2°. De s'eſtre laiſſé aller à une paſſion infame pour Alcibiade, qu'on exprime ſous le nom de foy Socratique. On a répondu que ſon amour n'eſtoit que pour les eſprits, afin de s'en rendre maiſtre, & de leur imprimer des ſentimens de vertu.

3°. D'avoir eſté tres ſujet à la colere. Epictecte dit cependant dans Arrien, qu'il ne ſe faſchoit jamais : on peut encore rapporter, pour détruire cette accuſation, ſa patience envers Xantippe, & ſa tranquilité dans les diſputes, où il proteſtoit avec modeſtie ne ſçavoir rien de certain. Ciceron en traitant des paſſions, qu'il nomme des perturbations, dit

dit que la raison leur doit estre comme une medecine Socratique pour les réduire à la moderation.

4°. On l'a soupçonné d'idolatrie, à cause qu'il dit en mourant qu'il devoit un coq à Esculape : Tertullien à prétendu qu'il parla ainsi pour témoigner au Dieu Apollon en la personne de son fils, sa reconnoissance de ce qu'il l'avoit nommé le plus sage de tous les hommes ; mais il y a plûtost apparence que c'étoit par une ironie, qui luy estoit assez ordinaire : il dit, Je dois un coq " à Esculape Dieu des remedes, par- " ce qu'il alloit en mourant estre guéry de tous ses maux. S'il avoit esté idolâtre, il n'auroit pas dit, comme il a fait, que Dieu est unique & simple de nature, né de soy-mesme, & seul veritablement bon, & non meslé avec aucune matiere, ny conjoint à rien de passible.

5°. Il y en a eu qui ont crû qu'il estoit Magicien ; qu'il avoit un demon familier qui le gouvernoit ; que ce demon luy faisoit connoître ses conseils, ou par l'éternuëment, ou par les visions qui paroissoient à luy seul, ou par une voix qui luy parloit de temps en temps: mais

les plus judicieux ont crû, (& je croy que c'eſt avec raiſon) que ſon demon familier n'étoit autre choſe, que ſa grande prudence , ſon attention ſur le preſent , ſes reflexions ſur le paſſé , & ſa pénetration dans l'avenir fondée ſur des conjectures que luy donnoit l'étude du monde.

Ce grand homme s'étant mocqué de la pluralité des Dieux, fut condamné à la mort , & fut obligé de ſe faire mourir luy-meſme en beuvant de la ciguë. Sa femme luy diſant : Mon cher » époux , faut-il qu'on te faſſe mourir in» juſtement ? Quoy , luy dit-il , aimerois» tu mieux qu'on me fiſt mourir juſte» ment ? Il ajoûta que ſi les Atheniens » l'avoient condamné à la mort, la nature les y avoit condamnez eux-meſmes ; que ſes accuſateurs Anitus & Melitus pouvoient bien le faire mourir , mais qu'il leur ſeroit impoſſible de luy apporter aucun dommage. Ses amis luy donnant le moyen de ſe ſauver , aprés qu'il eût été condamné à la mort, il proteſta qu'il aimoit mieux mourir injuſtement , que de prolonger ſa vie en deſobéïſſant aux loix de ſon païs : il dit à ſes Juges, que craindre la mort n'étoit autre

autre chose que sembler estre sçavant, quand on ne l'est pas; puisque, quoyqu'on ne sçache pas ce que c'est que la mort, on ne laisse pas de la craindre comme si on la connoissoit bien. A peine eut-il rendu l'esprit, que les Atheniens se repentirent de l'avoir fait mourir. Pour témoigner leur regret, ils fermerent tous les lieux d'exercice & de divertissemens, punirent ses accusateurs, & luy éleverent une image de bronze dans le lieu le plus remarquable de la ville. Il vécut 70. ans.

DE CLITOMACHE.

☞ Clitomache étoit de Charthage, & vivoit vers la 160. Olympiade. Il étudia sous Carneadés à Athenes, & acquit une tres-grande connoissance des Sectes des Academiciens, des Peripateticiens, & des Stoïciens. On dit qu'il a écrit plus de 400. volumes.

☞ Il est difficile d'estre heureux quand on est trop delicat.

Il ne faut pour troubler le bonheur le plus grand, Opera de Psyché.
Qu'un peu trop de delicatesse.

☞ On est rarement mal reçû dans

les compagnies, quand on joint avec une égalité d'humeur, beaucoup de complaisance & d'honnesteté dans les manieres.

Quand un homme est irrégulier,
Il fait tout de mauvaise grace:
Quand il est trop particulier,
Il inquiéte, il embarasse,
Tout le monde n'a pas un merite à charmer.
Mais lorsqu'on est honneste, & d'une humeur égale,
On est reçù par tout, & pour se faire aimer,
C'est la Pierre Philosophale.

Biblioth. univers. an. 1686. p. 149. ☞ L'Empereur Justinien Second, faisoit mourir à chaque fois qu'il se mouchoit quelqu'un des Fauteurs de Leon, qui luy avoit fait couper le nez.

☞ Le suc de Citron meslé avec de l'huile d'amandes douces, & pris plusieurs fois le jour, guerit de la dissenterie.

☞ EPIGRAMME.

L'autre jour deux Faquins portant dans une chaise,
Un qui ne va jamais que sous ce parasol,

Trou-

Trouverent un Boucher qui portoit à son col
Deux veaux entrelassez en guise d'une fraise.
Garre, lui dirent-ils, d'un ton fier & mutin.
Le Boucher assisté d'un fidele matin,
Dit, je n'en ferai rien, & j'aurai le passage:
Si vous estes chargez, je le suis davantage.
N'avoit il pas raison selon le sens commun?
Un seul en portoit deux, & deux n'en portoient qu'un.

☞ Clairmont est la Capitale de la basse Auvergne, communément appellée la Limagne. Sa Cathedrale est couverte de plomb, que l'air a tellement purifié, que des gens ont offert une somme considerable pour cette couverture, & d'y en mettre une autrè de plomb de même épaisseur, sans qu'on le leur ait voulu permettre. On y voit une Fontaine, dont l'eau se change en pierre en tombant; & on prétend que c'est de cette eau que le Pont qu'on y voit a été formé. Il a huit brasses de largeur, six d'épaisseur, &

& trente-six en longueur. Charles IX. eut la curiosité de le voir.

☞ Le Roi Ptolomée demanda à Euclide, s'il n'y avoit pas un chemin plus aisé que ses principes, pour arriver à la Geometrie : Non, répondit Euclide, il n'y a point de chemin Royal qui conduise à cette Science.

☞ P. Capitaine D. A. étant arrivé seul en mauvais équipage chez un de ses amis, où on l'attendoit à souper, il fût pris pour un Valet par la Maîtresse de la maison, qui lui commanda de fendre du bois : le Maître étant arrivé & s'étonnant de le trouver en cette occupation, P. dit qu'il payoit la peine de sa difformité.

☞ Theophile dit dans sa Tragedie de Pyrame & Thysbé.

Ah ! voici le poignard qui du sang de son maistre,
S'est soüillé lachement : il en rougit, le traistre.

☞ Guy Aretin Religieux Benedictin du Monastere de Pompose dans le Duché de Ferrare, environ l'an 1024. facilita le Chant en inventant les lignes, les nottes, les clefs, le becarre, le bemol, avec ces fameuses

ses syllabes, ut, re, mi, fa, sol, la.

☞ Il faut que chacun ne parle que de ce qu'il sçait, ou du moins de ce qu'il doit sçavoir le mieux; je veux dire, de son métier.

Navita de ventis, de tauris narrat arator, Propert. liv. 2. Eleg. 1.
Enumerat miles vulnera, Pastor oves.

☞ A Monsieur L. N.

Utiliter libras in libros vertere nosti,
Sed potiore libros tu facis arte libras:
Nam dum lector emis, dum vendis scriptor inemptos,
Sic reddit librum libra, liberque l'ibram

TRADUCTION.

Vous sçavez changer fort utilement vôtre argent en Livres; mais vous sçavez changer plus avantageusement vos Livres en argent. Pendant que vous achetez des Livres pour lire, & que vous en composez pour vendre; par ce moyen vôtre argent vous fait avoir des Livres, & vos Livres vous font venir de l'argent.

☞ Le jour de la Bataille de Pharsale, Cesar ayant vû que tous les jeunes hommes de qualité de Rome, au nombre de sept mille chevaux, s'étoient

toient jettez dans l'aîle gauche de l'Armée de Pompée, pour enveloper son aîle droite, où il étoit en personne ; il commanda à ses Soldats de ne leur viser qu'au visager, *miles*, dit-il, *vultum feri*, se doutant bien que ces jeunes gens qui presque tous faisoient encore leur premiere campagne, & qui étoient dans la fleur de leur âge, ne pourroient souffrir si prés des yeux l'éclat des épées, & que la peur de perdre ou la vie, ou la beauté qu'ils conservoient avec tant de soin, leur feroit lâcher le pied. Ce qui arriva comme il l'avoit prévû ; car dans un moment cette aîle gauche fut mise en déroute, & le desordre qu'elle jetta dans l'Armée de Pompée, fut une des principales causes de la victoire de Cesar.

☞ Aux Grands du monde.

Seneq. Thyeste act. 3.

Vos quibus rector maris atque terræ
Jus dedit magnum necis atque vitæ ;
Ponite inflatos tumidosque vultus.
Quidquid a vobis minor extimescit,
Major hoc vobis Dominus minatur.
Omne sub regno graviore regnum est.
Quem dies vidit veniens superbum,

Hunc

Hunc dies vidit fugiens jacentem.
Nemo confidat nimium secundis,
Nemo desperet meliora lapsis,
Miscet hac illis, prohibetque Clotho
Stare fortunam. Rotat omne fatum.
Nemo tam divos habuit faventes,
Crastinum ut possit sibi polliceri.

C'est-à-dire,

Vous dont l'Auteur de la nature,
Comme il lui plaist regle le sort;
Qui vous a sur sa creature
Donné droit de vie & de mort:
Du rang où sa bonté vous place,
Rabaissez l'indigne fierté,
Et si l'humble sujet craint vostre autorité,
Du Souverain qui vous menace
Craignez aussi la majesté.
Le pouvoir absolu trouve qui le resserre,
Un Roi releve encor d'un plus puissant Seigneur; M. Maultrot.
Tel se voit le matin au comble de l'honneur,
Qui le soir est porté par terre.
Que nul ne se croye assuré
Dans l'état le plus desirable:
Qu'il ne soit pas desesperé
Dans l'état le plus miserable:
Des biens avec les maux par un ordre divin,

Le

Le mélange eſt inſéparable,
Tout ici bas eſt incertain ;
La fortune n'a rien de ſtable,
Et tel à qui le Ciel fut toûjours favorable,
M'oſe en attendre un lendemain.

☞ Avis pour ceux qui veulent demeurer dans le monde, & pour ceux qui le veulent quitter. C'eſt Monſieur P. qui le donne.

Heureux qui ſe trouvant trop foible & trop tenté,
Du monde enfin ſe débaraſſe !
Heureux qui plein de charité,
Pour ſervir le prochain, y conſerve ſa place !
Differens dans leur vûë, égaux en pieté ;
L'un eſpere tout de la Grace,
L'autre apprehende tout de ſa fragilité.

Ce monde que Dieu meſme exclut de ſon partage,
Non pas le monde qu'il a fait.
C'eſt ce que l'homme impie ajoûte à ſon Ouvrage,
Qui fait que ſon Auteur l'abandonne & le hait.
Obſervez ſeulement le peu qu'il vous ordonne,

Et

Et sans cesse le benissant,
Usez de son present, mais tel qu'il vous le donne,
Et vous n'aurez plus rien qui ne soit innocent.

Crois-tu que le plaisir qu'en toute la nature
Le premier Estre a répandu,
Soit un piege qu'il a tendu
Pour surprendre sa Creatures?
Non, non, tous ces biens que tu vois
Te viennent d'une main & trop bonne & trop sage;
Et s'il en est quelqu'un dont les divines Loix
Ne te permettent pas l'usage,
Examine-le bien, ce plaisir prétendu,
Dont l'appas tâche à te seduire,
Et tu verras, ingrat, qu'il ne t'est défendu,
Que parce qu'il pourroit te nuire.

Sans ses loix & l'heureux secours
Qu'elles te fournissent sans cesse,
Comment avec tant de foiblesse,
Pourrois-tu conserver & tes biens & tes jours?

Exposé chaque inſtant à mille & mille injures,
Rien ne raſſeureroit ton cœur épouvanté,
Et ſes juſtes Decrets contre qui tu murmures,
Font ta plus grande ſeureté.

Voudrois-tu que la Providence
Eût reglé l'Univers au gré de tes ſouhaits,
Et qu'en te comblant de bienfaits,
Dieu t'euſt encor ſouſtrait à ſon obéïſſance?
Quelle étrange ſocieté
Formeroit entre nous l'erreur & l'injuſtice,
Si l'homme indépendant n'avoit que ſon caprice
Pour conduire ſa volonté!

☞ Ciceron rapporte deux équivoques dans ſa premiere Action contre Verres, qui ſont fondées, l'une ſur ce que le mot Latin *jus*, ſignifie *droit*, *juſtice*, *jugement*, & ſignifie auſſi *un potage*, *un boüillon*, & que le mot *verres*, qui eſt le nom de celui contre qui il plaide, ſignifie *un Verrat*. Il dit donc, que tout le monde étoit ſcandaliſé de la maniere dont Verres rendoit

la

la justice; que *les uns disoient qu'il ne falloit pas s'étonner que des jugemens rendus par Verres fussent si mauvais.* Ce qui pris dans le sens équivoque que les paroles Latines peuvent recevoir, signifie, *qu'il ne falloit pas s'étonner, qu'un potage, qu'un boüillon de Verrat fût si mauvais.* Voici les paroles de Ciceron. *Quorum alii, ut audistis, negabant mirandum esse, jus tam nequam esse Verrinum.*

☞ Bacchus à été appellé Liber, parce, dit-on, qu'il nous délivre des chagrins qui nous travaillent. Mais c'est plûtôt, parce qu'autrefois en Orient les Princes & les Rois étoient appellez *Liberi*, libres.

☞ Il est difficile d'aimer ceux que nous n'estimons point, mais il ne l'est pas moins d'aimer ceux que nous estimons beaucoup plus que nous.

Nous n'aimons veritablement un objet que parce que nous y trouvons quelque chose d'aimable, & c'est ce quelque chose que nous estimons. L'objet aimé nous paroît toûjours avoir quelques perfections que nous seul pouvons voir, si nous aimons par sympathie, ou que nous pouvons faire remarquer aux

autres, ſi nous aimons avec connoiſſance & par élection : L'amour ſuppoſe donc l'eſtime.

Il eſt difficile d'aimer ceux que nous eſtimons beaucoup plus que nous, parce que l'amour égale tout, & que nous trouvons une ſi grandre diſtance entre ceux que nous eſtimons extrêmement, & nous, qu'il ne nous ſemble pas que nous puiſſions jamais nous égaler à eux.

☞ Qui commence une affaire ſans jugement ne doit pas être ſurpris ſi elle finit ſans ſuccés.

Les affaires réüſſiſſent, à ce qu'on dit, quelquefois par bonheur ; mais preſque toûjours par prudence. Quand j'entreprends une affaire, je m'imagine que ſon ſuccés dépend principalement de moi, afin que je me trouve engagé à n'épargner aucuns ſoins pour prendre bien mes meſures ; & ſi la réüſſite n'a pas répondu à mon attente & à mes peines, je me perſuade qu'il y a de ma faute, qu'il faut que j'aye manqué en quelque choſe, ſoit parce que j'ai été temeraire dans mon entrepriſe, ſoit parce que je n'ai pas prévû les obſtacles qu'on m'a oppoſez, ſoit parce que je n'ai

n'ai pas eu assez d'adresse pour les éviter, ou parce que je n'ai pas assez bien ménagé mes forces pour les rompre, soit enfin parce que je n'ai pas sçû trouver les moyens qui m'étoient absolument necessaires. Et ainsi je m'accuse premierement moi-même.

☞ Stances sur les effets de l'Or.

Du plus bas étage du monde,
Je monte avec éclat sur la tête des Rois,
J'établis les Tyrans, je renverse les Loix,
Je puis tout sur terre & sur l'onde:
Je suis ce métail sans pereil,
L'ouvrage achevé du Soleil,
L'ornement de la paix, & le nerf de la guerre,
Je ferme les Enfers, je puis ouvrir les Cieux,
Je commande aux mortels, & gouverne les Dieux,
Et avec tout cela ne suis qu'un peu de terre.

Point de force qui ne me cede,
Nulle difficulté dont je ne vienne à bout,
Je force le destin, je suis maistre de tout,

Et

Et même de qui me poſſede :
L'amour, l'honneur ſont ſous ma Loi,
Rien n'eſt impénetrable à moi,
Je paſſerai par tout où paſſe le tonnerre :
Je n'ai pas tant de bruit, mais je fais plus d'effort,
Je fais perdre la vie, je ſauve de la mort,
Et avec tout cela ne ſuis qu'un peu de terre.

Sans avoir mouvement ni ame,
Je ſçai donner à tout & cœur & mouvement :
Beautez, qui vous croyez du monde l'ornement,
Et qui rempliſſez tout de flamme,
Ne mépriſez pas mon allois,
Rien n'eſt fidele devant moi,
La plus illuſtre foi s'y caſſe comme un verre,
La plus chaſte de vous me reçoit dans ſon ſein :
Je rends beau le plus laid, le malade bien ſain,
Et avec tout cela ne ſuis qu'un peu de terre.

☞ Appelles ayant fait un portrait d'A-

d'Alexandre, & ce Prince témoignant d'abord n'en estre pas content ; Appelles exposa ce portrait devant le cheval Bucephale, qui fit voir par ses démarches & par ses hannissemens qu'il reconnoissoit Alexandre dans ce portrait.

☞ V. C. s'étant plaint à S. E. de ce qu'il étoit le seul de sa Cour qui ne recevoit aucune récompense de ses services ; ce Prince répondit qu'il en devoit accuser sa mauvaise fortune : & luy ayant fait ensuite apporter deux boëtes, dont l'une estoit pleine d'or & l'autre de plomb, ce malheureux C. qui avoit le pouvoir de choisir, prit celle où estoit le plomb : Hé bien, luy « dit S. E. vous voyez à present qu'il ne « tient pas à moy que vous ne soyez bien « récompensé. «

☞ Il y a une chaîne de montagnes dans les Pirenées, qu'on nomme Capsi. Sur la plus haute de ces montagnes, on trouve un Etang fort poissonneux. Lorsqu'on y jette une pierre, il en sort une petite fumée, qui forme ensuite un gros nuage, & excite une tempeste suivie de pluye, de gresle, & de coups de tonnerre qui sont épouventa- Voyage Histor.

bles, & qui durent pendant un bon quart d'heure.

☞ Un Soldat tout éperdu ayant dit à Leonidas que les ennemis estoient
„ proche, il répondit froidement : S'ils
„ sont proche de nous, nous sommes pro-
„ che d'eux.

Il répondit à un autre, qui pour l'étonner, disoit que le Soleil seroit ob-
„ scurci des fléches des Perses : Tant
„ mieux, nous en combattrons à l'om-
„ bre. Ce Leonidas Roy des Lacedemoniens estoit illustre par sa prudence & par sa valeur. Il défendoit avec trois cens hommes, selon quelques-uns, & six cens selon d'autres, le passage du détroit des Termopyles, contre environ six cens mille Perses, conduits par Xerxes, & y fut tué.

☞ J'ay trouvé Rome de brique, & je la laisse de marbre, disoit Auguste. *Romam lateritiam accepi, marmoream relinquo.*

☞ Il ne faut pas toûjours regarder la beauté comme une marque de bonté. Dieu, dit S. Augustin, permet souvent qu'on voye le vice paré d'un bel exterieur, afin que la beauté ne soit pas prise pour un des plus grands

biens, & qu'on ne l'estime qu'autant que la raison le veut. *Pulchritudinem propterea largitur Deus etiam malis, ne magnum bonum videatur bonis.* Il ne faut pas aussi regarder la laideur comme une marque de vice & d'imperfection. Elle n'a rien en elle qui doive plustost corrompre l'ame & la porter au mal, que la beauté ; au contraire celle-cy fait naistre plus d'occasions de se perdre que celle-là. Combien de belles femmes qui sont dans le desordre, parce qu'elles sont belles, & qui auroient esté plus chastes, si elles avoient eû moins de beauté !

☞ L'Empereur Adrien disputoit contre le Philosophe Favorin de l'interpretation de quelque mot ; le Philosophe consentit à tout ce que l'Empereur voulut, & luy ceda la victoire & l'honneur de la dispute. Ses amis luy reprochant son trop de complaisance, & se plaignant de sa lascheté : Vous mocquez-vous, leur dit-il, voudriez-vous qu'il ne fût pas plus sçavant que moy, luy qui commande à trente Legions !

Ridicule imprudence que d'entrer en dispute avec les grands sur des bagatelles ! on perd tousjours en gagnant

contr'eux la victoire dans ces ſortes de combats. Auguſte écrivoit des vers contre Pollion ; Pollion gardant le ſilence, diſoit qu'il ne vouloit point écrire contre celuy qui pouvoit proſcrire.

☞ Adrien Empereur nâquit à Rome l'an 76. de l'Ere Chrétienne; c'eſt luy qui pour faire triompher l'impieté, érigea un Temple à Jupiter ſur le Calvaire, & dreſſa une Statuë d'Adonis dans la Crêche de Bethléem. Ce Prince eſtoit tres-ſçavant dans toutes les ſciences, travailloit admirablement bien en ſculpture, avoit une memoire ſi fidelle qu'il nommoit tous les ſoldats par leur nom. On l'a accuſé de magie. Plutarque fut ſon Precepteur, Florus luy ayant écrit familierement ces Vers ſur ſes voyages continuels,

Ego nolo Cæſar eſſe,
Ambulare per Britannos,
Scit cas pati pruinas :

Il luy fit ſur le champ cette réponſe.

Ego nolo Florus eſſe,
Ambulare per tabernas,
Latitare per popinas,
Culices pati rotundos.

Il mourut le 2. Juillet de l'an 138. aprés

aprés avoir regné 20. ans 10. mois & 29. jours.

☞ Les Juges de l'Areopage se trouvant embarassez dans une cause qu'ils ne pouvoient developper, ordonnerent que les parties viendroient dans cent ans.

Voicy l'origine de l'Areopage Senat d'Athenes. On dit que Mars ayant esté accusé d'avoir tué Halirot fils de Neptune, il plaida sa cause devant douze Dieux avec tant de force qu'il la gagna, & fut absous; & que dans la suite la Justice se rendant dans ce mesme lieu, on l'appella *Areopage*, du mot Grec Aris, qui signifie Mars, & du mot Latin *Pagus*. Les Juges de l'Areopage ne jugeoient que pendant la nuit, & ne faisoient connoistre leurs Sentences que par écrit, sans les prononcer de bouche. C'est de cette coûtume qu'est venu le Proverbe, *plus Silentieux qu'un Areopagite*, dont Ciceron parle *ad Attic. l.* 1. ceux qui plaidoient devant eux, n'employoient aucun artifice de l'Eloquence pour les surprendre.

☞ Les Courtisans de Julien l'Apostat le loüoient un jour du zele qu'il

„ avoit pour la Juſtice : Ces loüanges me
„ flatteroient, leur dit-il, ſi ceux qui me
„ les donnent,oſoient me blaſmer, quand
„ je fais des actions blâmables.

☞ Gratien ſe défit agreablement d'une femme qui l'obſedoit, & qui l'importunoit par des plaintes éternelles : elle luy faiſoit de grands diſcours meſlez de reproches ſur la conduite de ſon ma-
„ ri, & la dureté qu'il avoit pour elle: Que
„ m'importe, dit Gratien, cela ne me re-
„ garde point : elle ajoûtoit qu'il avoit
dit beaucoup de choſes contre le reſpect
„ qu'il devoit à l'Empereur : Que vous
„ importe repliqua le Prince, cela ne vous
„ regarde nullement.

☞ *DIALOGUE CRITIQUE dans les Champs Eliſées.*

MOLIERE, TERENCE, CORNEILLE.

Moliere. Il eſt vray, Terence, je ſçay que dans l'autre monde on vous propoſe comme un excellent Poëte Comique. Vos Pieces ſont remplies de belles Sentences morales, que les gens du Païs Latin recueillent avec grand ſoin ;

soin ; elles sont tres honnestes, si on les en croit : & mesme des gens qui vivent d'une maniere tres-austere, & qui ont peur d'un mot à double sens, ont traduit trois de vos Comedies que l'on fait lire aux jeunes gens dans les Colleges ; & pendant que ces sortes de gens vous loüent & applaudissent à vos Ouvrages, il y en a d'autres qui crient contre moy, comme si j'avois mis les plus grandes infamies du monde sur le Theatre François. Les honnestes gens qui jugent des choses sans prévention, & qui ne sont point entestez de l'*Antiquariat*, sçavent fort bien que je n'ay rien mis de si libre que ce que l'on voit dans vostre Comedie de l'*Adrienne*. Le principal personnage de cette Piece, est un jeune homme que vous nommez Pamphile, fils de Simon, riche Bourgeois d'Athenes. Il devient amoureux de Glycerie, jeune fille étrangere, & luy fait d'abord un enfant. Voila sans doute un beau debut & un bel exemple ; Pamphile promet d'épouser cette malheureuse qui n'a rien, & cela à l'insçus de son pere : ce qu'il y a de fort joli, c'est que cette mesme fille preste d'accoucher devient une des Actrices

de la Comedie ; on l'entend derriere le Theatre qui étant dans le travail d'enfant pour la premiere fois, crie de toute ſa force :

Juno , Lucina , fer opem , ſerva me obſecro.

„ Junon, Lucine, aidez-moy, ſecourez-
„ moy , je vous prie. C'eſt dans la premiere Scene de voſtre troiſiéme Acte. Le bon-homme Simon, pere de Pamphile , ſe voit grand-pere lorſqu'il ne s'y attendoit pas , quoyqu'il croye que c'eſt une feinte , cependant le Spectateur ſçait que cet accouchement eſt veritab'e : & dans la Scene ſuivante la Sage-femme ſort de chez Glycerie , & donne les ordres neceſſaires à ſa Servante pour ſoulager la malade. Si un Poëte François moderne avoit oſé hazarder pareille choſe ſur le Theatre, je puis vous aſſurer que ſa Piece, ne ſeroit pas repreſentée deux fois , & qu'il ſeroit décrié pour long-temps. L'on voit encore de pareilles libertez dans voſtre Comedie des Adelphes, le jeune Eſchinus......

Terence. Vous eſtes un ingrat, Moliere, de vouloir critiquer mes *Adelphes*, vous devriez vous ſouvenir que c'eſt

c'est une de mes plus belles Pieces, elle vous a servi à vostre *Ecole des Maris*, qui est une Piece que je sçay que l'on voit encore avec plaisir sur le Theatre François.

Moliere. Il est vray que j'ay pris quelque chose de vos Adelphes ; si vous en voulez croire ceux qui comparent ensemble l'une & l'autre Piece, ils vous diront que je vous ay fait honneur, & que ma Copie vaut mieux que vostre Original : je prendray pour juge l'illustre Corneille que voila ; sa Comedie du *Menteur*, que l'on estime tant, fait assez connoistre qu'il ne réüssissoit pas avec moins de succez dans le comique que dans le serieux. J'ay remarqué de plus qu'il n'estoit point de ces gens entestez des Anciens, qui veulent à quelque prix que ce soit, trouver du merveilleux dans tous leurs Ouvrages.

Corneille. Pour bien juger de ces deux Pieces, il faudroit que vous nous fissiez un plan de l'une & de l'autre, & aprés les avoir comparées, on verroit ce que l'on doit le plus estimer : vous avez raison de dire que je ne suis prévenu en faveur de qui que ce soit ; j'estime tout ce qui est bon en quelque

genre que ce puiſſe eſtre, ſans m'embaraſſer ſi l'Auteur eſt ancien ou moderne : dans le fond, cela ne fait rien à la choſe, & je laiſſe diſputer là-deſſus Perrault & Deſpreaux.

Moliere. Voicy, ce me ſemble ce que l'on doit le plus remarquer dans les Adelphes de Terence ; il introduit deux freres qui ſont d'une humeur fort differente, Micion & Demea ; le premier eſt un homme poli, honneſte, doux & agreable ; l'autre eſt ſauvage, ruſtique, avare, ſe plaignant tousjours. Il a eû deux enfans, Eſchinus & Cteſiphon : Le premier a eſté adopté par Micion, & l'autre eſt demeuré chez ſon pere Demea. Ces deux jeunes hommes ſont fort débauchez ; Eſchinus devient amoureux d'une pauvre fille, il en abuſe, & la voyant groſſe, il luy promet de l'épouſer. Son frere Cteſiphon qui voudroit auſſi ſe divertir, n'oſe rien entreprendre, parce qu'il eſt obſervé de prés par ſon pere Demea ; il fait confidence de la paſſion qu'il a pour une Joüeuſe d'inſtrumens, qui eſt chez un Marchand d'Eſclaves, qui loüe & qui vend des femmes de débauche à ceux qui en veulent. Son frere Eſchinus pour

rendre

rendre service à Ctesiphon sans que son pere le sçache, va chez le Marchand de filles, le rouë de coups, & emmene la fille de force sans le payer.

Corneille. Je trouve ce plan fort juste selon l'idée qui m'est restée de la lecture que j'ay faite autrefois de cette Comedie. En verité voila de fort vilains caracteres ; ce n'est qu'un amas d'impudicitez ; je n'ay jamais vû aucun de nos Poëtes modernes qui ait mis un pareil sujet sur la Scene Françoise.

Terence. Vous donnez un tour malin à toutes choses, & vous ne dites pas que cette pauvre fille est reconnuë pour Citoyenne d'Athenes, & qu'Eschinus la peut épouser sans honte.

Moliere. Je n'aurois rien à dire contre vous, si vous vous fussiez contenté de rendre ce jeune homme amoureux d'une pauvre fille qu'il auroit reconnuë estre vertueuse, & en qui il auroit trouvé de l'esprit & de la beauté : il auroit pû par la suite du temps fléchir Micion son pere adoptif ; & comme il estoit homme honneste, qui entendoit raison, peut-estre qu'il auroit eu assez de complaisance pour accorder cette fille en mariage à son fils. Il y auroit eu dans

cette conduite quelque regularité, & quelque honneſteté : mais tout cela eſt trop fin pour vous autres Meſſieurs les Anciens, vous ne voulez pas faire ſouffrir vos Amans ; il n'y a rien tel que de debuter par une groſſeſſe, la ceremonie du mariage ſe fera quand elle pourra ; il faudra bien que le pere y conſente lorſqu'il verra ſon petit fils emmaillotté ſur le pas de ſa porte.

Corneille. Ce qui me ſurprend c'eſt que l'on ait oſé propoſer de ſemblables exemples aux deux Peuples les plus polis & les plus raiſonnables qui fuſſent pour lors ſur la terre, les Grecs & les Romains. Vous avez tiré cette Piece du Grec de Menandre, & la Scene eſt à Athenes, & l'ayant miſe en Latin vous l'avez fait repreſenter à Rome.

Terence. C'étoit les mœurs de ces temps-là.

Moliere. Je ne puis vous accorder cela, & vous ne me perſuaderez jamais que les Grecs & les Romains approuvaſſent que leurs jeunes gens violaſſent toutes les regles de l'honneſteté, en conſentant que d'honneſtes filles fuſſent ſubornées, & en permettant toutes ſortes de mariage clandeſtins contre l'autorité

torité des peres. Mais ce n'eſt pas encore tout, j'abrege pour vous dire que Micion & Demea reconnoiſſent enfin la conduite irréguliere de leurs enfans : Micion conſent que ſon fils Eſchinus épouſe Pamphila, qui venoit d'accoucher d'un enfant de ſa façon, & qui de plus eſt reconnuë Citoyenne d'Athenes. Voila un dénouëment de Piece à l'antique ; à la bonne heure ; mais que ferons-nous de Demea, de ſon fils Cteſiphon & de la Muſicienne ou *Pſaltria*, dont il eſt amoureux ? Noſtre Ami Terence, pour ſe tirer d'affaires, a commis icy deux fautes groſſieres, & que l'on ne pardonneroit pas au moindre de nos Auteurs. La premiere c'eſt qu'il change entierement le caractere de Demea. Dans toute la Piece c'eſt un homme dur, ſauvage, criant tousjours. Dans la premiere Scene du cinquiéme Acte, il eſt encore de cette humeur fâcheuſe ; mais dans la Scene ſuivante, & dans tout le reſte de la Piece, il devient un homme, doux traitable ; & tout cela ſans qu'il ſe ſoit rien paſſé de nouveau pour l'obliger à changer d'humeur. Si Terence avoit bien connu le cœur de l'homme, il auroit bien

bien ſenti que ces changemens ſubits ſont contre le vrai-ſemblable ; dans une Tragedie cela ſeroit plus ſupportable ſi une Divinité s'en mêloit, ou s'il y avoit de l'enchantement; mais ici la machine n'a aucun lieu.

L'autre faute qui n'eſt pas moins groſſiere, eſt touchant Cteſiphon & ſa Chanteuſe. Je vous ai fait remarquer que cette Muſicienne eſt une fille de débauche, qui a été achetée chez un Marchand infame : il y auroit lieu de croire que l'on ſe défairoit au plûtôt de cette fille, & que Micion & Demea employant l'autorité paternelle, obligeroient Cteſiphon de vivre à l'avenir d'une maniere plus reguliere ; mais c'eſt le contraire de tout cela : Demea, cet homme dur, conſent que ſon fils garde la Chanteuſe ; c'eſt-à-dire, que pour le tirer de la débauche, il le plonge dans un nouveau deſordre. Dans les Pieces regulieres le vice eſt châtié, & la vertu récompenſée; ici au contraire l'impudicité triomphe. Bel exemple à propoſer publiquement aux Grecs & aux Romains. Je vous laiſſe faire là-deſſus toutes les réflexions que la choſe merite.

Terence. Je me tiens heureux d'être plus ancien que vous de plusieurs siecles ; de mon temps l'on ne s'avisoit pas de tous ces raffinemens-là : ma Piece a toûjours paru fort bonne depuis qu'elle a été representée pour la premiere fois jusqu'à present ; & tous les gens qui aiment les Ouvrages des Anciens, & qui sont persuadez que je parlois bien Latin seront pour moi, & ne se choqueront point de ces prétendus defauts que vous croyez avoir trouvez, j'en appelle à tous les gens du Païs Latin, répandus dans toutes les Universitez de l'Europe.

Corneille. Il ne me paroît pas que vos raisons soient suffisantes pour répondre à Moliere ; peut-être que vos Commentateurs en auront trouvé de meilleures pour vôtre défense.

Moliere. Point du tout, je vois bien que vous ne les avez pas lûs, je trouve que vous avez fort bien fait de n'y pas perdre de temps ; en effet cela ne vous convenoit pas, puisque vous n'aviez dessein que d'exceller dans les Pieces tragiques. Pour moi qui voulois voir ce que l'on avoit fait de meilleur dans le genre comique & plaisant, je vous avouërai

avouëray que j'ay lû les Auteurs & leurs Commentaires : j'ay remarqué que ces Messieurs les Commentateurs ne se sont attachez qu'à changer quelques mots les uns pour les autres ; à ramasser une grande quantité de diverses leçons, *variæ lectiones*, & à citer les Manuscrits de Terence qu'ils ont pû découvrir dans les plus fameuses Bibliotheques : ce sont de grands ressasseurs de mots, ils passent leur vie dans ce penible & ennueux exercice, laissant les choses, pour courir aprés les mots. Ils n'ont jamais osé douter que l'Auteur qu'ils commentent ne fût excellent, en effet l'Auteur commenté estant ancien, qui est le temeraire qui oseroit douter un moment de son excellence?

Corneille. Vous m'avez dit en passant que Pamphila, maistresse ou épouse d'Eschinus, est accouchée avant son mariage ; seroit-ce quelque chose de semblable à ce qui arriva à Glycerie, dans la Comedie de l'Andrienne?

Moliere. Vous y êtes ; la chose a paru si belle à Terence, qu'il a crû la devoir repeter dans deux Pieces differentes. Je vous ay rapporté les paroles de l'Andrienne, voicy celles des Adelphes

hes dans la cinquiéme Scene du troisiéme Acte. Vers. 40.

--- *Miseram me, differor doloribus.*
Juno, Lucina, fer opem, serva me obsecro.

Ah malheureuse que je suis! je sens des «
douleurs extremes, je n'en puis plus. «
Junon, Lucine, secourez-moy, ayez «
pitié de moy, je vous en prie. «

Corneille. Sans mentir vous avez eu tort, Moliere, vous qui sçaviez de si beaux endroits, de ne vous en pas servir dans quelqu'une de vos Pieces; les Dames sur tout vous auroient sçû bon gré de faire accoucher une fille à point nommé, dans le temps qu'elle va estre mariée, qu'elle joye pour le Parterre d'entendre les cris d'une Actrice qui accouche derriere le Theatre, que cela presente une belle idée, & que Terence a eu d'esprit en imaginant de si belles choses! & qu'il a bien pris son temps.

Moliere. J'avouë que je n'ay pas esté inspiré des Muses comme luy; mais comme une plus longue Critique pourroit l'ennuyer, il est à propos que je vous donne une idée generale de ma Comedie de l'*Ecole des Maris*, & où j'avou-

j'avouërai de bonne foi ce que j'ai pris de lui.

Corneille. Il n'y a pas long-temps que pour me divertir, je liſois cette Piece dans ces agreables lieux. Je trouve que vous n'avez pris de Terence que les deux freres ; celui qu'il nomme Micion eſt Ariſte dans vôtre Comedie, & ſon Demea eſt vôtre Sganarelle, ou plûtôt vous-même ; puiſque je vous ai vû repreſenter plusieurs fois ce perſonnage ſur le Theatre du Palais Royal : mais ce que vous faites dire à ces deux freres convient ſi bien aux manieres Françoiſes, qu'il faudroit n'avoir pas lû Terence pour vous ſoupçonner de l'avoir traduit ni même imité. Vos deux freres n'étant point mariez, ils ſont les Tuteurs de deux filles qu'un de leurs amis leur a laiſſées pour les épouſer eux-mêmes, ou pour les pourvoir comme bon leur ſemblera. Ariſte permet que Leonor voye le beau monde, & qu'elle ſorte vétuë comme une fille de qualité, ſans neanmoins donner dans le ridicule outré des modes. Sganarelle au contraire tient la ſienne renfermée, & la traite rudement ; vous l'appellez Iſabelle : l'une & l'autre ſont parfaitement

fa-

sages, & n'ont rien qui ressemble à Eschinus ny à Ctesiphon ; pour Sganarelle il conserve jusqu'à la fin son caractere d'homme sauvage & bizarre ; il seroit inutile d'entrer dans un plus grand détail de cette Piece, puisqu'elle est connuë de tout le monde. Mais voicy Pluton....

☞ On disoit à un Prodigue, Je desirerois que vous observassiez avec soin " ceux qui manient vostre argent, pour " leur conserver en dépit d'eux l'integrité qu'il voudroient perdre cent fois le " jour à vostre service. "

Ce seroit faire de la charité qu'on auroit pour soy, un acte de charité pour les autres ; une intention bien dirigée donne souvent un certain tour de vertu à ce qui n'est pas vertueux.

☞ Il n'y a rien entre les creatures de plus grand que l'homme ; rien dans l'homme de plus grand que son ame, & il n'y a rien dans son ame de plus grand que la grace.

☞ Aprés vous estre fait craindre, vous vous serez enfin haïr.

Tacite a dit, *Quem timere desierint, odisse incipient.* Caligula disoit, *oderint dum metuant.*

Quand on se fait craindre, on ne se fait

fait pas toûjours haïr. Quand on se fait craindre seulement ou par l'autorité, ou par la majesté, ou par un merite extraordinaire, on ne se fait pas haïr ; mais on se fait seulement obéïr, ou respecter, ou admirer. Quand on se fait craindre par la cruauté, ou par l'injustice, on s'attire de la haine, parce qu'on est fait comme un ennemy.

☞ On tire plus de services par les promesses que par les presens. Pourquoy ? c'est qu'on se met en estat de meriter par ses services, ce qu'on espere, au lieu qu'on ne sçait ordinairement gré qu'à soy-mesme de ce qu'on reçoit, & qu'on le fait passer comme une recompense des peines qu'on a prises, ou comme un effet de l'industrie qu'on a mise en pratique. Les promesses font agir, les presens font cesser d'agir. Quand on espere, on croit n'avoir rien fait jusqu'à ce qu'on ait obtenu ; quand on a obtenu, on croit avoir tout fait ce qu'il y avoit à faire. Pourquoy ne donne-t-on pas encore d'Evesché à cet illustre Predicateur, (demande que je faisois un jour à un habile homme & qui connoist le monde.) C'est, me répondit-il, que l'on craint peut-estre qu'il

qu'il ne prêchât plus, quand il seroit Évêque.

☞ Sur la prise de Rose.

Flere Rosam Hispano subreptam desine, Flora.
Par erat ut fierent lilia mixta Rosis.

AUTRE.

Quam carpsit, LODOÏCE, *Rosam tibi Julius* offert.*
Lilia nunc tangens, emicet ipsa magis.
Si l'Espagnol sans Rose est aujour d'hui surpris,
Flore arrestez des pleurs qui vous sont interdits
Par de fort légitimes causes:
Il étoit juste que les Roses
Se mêlassent avec les Lis. M. Maultrot.

*Le Maréchal de Noailles s'appelle Anne-Jule.

AUTRE.

Jule vient d'offrir à LOUÏS
Une Rose qu'il a cueillie,
Elle sera mieux prés des Lis
Et d'une autre éclat embellie.

☞ A Monsieur L. P. D. S.

Je ne sçaurois m'en empêcher,
Il faut, Seigneur, que je vous gronde.
Je vous cherche avec soin, mais j'ai beau vous chercher,
Je ne sçaurois vous approcher,
Que lors que vôtre porte ouverte à tout le monde
Me mêle avec les gens qu'on aime à dépêcher.
Quelque reflexion profonde
Que fasse là-dessus mon esprit alarmé,
Je ne devine point sur quoi cela se fonde,
Et je n'ai pas accoûtumé
Que dans la foule on me confonde.
Si vous pouviez sçavoir les affligeans discours
Que me tient en secret le plus insurmontable,
Le plus dangereux des amours,
Vous seriez moins impraticable.

Vous êtes étonné, Seigneur,
Mais que vôtre esprit se rassure.
Je n'aspire point a l'honneur
D'aucune galante avanture.

L'a-

L'amour dont je vous parle à lui-même est
borné ;
Il fait d'un peu d'encens toute sa nourri-
ture.
La raison, la sagesse, en vain l'ont con-
damné,
Avec nous cet amour est né,
Autant que nous cet amour dure.
C'est un foible, il est vrai, mais tout exa-
miné,
C'est un foible que la Nature
Aux plus grands hommes a donné.

Personne n'est assez sincere
Pour avouër, comme je fais,
Tout ce que fait souffrir l'amour propre en
colere.
L'un dit, je n'en ai point ; l'autre, je n'en ai
guere.
Si de tels discours étoient vrais,
Les Dames craindroient moins qu'on les vît
negligées,
De n'avoir pas dormi seroient moins affli-
gées,
Et n'emprunteroient point d'attraits.
Les Amans, les Guerriers ne romproient
point la tête
De leur bonne fortune, & de tous leurs
hauts faits.

Mes-

Meſſieurs les beaux eſprits ſe feroient moins de fête,
Et quand ce qu'ils font eſt mauvais,
Ils ſouffriroient du moins en paix
Qu'on fiſt de leur ouvrage une critique honnête.
Mais que fais-je, & pourquoi dans ma Lettre entaſſer
Bagatelle ſur bagatelle;
Seigneur, en la liſant vous pouvez les paſſer,
Revenons à nôtre querelle.

Comme vôtre bonté jointe à vôtre pouvoir
A beaucoup d'importuns tous les jours vous expoſe,
Peut-être croyez-vous que je ne veux vous voir,
Que pour demander quelque choſe.
En ce cas, c'eſt bien fait d'avoir ſa porte cloſe.
Dans un temps de beſoins & d'embaras tiſſu,
Demandeur, quel qu'il ſoit, doit être mal reçû.
Mais, Seigneur, un Portier doit-il être barbare,
Quand on vient pour remercier,

Et d'un compliment auſſi rare
Doit-on ſi peu ſe ſoucier?

Ne diroit on pas, à m'entendre
Que le malheur du temps fixe voſtre bonté,
Que pour les maux d'autruy vous devenez moins tendre,
Et qu'un remerciment doit par ſa rareté
Agreablement vous ſurprendre?
Ah! ſi comme chachun a de differens gouſts,
Les raretez pouvoient vous plaire,
Il faudroit pour vous ſatisfaire,
Vous faire voir des gens qui ſe plaignent de vous.
Mais où les rencontrer, quand chacun vous honore,
Quand de tous coſtez on n'entend
Que des gens que l'excés de vos bontez ſurprend,
Qui ſe diſent, perſonne en vain ne les implore,
Par tout il fait de cœurs une riche moiſſon;
Et quoyqu'il ſerve bien, on ne voit point encore
De malheureux de ſa façon?

Que cet éloge eſt grand, Seigneur toute la gloire
Qu'au milieu des ſanglans combats
Donne une celebre victoire,
A beaucoup prés ne le vaut pas.
D'un ſi precieux caractere
On a vû la nature avare en tous les temps,
Et meſme dans le cours des emplois éclatans,
Un ſi beau naturel ne ſe conſerve guere.
Cependant, moy qu'on ne verra,
Ni juger bruſquement d'une choſe future,
Ni mettre volontiers mon bien à l'avanture,
Je gageray ce qu'on voudra,
Que lorſque de LOUYS *l'équité toute pure*
Vous placera, Seigneur, au gré de mes ſouhaits,
L'abondance de ſes bienfaits,
Dont le parfait merite eſt tousjours la meſure,
En vous ne corrompra jamais
Ce qu'a mis de bon la nature,
Et je gagneray ma gageure.

En

En attendant cet heureux jour,
Où par une conduite habile , juſte & ſage ,
Vous ramenerez ce bel âge
Où le monde naiſſant , du bien & de l'amour
Faiſoit un innocent uſage ,
Donnez ordre, Seigneur, qu'on ne me diſe plus
Ce qu'on s'accoûtume à me dire.
Souffrez que j'aille enfin dans vos momens perdus
Delaſſer voſtre eſprit de tout l'ennuy qu'attire
Un pénible travail & des ſoins aſſidus.
Je ne m'en fieray point à moy ſeule , & je penſe ,
Qu'avec moy je vous meneray
Des gens de voſtre connoiſſance,
Horace, Virgile, Terence ,
Et peut-eſtre avec eux je vous amuſeray.

☞ On vend depuis quelque temps chez le Sieur Couſtelier , ruë S. Jacques , au Cœur bon , un petit Livre intitulé , *Pieux Sentimens ſur les attributs de Dieu pour tous les jours du mois.*

 C'eſt

C'est pour répondre à quelques Esprits également ignorans & mal-intentionnez, qui prétendent que cet Ouvrage conduit au Quiétisme : c'est pour leur répondre, dis je, que l'on a fait ces Vers en faveur de ce Livre.

Les pieux sentimens que vostre Livre inspire
Sur divers attributs de la Divinité,
Si l'on s'accoûtume à les lire,
Peuvent heureusement conduire
A la solide pieté.

☞ V. J. écrivant à un de ses amis, luy donnoit avis de la mort de sa femme, en se servant de ces termes de S. Augustin : *Quàm suave subitò factum est, carere suavitatibus* ! Qu'il m'est doux d'estre privé de cette douceur !

☞ Loüis XI. qui ne vouloit point d'autre conseil que luy-mesme : allant un jour à la chasse, monté sur un tres-petit cheval, le Sieur de Bresay Sénéchal de Normandie qui l'accompagnoit luy demanda où il avoit pris un si puis-
» sant cheval & si fort ? Comment dit le
» Roy, il est tres foible & tres petit. Sire,
» luy repartit le Courtisan, il faut qu'il
» soit bien fort, car il vous porte avec tout
» vostre Conseil.

☞ Il est bon d'estre sage devant les les Grands ; mais il y a du danger à paroistre plus sage qu'eux. Salomon a dit, *Noli videri sapiens coram principe*, il n'a pas dit, *noli esse sapiens* ; mais, *noli videri*.

☞ Anagramme juste en toutes manieres du nom de Monsieur de la Reinie.

Nicolaus Gabriel Reinieus
Ingenio clarus, sine labe vir.

C'est-à-dire, que ce celebre Magistrat est sans tâche, & illustre par son esprit.

☞ J'avouë avec vous, disoit B. à L. G. que *Biblonor* est.

Un Pendant enyvré de sa vaine science,
Tout herissé de Grec, tout bouffi d'arrogance,
Et qui de mille Auteurs retenus mot pour mot,
Dans sa teste entassez n'a souvent fait qu'un sot,
Croit qu'un Livre fait tout, & que sans Aristote, M. Despreaux.
La raison ne voit goutte, & le bon sens radotte.

Et *Biblonor* sera tousjours le mesme; car un Pedant est-il capable de se changer?

☞ La mesure des desirs fait celle de la felicité: c'est pourquoy on ne peut estre heureux dans ce monde, parce qu'on y desire tousjours.

Martial. *Habet Africanus millies & tamen captat.*
Fortuna multis dat nimis, nulli satis.

TRADUCTION.

Ce riche a l'ame bien gloutonne,
Il a des millions & prend à toutes mains,
La Fortune souvent donne trop aux humains,
Et jamais assez à personne.

☞ Jupiter se moque des sermens que font ceux qui aiment, dit Ovide.

Jupiter è cælo perjuria ridet amantum.

Parce qu'il ne faut point du tout s'y fier. Bon avis pour vous, Madmoiselle In. Re.

☞ Une espece de Madame Truffé jetta au Cours il y a quelques jours dans le Carosse de J. N. S. Q. les Vers suivans.

Quoyque vous ne soyez que le fils d'un Banquier,
Vous vous faites nommer Monsieur le Chevalier,
Et vous estes de ceux dont la Chevalerie.

N'eut

N'eut jamais à Paris d'Ordre que l'industrie,
De ces gueux faineans, de qui l'air est coquet,
Dont le sort est écrit sur les os d'un cornet,
Dont les Commandeurs sont les Carmes & les Sannes,
Et qui font chez Fc. toutes leurs Caravannes.
Il faut que vous ayez tousjours dans vos festins
Des Escrocs qu'on ne voit que chez les Libertins,
Des gosiers tousjours secs, puisqu'il faut qu'on s'explique,
Des diseurs de bons mots, des brailleurs en musique,
De ces chanteurs oisifs, dont l'ardeur d'entonner
Sur les charmes d'un air hipoteque un dîner,
Et qui payent chez vous, se trouvant dans leur centre,
Aux dépens de leur voix, le tribut à leur ventre.
Vous voulez faire en tout l'homme de qualité;
Tantost à la faveur d'un carosse emprunté,

Bigarré du fatras de vingt modes nouvelles
Vous allez au grand trot, du brelan chez les belles ;
Et l'on vous voit au Cours, ſur le declin du jour,
Auſſi fier qu'un Bourgeois, qui porte un deuil de Cour.

J. N. S. Q. aprés avoir lû ces Vers, fut ſi mortifié, qu'il ſe réduiſit ſur le champ aux apparences de ſon eſtat naturel. Il ſouhaite que ceux qui luy reſſembloient avant qu'il eût lû ces vers, luy reſſemblent auſſi aprés qu'ils les auront lûs.

☞ Moliere fait dire par Sbrigani à M. Pourceaugnac : Je vous ay vû ce matin, Monſieur, avec le Coche, lorſque „ vous avez déjeuné ; & la grace avec la- „ quelle vous mangiez voſtre pain, m'a „ fait naître d'abord de l'amitié pour vous „ M. D. C. ſçait pourquoy je mets icy ce „ trait de Moliere.

☞ *Superlicocant*, croit ne pouvoir jamais ny bien parler., ny bien écrire, s'il ne parle, n'écrit & ne lit d'une maniere extraordinaire, & tout-à-fait differente de celle que les autres mettent

en

en usage. Caractere également desagreable & méprisé.

Il n'écrit que des nouveautez,
Il n'a point de lieux empruntez,
Ny de redites importunes ;
Et mesme, s'il parle à quelqu'un,
Il fuit tant les choses communes,
Qu'on n'y voit pas le sens commun.

☞ Sidonius Appollinaris donne cet avis aux Bx. & aux Pſ. lisez les Anciens avec respect, & les Modernes sans envie. *Cum reverentiâ antiquos, & sine invidiâ recentes.*

☞ Plus on a esté dans la prosperité, plus l'adversité se fait sentir ; dans toutes les disgraces qui peuvent arriver pendant la vie, le comble de l'infortune, c'est d'avoir esté heureux ; Boëce l'a dit en ces termes : *In omni adversitate fortunæ infelicissimum genus est infortunii, fuisse fœlicem.* L.2. de Consolat.

Proverbe. *Mener par un chemin où il n'y a point de pierres* ; c'est à dire, traiter quelqu'un avec tant de rigueur, qu'on luy oste tout moyen de se défendre, parce que les pierres sont les armes de ceux qui manquent de toute autre défense.

☞ Faites beaucoup d'attention ſur vos enfans, particulierement quand ils commencent à s'introduire dans le monde; car la premiere choſe que font d'ordinaire la plûpart des jeunes gens qui ſortent des Etudes pour entrer dans le commerce de la vie civile, c'eſt d'apprendre le mal qu'ils ne ſçavoient pas, de s'en applaudir, & d'en faire vanité. Il ſemble qu'il y ait une eſpece de charme & d'enchantement attaché à la jeuneſſe. La raiſon eſt foible, les paſſions ſont vives, on a beaucoup de préſomption, beaucoup de répugnance à ce qui s'appelle contrainte; on regarde un pere comme un cenſeur importun, ennemy de noſtre liberté & de noſtre joye; & ce qu'il y a d'étrange, c'eſt que l'on ne profite point de l'experience d'autruy quoyqu'on voye les vieux mondains dire avec les ſages: *Vanitas vanitatum, & omnia vanitas.* Vanité des vanitez tout n'eſt que vanité. Chacun ſe promet que le monde ne ſera point tel à ſon égard. Il faut donc extrêmement veiller ſur le paſſage que les enfans font d'un âge à un autre; parce que quand ils commencent à ſe ſentir, & que s'évertuant, ils veulent

ſe

ſe débarraſſer de leurs puerilitez, ils ſe déconcertent, ſe défont, & ſe gâtent pour ainſi dire (comme un grain ſe corrompt quand il eſt preſt à germer) à moins qu'une main adroite ne les ſçache conduire. Il faut traiter delicatement un oiſeau qui muë, & garder avec précaution un fruit qui ſe nouë. Quand on entre dans le monde, toutes les fautes qu'on y peut faire peuvent conduire à de grands malheurs : il n'y en a gueres qui ſoient petites, ſi l'on prend garde à leurs conſequences. Noſtre bonheur y dépend plus de nous-meſmes que des autres; nous y faiſons nous-meſmes noſtre bonne ou mauvaiſe fortune.

Que c'eſt injuſtement que de noſtre malheur
Nous accuſons touſjours ou le Ciel, ou les hommes!
Helas! malheureux qui nous ſommes,
Il n'en faut accuſer que l'eſprit ou le cœur.

☞ Ne diroit-on pas en voyant certains veillards malheureux, qu'il ſemble que la Parque ne les laiſſe au monde, que parce qu'ils ſont ſi peu de choſe, qu'elle ne ſe ſouvient pas d'eux, ny du jour qu'elle les a mis ſur la terre?

☞ On raconte comme un prodige de la Peinture, que Zeuxis repreſenta ſi naïvement des raiſins, que des oiſeaux les vinrent becqueter : quelle grande merveille y a-t-il à cela ? Une infinité d'oiſeaux ſe ſont tuez contre le Ciel de la Perſpective de Ruel, en voulant paſſer outre, ſans qu'on en ait eſté ſurpris, & cela meſme n'eſt pas beaucoup entre dans la loüange de cette Perſpective.

☞ Il y a une Caverne prés de Miramont qu'on appelle Cluſeau, qui s'étend cinq à ſix lieuës ſous-terre. On y trouve des appartemens pavez à la Moſayque, des Autels ornez de belles peintures, des fontaines, un fleuve qui a ſix-vingts pieds de large, au-delà duquel, dit-on, il y a une vaſte campagne, où perſonne n'a encore eu la hardieſſe d'aller planter des Colonies. J. N. S. O. J. P. C.

☞ Proportionnez voſtre étude à voſtre capacité ; car on ne fait pas Mercure de toute ſorte de bois, dit le Proverbe.

Neque enim ex quovis ligno fit Mercurius.

On bien.

Tu

Tu nihil invita facies, dicésve, Minerva. Hor. art. Poët.

Il vous sera impossible de rien faire, ni de rien dire, malgré Minerve.

☞ Aux parens qui ayant des enfans peu propos pour les sciences, accusent les Maîtres du peu de progrez qu'ils y font.

Ce ne sont pas proprement les Maîtres, ni les instructions étrangeres qui font comprendre les choses : elles ne font tout au plus que les exposer à la lumiere interieure de l'esprit, par laquelle seule on les comprend ; de sorte que lorsqu'on ne rencontre pas cette lumiere, les instructions sont aussi inutiles que si l'on vouloit faire voir des tableaux durant la nuit. Education des Princes.

☞ On dit que le Laurier est ennemi du feu, & que les foudres ne le peuvent toucher ; c'est pourquoi, selon Suetone, Tybere en mettoit sur sa tête quand il tonnoit.

☞ On fit pour feu Monsieur le Chancelier Seguier une Devise qui avoit pour corps un sceptre, & pour ame les mots de l'Anagramme de son nom.

Science des Devises par le Pere Menetrier.

Petrus Seguierius.
Purè Regis est usui.

Il ne sert qu'au Roi.

☞ Il n'y a rien de plus inutile, ni en même-temps de plus aisé que de faire des Critiques. Rien de plus inutile, parce que peu d'Auteurs se rendent aux censures qu'on fait de leurs Ouvrages. Rien de plus aisé, parce qu'aucun Ouvrage n'étant point sans faute, il ne faut pas grande habileté pour y en trouver.

☞ *Des talens de quelques Nations.*

Divisæ ingeniis patriæ, Germania fabros,
Jurisconsultos Gallia nostra dedit.
Theologos genitrix, nutrixque Hispania servat,
Pingere Roma docet, Græcia dissere.

M. Maulnot.

Chaque païs a ses talens;
l'Allemagne a des Artisans;
La France en Droit est accomplie;
L'Espagne a des hommes prudens
Pour montrer la Theologie;

Les

Les Peintres les plus excellens
Se sont trouvez dans l'Italie,
Et la Grece des premiers tems
Excelloit en Philosophie.

☞ Loüis XI. ayant appris qu'un Chancelier d'un Duc de Bourgogne, avoit fondé un magnifique Hôpital, dit; Il est juste que ce Chancelier qui a " fait plusieurs pauvres en son tems, fasse " un Hôpital pour les loger & les " nourrir. "

Les Predicateurs prêchent tous les jours contre ces sangsuës du peuple, qui aprés avoir réduit par leur cruelle avarice tant de familles dans la pauvreté & la misere, s'imaginent qu'en faisant quelque fondation considerable (que l'on doit plûtôt regarder comme un monument de leur orgueil que de leur charité, ils n'ont rien à craindre des jugemens de l'autre monde. Mais on se trompe; car de bonne foi, j'ai de la peine à me persuader qu'ils croyent être par cette précaution en seureté de conscience; je m'imagine plûtôt que ce qu'ils en font, n'est que pour imposer au peuple par ces éclatantes œuvres de charité.

☞ Refusez avec douceur ce que nous

S. Aug. nous ne pouvez pas donner. *Si potes dare, da; ſi non potes, affabilem te præſta.*

☞ L'or donne aux plus laids certains charmes pour plaire.

C'eſt ce que dit un Pere de famille voici à quelle occaſion.

Lelie eſt fort bien fait, mais apprends
qu'il n'eſt rien,
Qui ne doive ceder aux ſoins d'avoir du
bien:
Que l'or donne aux plus laids certains
charmes pour plaire,
Et que ſans lui le reſte eſt une triſte
affaire.
Valere, je crois bien, n'eſt pas de toi
cheri,
Mais s'il ne l'eſt amant, il le ſera
mari,
Plus que l'on ne le croit, ce nom d'époux
engage,
Et l'amour eſt ſouvent un fruit du ma-
riage.

Une fille préoccupée d'amour n'entend point ces raiſonnemens d'un Vieillard qui a des vûës bien differentes des ſiennes. Celui-ci veut un bonheur ſtable, celle-là ne regarde que le bonheur preſent, & ne comprend pas comment on peut

peut faire attention sur les richesses, aux dépens de ce qu'on aime. Son pere lui paroît un homme d'un autre monde, où les loix & les maximes sont bien differentes des loix & des maximes de celui-ci : mais le bon homme qui a de l'experience, & qui ne sent point la passion de sa fille, la regarde comme une insensée, qui s'égare dans ses idées, & qui se forme un bonheur imaginaire, pendant que par sa faute elle en perd un réel & veritable. Rien n'est plus commun dans le monde que cette difference de raisonnemens.

☞ Caton dit que la premiere vertu, & celle qui approche davantage de Dieu, c'est de sçavoir gouverner sa langue.

Virtutem primam esse puta compescere linguam,
Proximus ille Deo est, qui scit ratione tacere.

☞ Quelqu'un ayant épousé une femme fort petite, & un autre lui ayant demandé pourquoi il n'en avoit pas pris une plus grande : « C'est, répondit-il, parce que de deux maux il « faut choisir le plus petit. «

Cette proposition est encore plûtôt

à suivre : du mal & du bien, il faut choisir le bien, & par consequent ne point choisir de femme, si c'est un mal d'en avoir : mais, dira-t-on, c'est un mal necessaire dont l'homme ne se peut passer. L'homme est donc un grand mal lui-même, d'être de sa nature, si porté au mal, qu'il ne puisse vivre sans mal. Les hommes devroient pour leur honneur, ou ne prendre jamais femme, ou n'en jamais mal parler.

c. e. p. c. ☞ Alexandre entendant parler de plusieurs mondes, se mettoit à pleurer ; & quand on lui demandoit la cause de ses larmes : *Helas !* disoit-il, *il y a une infinité de mondes, & je ne suis pas encore maître d'un seul.*

☞ Elisabeth Reine d'Angleterre faisant la visite ordinaire de ses Provinces, voulut voir la Maison qu'avoit a Redgrave Bacon Garde des Sceaux de son Royaume. Aprés qu'elle l'eut bien considerée, Monsieur le Chancelier, lui dit-elle, quelle petite maison avez-„ vous ici ? Madame, répondit Bacon, „ ma Maison est assez grande pour moi : „ mais c'est vôtre Majesté qui m'a fait „ trop grand pour ma maison.

☞ Les Anciens pouvoient ôter

la

la vie à leurs femmes, si elles avoient bû du vin, ou employé de fausses clefs. Plin. Valer. Max.

☞ Un Moine nommé Ammon, se coupa l'oreille droite, afin de n'être pas Evêque. Bien loin de s'ôter une oreille à present pour n'être pas Evêque, on s'en ajoûteroit une demi douzaine pour l'être, si on pouvoit & s'il étoit necessaire. Socrate Histor. Eccles.

☞ Quand les Oyes veulent passer de la Cilicie pardessus le Mont Taurus qui est plein d'Aigles, elles prennent en leur bec une grosse pierre, pour s'empêcher de crier, afin que passant pendant la nuit, elles ne soient ni vûës, ni entenduës des Aigles.

☞ Les Romains envoyoient prier les Consuls de se trouver au festin du Triomphateur, & aussi-tôt aprés, ils les envoyoient prier de n'y pas venir, afin qu'il n'y eût personne dans ce repas qui eût pouvoir ni seance au-dessus de celui qui triomphoit. Valer. Max.

☞ Le defaut ordinaire des nobles, dit Saluste, c'est d'être superbes & de mépriser les autres. *Contemptor animus, & superbia commune nobilitatis malum.*

☞ J'a-

☞ J'avois prêté quelque argent à N.O. il me le rendit le même jour. Je regardai le trop grand empreſſement qu'il avoit de s'acquitter de ce qu'il me devoit comme une eſpece d'ingratitude. Ce qui ſe paſſa dans la ſuite m'apprit que je ne m'étois pas trompé.

☞ Libourne ſur les bords de la Dordogne, eſt tres-agreable. Cette riviere qui reçoit le flux & le reflux de la mer, y amene des Vaiſſeaux aſſez gros. On y remarque une choſe aſſez extraordinaire, & que je ne ſçai pas qu'on voye en aucun autre endroit du monde : c'eſt que de tems à autre, il vient de la mer un certain tourbillon d'eau, qui ſans être agité d'un grand vent, remonte la riviere de la groſſeur d'environ un tonneau, avec tant d'impetuoſité, qu'il renverſeroit les plus gros Navires s'ils ſe trouvoient à ſon paſſage : mais comme on entend le bruit effroyable qu'il fait de plus de trois lieuës, & qu'on ſçait que ce tourbillon, qu'on appelle Macaret, ſuit toûjours le rivage, les Bâtimens ſe mettent au milieu de la riviere, & par un inſtinct digne d'admiration, les Canars & les Cignes n'entendent pas plû-

tôt

tôt ce bruit, qu'on les voit courir à terre, pour se garantir de ses ondes roulantes.

☞ *DIALOGUE.*

PHRONIME, THEADON.

Pronime. Que trouvez-vous de si beau dans vôtre sonnet de Sarrasin? voyons, repetez-le, je vous prie.

Theadon. Volontiers, le voici.

Lors qu'Adam vit cette jeune beauté
Faite pour lui d'une main immortelle,
S'il l'aima fort, elle de son côté
(Dont bien nous prend) ne lui fut pas
cruelle.

Cher Charleval, alors en verité,
Je croi qu'il fut une femme fidelle;
Mais comme quoi ne l'auroit-elle été?
Elle n'avoit qu'un seul homme avec elle.

Or en cela nous nous trompons tous deux,
Car bien qu'Adam fût jeune & vigou-
reux,
Bien fait de corps, & d'esprit agreable.

Elle

Elle aima mieux, pour s'en faire conter,
Prêter l'oreille aux fleurettes du diable,
Que d'être femme & ne pas caqueter.

Sarrasin, comme vous voyez, prétend que le caquet des femmes est bien ancien.

Phronime. Puisque Sarrasin se sert du diable pour prouver en badinant l'antiquité du caquet des femmes (ou leur coquetterie, puisque quelques-uns finissent ce sonnet par le mot, *coqueter*) elles s'en peuvent servir aussi pour prouver tres-serieusement la foiblesse des hommes & le pouvoir que ces mêmes femmes ont sur eux. Quant au caquet, je trouve que les hommes en ont beaucoup plus que les femmes, quand je fais reflexion sur les discours continuels, & sur les badineries qu'ils nous viennent conter tous les jours pour nous sedire; vôtre Sarrasin même le reconnoît quand il dit:

Vous faites bien de ne pas écouter
Tous ce muguets qui vous veulent attraire;
Et s'ils venoient encor vous en conter:
Sçavez-vous bien comme il vous faudroit faire?

Je leur dirois, faisant de la colere,
N'esperez point d'estre aimez à la fin,
Retirez-vous, vous ne me sçauriez plaire,
J'aimerois mieux cent fois un Sarrasin.

Si on laissoit la liberté aux femmes de se rendre habiles en ne les traitant pas de precieuses comme on fait, quand elles sont sçavantes ; vous verriez de terribles Sonnets contre vous, du moins il y en a bien des matieres. Que vous seriez ridicules, si elles vous representoient, comme il arrive tous les jours, aux pieds d'une femme, & qu'on vous fit voir lui demander avec une lâche bassesse ce qu'elle vous refuse avec fermeté ! Que ce seroit un ouvrage glorieux pour vous, que celui qui feroit voir Lysandre courant la nuit les ruës pour son Iris ; puis soupirant à sa porte, & lui faisant dire en Musique qu'il l'aime, pendant que Mademoiselle Iris, sans s'embarasser de rien, joüit tranquillement du repos qu'elle fait perdre à son morfondu Lysandre !

Theadon. Je ne veux pas disputer contre vous, Phronime.

Phronime. Dites plûtôt que vous trouvez vôtre cause si mauvaise, que vous

vous n'oſez pas en entreprendre la défenſe.

Theadon. Vous avez trop bien ſçû mettre l'amour dans vôtre parti contre moi, pour que je puiſſe vous reſiſter.

Phronime. Avoüez donc que nous n'avons qu'à mettre un peu d'amour pour nous dans la tête des hommes, pour en faire ce que nous voudrons ; n'ont-ils pas bien ſujet aprés cela de vanter leur courage & de nous accuſer de foibleſſe?

Theadon. J'aime mieux me taire que de vous offenſer.

Phronime. Et moi j'aimerois mieux vous offenſer que de me taire ; quand il s'agit de prendre les intereſts de la verité.

☞ Hubert II. Prince Souverain du Dauphiné, n'ayant qu'un fils unique encore aſſez jeune, & étant dans ſon Château à Vienne, le prit entre les bras pour s'en divertir, & faiſant ſemblant de le jetter par la fenêtre, l'enfant qui étoit fort vif, gliſſa de ſes mains & tomba dans le Rône, dont le malheureux pere n'eut jamais aucune nouvelle. La douleur qu'il en conçût

conçût fut telle qu'on peut se l'imaginer ; elle le porta à faire une donation du Dauphiné à Philippe de Valois Roy de France en 1349. à condition, entre autres choses, que les premiers nez des Rois de France, dans tous les temps à venir, seroient appellez Dauphins.

☞ Vous plairez à Dieu, si Dieu vous plaît. *Ille placet Deo, cui placet Deus.* S.Aug.

☞ Le Christianisme n'est, à le bien définir, que l'imitation de Jesus-Christ.

☞ Si vous me demandez quel jugement je porte de ce Narcisse qui s'applaudit luy-mesme de tout ce qu'il dit, je vous répondray :

Que je ris de ce fat qu'on voit à tous propos
Caresser sa pensée, & rire à tous ses mots.

☞ Ne tirez point de mauvaise consequence des emportemens de ceux qui sont vifs & prompts ; mais défiez-vous de la colere sombre de ceux qui sont froids & sans bruit.

Tout homme prompt est d'un bon cœur.
S'il offense dans la chaleur,
Un moment aprés il embrasse :

Mais les gens froids sont dangereux,
Parce que leur esprit repasse
Ce qu'on a dit, ou fait contr'eux,
Et leur coup prévient la menace.

☞ La grande Pagode de Siam a 45. pieds de hauteur, & sept à huit pieds de largeur. Elle est toute d'or : on l'estime douze millions cinq cens mille livres.

☞ Chacun doit avoir ce qui luy appartient. Soyons donc à Dieu, puisque nous appartenons à Dieu. Si nous ne sommes à luy de bon cœur comme ses enfans, nous serons à luy malgré nous comme ses esclaves. Dieu me demande tout entier, parce que c'est luy qui m'a
S.Aug. fait tout ce que je suis. *Totum te exigit, qui totum te fecit.*

☞ Quoyqu'il soit doux & honorable de mourir pour sa patrie ; je croy qu'il est bien plus doux de vivre pour elle, dit Ouven.

Pro patria sit dulce mori licet atque decorum,
Vivere pro patria dulcius esse puto.

☞ Les Notaires n'étoient au commencement que des Esclaves publics, qui étoient employez à faire les Expeditions, afin qu'elles ne coûtassent rien

au peuple ; mais les Empereurs Arcadius & Honorius ordonnerent qu'on en feroit élection. Ensuite les Juges se servirent de leurs Clercs pour Notaires, puis François Premier érigea le Notariat en titre d'Office.

☞ Epigramme sur le peu de durée de la Rose.

Quàm longa una dies, ætas tam longa rosarum,
Quas pubescentes juncta senecta premit.
Quam modo nascentem rutilus conspexit Eous,
Hanc veniens serò vespere vidit anum.

C'est-à-dire, la durée de la Rose est égale à celle d'un jour, c'est une fleur qui commence à vieillir dans le temps mesme de sa jeunesse, & la mesme étoile qui la voit naistre le matin, la voit aussi mourir le soir.

☞ Auguste trouvant de la pourpre un peu trop brune, & le Marchand luy disant qu'il la falloit voir au grand jour : Quoy, luy dit l'Empereur, faudra-t-il que je me promene au Soleil, ou sur une Terrasse, quand je l'auray mise ?

☞ De la Mort.

Pallida mors æquo pulsat pede
Pauperum tabernas, regumque turres.

Malherbe. *Le Pauvre en sa cabane où le chaume le*
couvre,
Est sujet à ses Loix.
Et la Garde qui veille aux barrieres du
Louvre
N'en défend pas nos Rois.

☞ L'amour est entre toutes les maladies, celle dont on n'aime point la guerison.

Propert. l. 2. *Omnes humanos sanat medicina dolores.*
Solus amor morbi non amat artificem.

☞ Avis aux Juges.

Quiconque sans l'oüir condamne un
criminel,
Son crime eût-il cent fois merité le
supplice,
D'un juste châtiment il fait une in-
justice.

☞ Armide dit à Godefroy, en implorant son secours, que son destin est de vouloir ce qui est juste, & de pouvoir tout ce qu'il veut.

☞ Les anciens rapportoient à Apollon la cause de tous les maux; comme

comme de la peste, de la famine, &c. c'est pourquoy ils s'adressoient à luy dans les Hymnes seculaires, pour le prier de remettre ses fléches dans son carquois, & de s'appaiser.

Condito mitis placidusque telo.

Homere dit que les fléches de ce Dieu porterent la peste dans le Camp des Grecs. Quand Horace dit qu'Apollon ne tend pas tousjours son arc, Od. 10. l. 2.

Neque semper arcum tendit Apollo.

Il entend qu'Apollon ne fait pas tousjours du mal aux hommes. Il y en a qui font un ridicule usage de ce vers, quand pour dire que l'esprit ne doit pas estre tousjours tendu, & qu'il luy faut donner du relâche, ils disent, *Neque semper arcum tendit Apollo.* Apollon ne tend pas tousjours son arc.

☞ Reflexion qui doit humilier les plus Grands de la terre.

Le trépas aux mortels, cette Loi si fatale,
Rend leur condition, en dépit d'eux, égale.
L'auguste souvenir des grandes actions
Se soûtient quelque tems par les inscriptions:
Mais du tems à son tour tout ressent la disgrace,

 Ce

Ce qu'on met sur l'airain avec le temps s'efface ,
Et malgré tous nos soins sous un funeste oubli ,
Par la suite des ans tout est enseveli.

☞ Anciennement on tiroit l'oreille pour faire ressouvenir de quelque chose, selon Clement Alexandrin : *Verba* Seneq. *mea redimam & aurem mihi pervellam.* C'est apparemment de là que vient la coûtume qu'ont les Pedans de tirer l'oreille à leurs Ecoliers.

☞ N. ne manque pas de se donner pour parens ceux que la fortune vient de combler de ses faveurs. On luy peut donner pour devise ce vers de Properce.

Liv. 2. Eleg. 6. *Quin etiam falsos fingis tibi sæpe propinquos.*

☞ *ENTRETIEN CURIEUX sur les Superstitions Astrologiques, par M. B.......*

BELOROND ET PHILONTE.

Belorond. Enfin, mon cher Philonte , nous allons donc commencer aujourd'huy à faire un agreable usage de nos

nos lectures, en nous entretenant l'un l'autre sur ce que nous aurons lû, & particulierement sur les choses qu'il ne faut pas croire facilement. Il y a long-temps que je souhaite entrer avec vous dans cet innocent commerce d'érudition.

Philonte. L'avantage que j'espere y trouver ne me l'a pas fait souhaiter avec moins de passion. En effet l'empressement que j'ay pour ce commerce est si grand, que je vous prie de vouloir bien que nous le commencions, sans perdre le temps en des ceremonies, dont nostre amitié nous doit dispenser.

Belorond. Nostre amitié est trop solide, pour permettre que nous soyons l'un envers l'autre du nombre de

Ces obligeans diseurs d'inutiles paroles. Misan. trope de Moliere.

Philonte. Voicy une favorable occasion pour entrer en matiere. Je viens de lire une particularité Historique, que nous pourrions mettre au nombre des choses difficiles à croire, dont nous avons resolu de faire le sujet de nos Entretiens ; si nous n'estions pas convaincus de la foiblesse de l'esprit humain, & de la facilité à se laisser em-

porter par la superstition. C'est chez Herrera que j'ay lû cette particularité.
*T.3.l. 13.c.13. Il dit * que les Insulaires du Ternate aux Moluques, pleurent, lorsqu'ils voyent une Eclypse du Soleil, parce qu'ils se persuadent qu'elle signifie la mort du Roy ou de quelque Grand.

Belorond. Bien des gens plus éclairez que ces peuples, dont parle Herrera, sont tombez dans des erreurs plus grossieres au sujet des Eclypses; il y avoit autrefois des Philosophes qui prétendoient que l'Eclypse de Lune n'étoit autre chose que la violence que luy faisoient les Magiciens, lorsqu'ils employoient toutes les forces de leur Art magique, pour l'attirer en terre, & s'en servir dans leurs enchantemens.

Virgil. Ecl.8. *Carmina vel cælo possunt deducere Lunam.*

Horace parlant d'une fameuse Sorciere d'Ariminum, dit que par ses enchantemens elle faisoit descendre du Ciel la Lune & les Astres.

L.5. Od. 5. *Quæ sidera excantatâ voce Thessala, Lunamque cælo deripit.*

Les Sorciers faisoient croire au peuple toûjours credule & superstitieux, dit

dit le sçavant Monsieur Dacier sur ce passage d'Horace, qu'ils avoient le pouvoir d'arracher du Ciel la Lune & tous les Astres par des enchantemens, & de les faire descendre en Terre. Ils prenoient pour cela le temps des Eclypses, & se servoient de certaines pierres transparentes accommodées de telle sorte, qu'ils y faisoient voir la Lune ou le Soleil.

Philonte. Ces pierres transparentes n'estoient-elles point ce que nous appellons Phosphores ou pierres de Boulogne, qui imbibent la lumiere, & qui estant bien enveloppées la conservent pour la rendre en un lieu obscur aussi long-temps qu'elles ont demeuré à la recevoir? Mais continuez, je vous prie.

Belorond. Plutarque parlant d'une Eclypse de Lune nous apprend qu'en cette occasion les Romains sonnoient des instrumens d'airain, & élevoient au Ciel de grosses torches allumées, Part. 2. s'imaginant que par ce moyen la Lune estoit beaucoup soulagée.

Cum frustra resonant æra auxiliaria Lunæ, L. 4. Metamor.

dit Ovide; & Juvenal parlant dans sa

Satyre ſixiéme d'une femme babillarde, dit qu'elle eſt capable de faire aſſez de bruit, pour ſecourir la Lune dans ſon travail.

Una laboranti poterit ſuccurrere Lunæ.

La raiſon de cette ceremonie, ſelon quelques-uns, eſtoit qu'ils craignoient que le monde ne s'endormît voyant qu'un de ſes yeux commençoit à ſe fermer; c'eſt pourquoy ils faiſoient ces bruits pour l'éveiller, & ſe ſervoient de ces flambeaux allumez pour luy donner la lumiere qu'elle commençoit à perdre.

Philonte. Ils avoient raiſon de craindre cet aſſoupiſſement: car le monde eſtant en action depuis ſi long-temps, & eſtant par conſequent extrêmement fatigué, il y a apparence que s'il eſtoit une fois endormi, il ne ſeroit pas facile de l'éveiller ſi-toſt.

Belorond. Vous avez ſujet de vous railler de cette opinion; mais en voicy une autre qui n'eſt pas moins ridicule. Les Talapoins Siamois enſeignent, que quand la Lune s'éclypſe, c'eſt un dragon qui la devore, & que quand elle paroît aprés ſon Eclypſe, c'eſt le meſ-

me

me dragon qui la rejette. Enfin on a eu bien de la peine à le persuader que cet obscurcissement fust l'effet d'une cause naturelle ; les armées entieres, comme nous l'apprennent Plutarque dans la vie de Nicias , & Quintilien, estoient saisies de terreur, quand il arrivoit, & laissoient passer trois jours, ou tout le reste de la Lune sans oser rien entreprendre ; c'étoit un crime que d'en vouloir donner aucune cause naturelle , tant on estoit convaincu de cette erreur par ceux qui avoient interest de la soûtenir. En effet, Anaxagoras ayant découvert la cause naturelle des Eclypses, l'enseignoit fort secretement à ses disciples, de peur d'estre condamné comme un novateur dangereux car il sçavoit bien qu'un peuple préoccupé est une étrange beste quand on le veut desabuser.

Philonte. Vous voulez bien qu'à propos d'Anaxagoras je vous fasse ressouvenir de ce que nous en lisons chez Pline. Il dit, selon le témoignage des Auteurs Grecs, que ce Philosophe ayant prédit qu'une pierre devoit tomber un certain jour du corps du Soleil, il en tomba en effet une fort grosse de cou-

leur de fumée en plein jour, & au temps prédit dans une contrée de Thrace, & qu'on la montroit de ſon temps aux curieux.

Belorond. Meſſieurs les Auteurs Grecs nous permettront, s'il leur plaît, de ſuſpendre noſtre credulité, juſques à ce qu'ils nous ayent appris pourquoy cette pierre tomba plûtôt ſur nôtre terre, qu'elle ne reſta dans le Soleil.

Philonte. Ils vous diront que c'eſt parce que la Terre eſt le centre des choſes materielles.

Belorond. Hé bien, je les prieray de m'expliquer la vertu de ce centre; pourquoy cela étant, le Soleil luy-meſme n'y tombe pas (ma demande les fera rire ſans doute) puiſque ſon corps eſt materiel, ou du moins, pourquoy nous n'en voyons pas tomber des pierres plus ſouvent? Mais en attendant une occaſion pour nous entretenir ſur cette matiere, continuons nos remarques ſur les Eclypſes. Aprés ce que je viens de vous en dire, puis-je croire que la Relation d'Herrera vous doive ſurprendre, & que vous ne ſoyez pas facilement perſuadé, par exemple, de ce qu'on dit de Chriſtophle Colomb,

qui ayant prédit aux Indiens du nouveau Monde, que la Lune indignée contr'eux à cauſe de leur barbarie, s'obſcurciroit à l'heure qu'il leur marqua, & qu'il avoit prévû par le moyen de l'Aſtronomie, il mit ſes affaires en meilleur état parmi eux. Cela ne ſeroit pas ſans doute arrivé, s'ils avoient eu entr'eux un Pericles pour diſſiper leurs vaines frayeurs.

Philonte. Je ſçai bien que Pericles étoit un grand Capitaine ; mais je ne vois pas pourquoi vous le citez ici à propos des Eclypſes.

Belorond. Vous le verrez, ſi vous voulez vous reſſouvenir que Plutarque dit que ce Pericles, Capitaine Athenien, étant prêt de partir avec une Armée Navale pour aller aſſieger Epidaure, il ſe fit une Eclypſe qui donna de la peur à tous ſes gens, & particulierement au Pilote de ſon Vaiſſeau, parce qu'ils s'imaginerent que c'étoit un tres-mauvais préſage pour leur navigation. Pericles voyant ce Pilote ſi effrayé étendit ſon manteau & lui en couvrit les yeux, puis lui demanda ſi cela lui ſembloit de mauvais préſage? Le Pilote lui répondit que non. Hé bien,

bien, dit Pericles, il n'y a point de difference entre ce que je viens de te faire, & ce qui te donne tant de peur, ſinon que le corps qui fait les tenebres qui t'intimident, eſt plus grand que mon manteau qui te bouche les yeux. Tous les jours le peuple ſe laiſſe ſaiſir par la crainte, & s'allarme avec auſſi peu de raiſon que ce Pilote ; & tous les jours il ſe trouve des gens fins, ruſez & artificieux qui ſçavent profiter de ſa foibleſſe & de ſa facilité. Tous les jours il ſe trouve, par exemple, des Aſtrologues qui veulent faire croire qu'ils arrachent, pour ainſi dire, non pas la Lune & les Aſtres, mais leurs influences, ſur leſquelles ils prétendent fonder la connoiſſance de la ſuite des actions de ceux qui ſont aſſez ſimples pour les croire. Foibleſſe pour laquelle on ne peut avoir trop de mépris, erreur qu'on ne peut trop déteſter, & ſur laquelle je vous prie de permettre que nous nous entretenions aujourd'hui.

Philonte. C'eſt avec plaiſir que j'écouterai tout ce que vous me direz ſur cette matiere, & ce ſera en même-tems avec beaucoup de deference à vos ſentimens, que je vous témoigne-

rai

rai ce que j'en pense; car je me persuade que vous y êtes plus éclairé que moi. Ne voulez-vous pas bien que je vous dise, par exemple, que l'Astrologie me paroît avoir ses utilitez & ses certitudes? En effet, ne prédit-elle pas souvent certaines choses accidentelles qui dépendent ordinairement de l'influence des Cieux, comme les maladies generales, les grandes chaleurs, les pluyes excessives, & les seicheresses extraordinaires? Ne nous apprend-elle pas par des principes generaux, constans & invariables, les choses qui doivent necessairement arriver selon le cours ordinaire que Dieu a établi dans la nature, comme les Eclypses, les révolutions des saisons, le cours des Etoiles & des Planettes, leurs conjonctions, leurs aspects, & leurs oppositions? Enfin, doit-on condamner plusieurs de ses prédictions, qui ne sont fondées que sur des experiences autant Physiques, qu'Astrologiques, comme celles-ci, ne vous tenez point au Soleil pendant les mois qui ont des R R, & beuvez le vin pur pendant les mêmes mois.

Mensibus eratis ad Solem ne sedeatis.

Men-

Mensibus eratis purissima vina bibatis.
R, quibus est nullum, diluat unda merum.

Ou quand elle nous fait remarquer par les differentes couleurs de la Lune, les differentes dispositions du tems.

Pallida Luna pluit, rubicunda flat, alba serenat.

Belorond. Vous pourriez encore ajoûter cette remarque des Laboureurs, que les beuveurs ont appliquée au vin.

Rouge le soir, blanc le matin
Rend joye au cœur du Pélerin.

Nocte rubens cælum tempus notat esse serenum,
Mane rubens cælum tempus signat pluviosum.

Lucien. *Philonte.* Condamnerez-vous encore la conduite de Licurgue, quand il défendit aux Lacedemoniens de marcher au combat avant la pleine Lune, parce qu'on a dans ce temps le corps plus vigoureux ? Ou cette histoire que nous lisons dans le Paralleles Historiques, sçavoir que du tems de Robert Guiscard, Duc de Calabre & de la Poüille fut découverte une statuë de marbre, qui

qui avoit autour de la têts un cercle de bronze, où ces mots étoient gravez, *Calendis Maii oriente Sole, aureum caput habebo.* Aux Calendes de Mai, le Soleil se levant, ma tête sera d'or. Ce Prince trouva entre ses prisonniers de guerre un Sarrazin, qui dit que ces mots signifioient, que si le premier jour de Mai, quand le Soleil se leveroit, on observoit l'endroit où la tête de cette figure envoyeroit son ombre, là il y auroit un tresor ; ce qui se trouva vrai.

Belorond. Ce Sarrazin étoit un bon faiseur de Cadrans, à qui le bon sens suggera cette explication. Lycurgue fondoit sa défense sur un raisonnement physique, il est vrai ; mais je ne trouve pas cependant ce raisonnement fort juste, puisque ses gens n'allant au combat que dans un temps qui ne seroit pas moins favorable à leurs ennemis qu'à eux-mêmes, je ne vois pas qu'il en pût tirer aucun avantage. Enfin ce n'est pas cette sorte d'Astrologie dont vous venez de parler, que je croi trompeuse & criminelle, puisque Salomon confesse qu'il tient immediatement du Tout-puissant la connoissance

du

du cours des années & de la disposition
Sap. Cap. 7. des Etoiles. *Ipse enim dedit mihi horum quæ sunt scientiam veram, ut sciam dispositionem orbis terrarum, & virtutes elementorum, initium & consummationem, & medietatem temporum; vicissitudinum permutationes, & commutationes temporum, anni cursus & stellarum dispositiones.* Je voudrois que tous les Astrologues ne se mêlassent que de cette science, & qu'ils ressemblassent à ce Citoyen de Cyzique, dont
Lib. 9. Histor. anim. c. 6. parle Aristote, qui acquit autrefois la reputation d'un homme consommé dans l'Astrologie, parce qu'il prédisoit immanquablement le vent qui devoit souffler; ce qu'il avoit appris en considerant le Herisson, qui tenant sa tanniere ouverte du côté de chaque vent, bouche le trou qui est du côté de celui que par un instinct naturel il prévoit devoir dominer. Ce n'est pas cette science qui est digne de censure; mais c'est cette Astrologie qui n'étant fondée que sur des principes inconstans & variables, prétend faire prédire avec assûrance les choses casuelles & non necessaires, & celles qui dépendent de la volonté de Dieu, ou de la liberté de l'hom-

l'homme, comme si elles étoient necessairement causées par les corps celestes. Enfin, c'est celle que nous appellons Astrologie Judiciaire, qui prétend par l'inspection des Astres penetrer dans l'avenir, & y découvrir le cours de la vie des hommes, avec leurs fortunes, leurs états & les autres choses qui dépendent de leur liberté.

Philonte. Cette Astrologie est pourtant en usage dans bien des Païs, même dans les plus éloignez, comme nous l'apprennent plusieurs Relations. Herrera assûre que toutes les affaires du Royaume de la Chine se déterminent sur des observations Astronomiques, le Roi ne faisant rien, sans consulter son Thême natal, que lui dressoient ceux du College Royal, ausquels il étoit seulement permis d'étudier dans ce Livre du Ciel.

Belorond. C'est-là justement le moyen de rendre cette Astrologie plus recommandable, que de ne pas permettre à tout le monde de s'en mêler. C'est assez pour estimer une chose, que de ne pouvoir l'obtenir; mais pardonnez-moi de ce que je vous ai interrompu. Je vous prie de continuer.

Phi-

Philonte. Cette maniere d'interrompre m'eſt fort agreable. Je vous dis donc, pour continuer, que nous apprenons chez Agathias que les Perſes ſe fioient tellement aux prédictions des Mages, qui eſtoient leurs Aſtronomes, qu'ayant eſté aſſûrez par ces ſortes de Prophetes, que la Veuve d'un de leurs Rois eſtoit groſſe d'un fils, ils couronnerent le ventre de cette Princeſſe, & proclamerent Roy l'enfant qui y étoit. Monſieur Bernier dit dans ſa Relation du Mogol, que la Charge d'Aſtrologue y eſt érigée en titre d'Office, & qu'on n'y oſe planter un Arbre, ou prendre un habit neuf, ſans l'approbation de l'Aſtrologue. Monſieur Tavernier dans ſa Relation de Perſe, & les Ambaſſadeurs de la Compagnie Hollandoiſe à la Chine confirment la meſme choſe de ces pays. Delrio dit auſſi dans ſon Livre *de Diſq. Mag.* que l'Aſtrologie Judiciaire avoit tant de credit en France du temps de la Reine Catherine de Medicis, que les Dames de la Cour n'oſoient entreprendre aucune choſe, ſans avoir auparavant conſulté les Aſtrologues qu'elles appelloient leurs Barons.

Liv. 4. Hiſt.

Belorond.

Belorond. Je suis persuadé que cette science à esté en quelque credit dans presque tous les Pays, qui ont eû quelque connoissance du cours des Astres & de leurs revolutions. Je sçay mesme que plusieurs Grands Hommes ont donné dans cette erreur; qu'ils ont regardé les Cieux comme un Livre, dans lequel Dieu a écrit avec des caracteres tout de feu (je veux dire les Astres) la destinée du monde. *Extendens cælum, sicut pellem.* Psal. Que Plotin & Origene l'ont crû; c'est ce que nous apprend Eusebe dans la Préparation Évangelique: Liv. 6. cap. 4. jusques-là, qu'Origene voulant confirmer son sentiment par quelque chose de bien fort, apporte l'autorité d'un Livre apocryphe attribué au Patriarche Joseph, où l'on fait dire par le Patriarche Jacob à ses Enfans, qu'il a lû dans le Livre des Cieux tout ce qui leur doit arriver & à leurs enfans. *Legi in tabulis cæli quæcumque contingent vobis, & filiis vestris.* Je sçay enfin, que bien des Rois & des Princes ont donné cours par leurs exemples à cette superstition, ou qu'ils n'ont souvent banni les Astrologues, qu'afin de les posseder tous seuls, & M.l.v. qu'ils

qu'ils n'ont condamné la Judiciaire, que pour ſe reſerver une connoiſſance qu'ils envioient au reſte des hommes, comme fit Veſpaſien, ſi nous en croyons Dion : mais tout cela ne veut dire autre choſe, ſinon que de même que tout homme eſt menteur, *Omnis homo mendax*, auſſi tout homme eſt capable d'ajoûter foi aux menſonges des autres. Il n'y a jamais de preſcription contre la verité, & ainſi, quoiqu'une erreur ſoit reçûë de pluſieurs perſonnes & en pluſieurs lieux, & qu'elle ait regné long-tems, elle ne laiſſe pas d'être erreur ; c'eſt ce qu'il me ſera facile de prouver, aprés que j'aurai répondu à tout ce que vous me pourrez dire en faveur de l'Aſtrologie Judiciarie.

Philonte. Vous ſçavez le crédit d'Ariſtote dans les Ecoles, & que ſes ſentimens, s'ils ne ſont pas reçûs, meritent du moins, à cauſe de l'autorité qu'on a bien voulu lui donner, qu'on prenne la peine d'apporter de bonnes raiſons du refus qu'on fait de les recevoir.

Belorond. Cette réflexion que vous venez de faire ſur ſon credit, en diſant

(qu'on a bien voulu le lui donner) me plaît, & me marque que vous agissez de bonne foi, & que vous ne voulez pas vous faire des affaires avec Gassendy & Descartes, qui ne sont pas de foibles ennemis. Hé bien je veux donc volontiers donner aussi quelque chose à l'autorité dans laquelle Aristote s'est mis en possession avec tant de bonheur ; ça, voïons.

Philonte. Cela étant, je vous dis, qu'il me semble que les principes de ce Philosophe paroissent être fort favorables à l'Astrologie Judiciaire. En effet, il tient pour constant que rien n'arrive jusques à l'entendement, qui n'ait passé par les sens. *Nihil est in intellectu, quod non fuerit in sensu.* Or selon la commune opinion, les sens comme materiels dépendent beaucoup des corps superieurs qui operent incessamment sur tout ce qui est sublunaire. Saint Thomas en est tombé 1. 2. q.
d'accord, quand il dit que les causes ce- 9. art. 5.
lestes ne causent pas les actions humaines directement, mais seulement indirectement, lorsqu'elles agissent sur la matiere qui compose l'organe des sens. Saint Augustin est aussi de ce sen- 3. de
timent. Trinit.

timent. L'entendement dépend donc en quelque maniere des Cieux, & par consequent aussi la volonté, puisqu'elle ne fait rien que par sa direction.

Belorond. Avant que de répondre à ce que vous venez d'avancer, souffrez que je vous dise, qu'il me semble aussi que si Aristote avoit eu bonne opinion de l'Astrologie Judiciaire, & qu'il eût ajoûté foy à ses promesses, il en auroit témoigné quelque chose dans ses Problêmes, qui contiennent tant de questions Mathematiques, ou dans sa Morale, dans laquelle il discourt des prosperitez & des adversitez qui dépendent de la Fortune, ou dans ses Livres du Ciel & des Meteores, qui luy estoient une occasion naturelle de parler en faveur de cette science; cependant, quoy qu'il ait eu toutes ces occasions, il n'en dit pas un mot, comme vous eussiez pû le remarquer, si vous y eussiez pensé, lorsque vous avez fait la lecture de ces ouvrages.

Philonte. Il est vray que je ne me ressouviens pas d'y avoir rien lû sur cette matiere.

Belorond. J'ajoûteray, s'il vous plaît, à cette reflexion, qui doit faire honneur

neur à Aristote, puisqu'elle le justifie de l'injure qu'on luy fait, en se servant de son autorité pour parler en faveur de la Judiciaire : j'ajoûteray, dis-je, à cette reflexion, que pour ce qui est de l'objection que vous me faites, fondée sur un de ses principes (que je ne me crois pas absolument obligé de recevoir) elle se détruit (entre plusieurs réponses, qui se tireront de ce que j'espere vous dire dans la suite) par la consideration des agens libres tels que nous sommes, qui cesserions de l'estre, si nous pouvions estre forcez dans le libre arbitre que Dieu nous à donné. Le Ciel peut bien imprimer, si vous le voulez, de certaines dispositions à la matiere, qui nous donneront quelque espece d'inclination au bien & au mal, selon la doctrine de saint Thomas. : mais toutes ces influences, outre que leurs proprietez sont inconnuës, ne nous sçauroient forcer à dire, à faire, ou à penser aucune chose, n'ayant tout au plus aucun autre pouvoir sur nous, que de nous émouvoir simplement, comme le dit le mesme S. Thomas: c'est tout ce qu'on peut recueillir de plus fort en faveur de cette science, 1.q.115. art.4.

des Ouvrages de ce ſaint Docteur ; & encore connoîtrez-vous dans la ſuite de noſtre entretien, que cette émotion, cette impreſſion eſt ſi legere, qu'à peine merite-t-elle d'en porter le nom.

Philonte. Mais vous ne pouvez nier que les choſes d'en haut ſont encore, ſelon la doctrine de ſaint Thomas, les cauſes de ce qui ſe fait icy-bas ſur la terre. Or la connoiſſance des cauſes donne tellement celle des effets, qu'en bonne Philoſophie on ne ſçait rien de bien, que ce que l'on connoiſt par ſa cauſe, & par conſequent celuy qui poſſedera la ſcience du Ciel, comme fait l'Aſtrologue, connoiſtra les effets de ce qui ſe paſſe en terre, dans leur cauſe, & les pourra prédire avec certitude.

1.q.115. art.3.

Beloroud. Quand les Aſtrologues Judiciaires propoſent cet argument, ils le croyent ſi fort, qu'ils le regardent comme un trophée qu'ils élevent à leur gloire ; mais patience. Je ne veux leur mettre en teſte que le plus petit Philoſophe de tous les Colleges du Paris, qui ſçaura un peu la ſcience des cauſes ; & il leur dira que pour répondre à leur inſtance, il ne faut que conſiderer

la

la nature & les genres differens des causes, dont les unes sont generales, les autres particulieres ; les unes éloignées, & les autres prochaines ; les unes necessaires, & les autres accidentelles.

Or, puisque le Ciel ne peut estre pris que pour une cause universelle & éloignée, on ne doit pas dire qu'il pourra faire prévoir avec assûrance des effets singuliers, qui dépendent d'autres causes plus prochaines, & souvent fortuites ; parce que selon la doctrine de l'Ecole & de la raison, on ne doit jamais attribuer précisement un effet particulier, qu'à sa cause particuliere, ny un effet universel, qu'à une cause universelle : ce qui fait voir que tout ce qu'on peut obtenir de ce raisonnement ; c'est que si on connoissoit bien cette cause universelle (je veu dire le Ciel) on pourroit prédire par le moyen de cette connoissance les effets universaux, comme sont les revolutions des saisons, &c. c'est ce que je vous accorderay si vous le voulez : mais à l'égard des choses singulieres, qui sont pour ainsi dire infinies, & qui dépendent de plusieurs causes qui concourent en leur production ;

c'est s'abuser que de pretendre en pouvoir lire l'évenement dans les Cieux.

Philonte. Mais vous avouerez que le Soleil est cause de la lumiere, & de la chaleur; qu'en s'approchant & en s'éloignant il fait la suite & la vicissitude des saisons; qu'il donne la naissance aux plantes & aux animaux, qu'il les entretient, que la Lune remplit ou vuide les coquillages & les os des animaux, à mesure qu'elle croît, ou qu'elle décroît; qu'elle a un pouvoir singulier sur les choses humides, particulierement sur la Mer, dont elle cause le flux & le reflux; & c'est ce pouvoir de la Lune sur la Mer, qui donna un sujet à un de mes amis pour faire cette belle devise en faveur de Monsieur le Comte de Toulouse, grand Amiral de France: il representoit un Croissant éclairé du Soleil, & au dessus de la Mer, avec ces mots, *Solis ab aspectu Ponto imperat.* Il vouloit montrer par cette devise, que de mesme que la Lune n'a de puissance sur la Mer que celle qu'elle reçoit du Soleil, aussi ce n'est que du Roy, que Monsiur le Comte de Toulouse a reçû l'empire qu'il exerce sur les Mers en qualité de Grand

Amiral de France. Vous avoüerez, dis-je, que par consequent tous ces grands corps celestes peuvent produire les effets que leur attribuent les Astrologues que vous condamnez.

Belorond. Oüy, j'avouë que le Soleil fait la diversité des saisons ; que peut-estre la Lune remplit, & vuide les os, & les coquillages, & que c'est peut-estre elle encore qui fait le flux & le reflux de la Mer : je dis peut-estre, car l'Auteur des Entretiens agreables d'Ariste & d'Eugene, nous apprend que cette proposition est bien problematique. Cela suffit-il pour nous convaincre que les Astrologues puissent prouver quelque chose de semblable, comme ils le prétendent, des signes du Zodiaque & de leurs degrez ? de Saturne, de Mercure, & des autres Planettes ; ou que par aucune observation ils puissent jamais montrer le moindre effet qui se doive plustost rapporter à un Astre qu'à un autre ? En effet, vous dira nostre jeune Philosophe, les Astres n'étant que des causes generales à l'égard des choses sublunaires, nous ne devons pas leur rapporter la détermination de chaque effet singulier, mais

pluſtoſt à une cauſe ſinguliere & déterminatrice, qui ſoit icy-bas. De meſme qu'ayant à expliquer pourquoy une telle plante naît & croît en cet endroit-là, & non pas dans celuy-cy, & une autre au contraire, dans celuy-cy, & non pas dans celuy-là : nous attribuons cette difference aux ſemences, dont l'une aura eſté jettée dans cet endroit-là, & l'autre dans celuy-cy, & non pas à l'eau, dont elles ſont toutes arroſées, parce que cette eau eſt ſeulement une cauſe generale, & indifferente pour toutes les plantes : Enfin, comme les Aſtres ne concourent pas ſeuls aux actions des hommes, c'eſt une erreur de vouloir leur en attribuer le ſuccez ; & puiſque nous ne connoiſſons pas meſme ces autres cauſes qui nous ſont plus prochaines que les Aſtres, n'eſt-ce pas une temerité de pretendre plûtoſt connoiſtre la proprieté de ceux-cy que de celles-là ? Nous ignorons la vertu d'une infinité de petites herbes que nous foulons aux pieds, & nous voulons connoiſtre la vertu des Aſtres, dont nous ne connoiſſons pas meſme la nature. Vous vous amuſez à regarder les Cieux, ſans faire reflexion à ce qui eſt

eſt à vos pieds, dit une bonne Femme à un Philoſophe, qui le laiſſa tomber dans une foſſe, pendant qu'il levoit le nez en haut pour contempler les Aſtres.

Philonte. Je jugeois bien par voſtre diſcours, que vous alliez bien-toſt faire tomber cet Aſtrologue.

Belorond. Mais jugiez-vous bien par ce meſme diſcours de ce que je vais vous ajouſter? Sçavoir qu'il n'y a pas d'apparence d'attribuer ſeulement au Ciel tous les évenemens de la vie des hommes, s'il n'eſt pas ſeul la cauſe de leur eſtre. Le Soleil & l'homme produiſent un autre homme, dit Ariſtote, & il pouvoit encore ajoûter pluſieurs autres cauſes ſubalternes, outre la premiere qui eſt Dieu. Pourquoy donc n'y aura-t-il que le Ciel qui ſoit cauſe de ce qui arrive aux hommes? & s'il y a pluſieurs autres cauſes qui cooperent avec luy en ce qui eſt de noſtre bonne ou mauvaiſe fortune, comment ſe pourroit-il faire que la ſeule connoiſſance des Aſtres nous donnât celle que promettent les Judiciaires? Les influences des Cieux ne peuvent pas tant ſur nous que les Loix, les Coûtumes, l'éduca-

tion & les exemples, qui sont les grands mobiles, qui entraînent le plus fortement les inclinations des hommes. Connoissez bien ces Loix, ces Coûtumes, ces Exemples, cette éducation qui se trouvent dans le monde ; & vous tirerez des conjecture pour l'avenir, qui seront plus infaillibles que toutes les speculations & tous les calculs des plus profonds Astrologues.

Philonte. Il faudroit bien connoistre le monde, pour tirer ces conjectures ; ce n'est pas un petit ouvrage, que d'entreprendre d'acquerir cette connoissance.

Belorond. Hé est-il plus facile de connoistre les Cieux, les Astres, ces corps si éloignez de nous, comme le Soleil, par exemple, auquel on donne plus de quatre cens mille lieuës de distance entre son corps & le Globe terrestre ? Mais pour vous faire voir plus au long la vanité de cette science, voicy en quoy elle consiste particulierement. Les Astrologues Judiciaires veulent, par exemple que tout ce qui doit arriver à un homme pendant le cours de sa vie, dépende du moment précis, auquel il vient au monde, & qu'en quel-

quelqu'endroit que soient alors les Astres, principalement les sept Planettes, ils agissent d'une telle maniere sur l'enfant qui naist, par les rayons qu'ils rassemblent & dirigent conjointement sur luy, qu'ils luy impriment une espece de necessité de vivre un certain espace de temps déterminé, de mourir d'un certain genre de mort, de se marier dans un certain temps, de faire naufrage dans un autre, un jour de perdre un procez, un autre de tomber malade, & ainsi de tous les autres accidens differens, & presqu'innombrables de la vie : & tout cela avec autant d'assûrance que si les Astres n'estoient occupez qu'à former la seule destinée d'un enfant ; & cependant en ce moment il en naist une infinité d'autres par toute la terre, dont les suites de la vie sont d'une diversité inconcevable. Ils n'appuyent toutes leurs conjectures, que sur un moment dont ils prétendent avoir une connoissance parfaite. Mais comment avoir cette connoissance, puisque l'enfantement se fait successivement, que la rapidité du mouvement des Cieux surpasse presque l'imagination, & qu'il est tres-rare que

des Aſtrologues ſoient preſens à la naiſſance de cet enfant avec l'Aſtrolabe à la main, c'eſt-à-dire, avec un inſtrument qui ne peut avoir toute l'exactitude qui eſt neceſſaire pour agir ſûrement en cette occaſion, & pour prendre ce precieux moment ? Ils doivent ſçavoir le veritable lieu du Soleil & des Etoiles ; ce qu'on ne connoiſt pas encore aſſez, comme les Aſtronomes ſont obligez de l'avoüer. Ils doivent connoiſtre ſans aucun méconte la hauteur du Pole ; ce qui a eſté obſervé en peu de lieux, & ce qu'on peut dire n'eſtre entierement connu en aucun. Ces connoiſſances ſont fondées ſur les experiences, diſent quelques-uns ; mais comment pouvoir prouver ces experiences, puiſque les Etoiles & les Planettes n'ont jamais eû deux fois une meſme diſpoſition entr'elles, parce que la grande revolution celeſte ne s'achevera qu'en trente-ſix ou quarante-neuf mille ans ?

Philonte. Vous parlez d'une difference de treize mille ans, comme de celle de treize jours.

Belorond. C'eſt la maniere de parler des Aſtrologues : quelque difference notable qu'il y ait dans leurs calculs, ils

ils ne laiſſent pas d'aſſûrer tous qu'ils ont raiſon ; & cependant en matiere de ſciences réelles & veritables la contrarieté détruit la diſcipline , comme dit fort bien un Sçavant de ce ſiecle d'une tres grande érudition. Or on ne voit rien de plus different que les principes que les Aſtrologues dont nous parlons ſe ſont donnez , chacun à ſa fantaſie, ny de plus contraire que leurs axiomes. Ils n'ont pû convenir du calcul qu'il falloit ſuivre , ny de quelles tables on devoit ſe ſervir. Les uns approuvent les Prutheniques , les autres celles d'Alphonſe , quelques-uns celles de Blanchin, d'autres celles de Royaumont ; & neanmoins la ſupputation des unes eſt fort differente des autres, comme ceux de l'Art ſont obligez d'en convenir. Les Chaldéens n'avoient qu'onze ſignes dans le Zodiaque ; les Chinois , ſelon le Pere Trigault ont cinq cens Conſtellations plus que nous. Ils ne s'accordent pas mieux ſur le ſexe des Aſtres. Alcabice & Albumazar font Mercure maſle ; il eſt ſouvent femelle chez Ptolomée , il le conſidere comme Androgine, au ſixiéme Livre de ſon Quadripartit ; & depuis que M.l.v.

Tireſias eut mis cette difference de ſexe entre les Planettes, on n'a pû mettre d'accord les Aſtrologues ſur ce ſujet.

Philonte. C'eſt apparemment pour cette raiſon que les Poëtes ont pris ſujet de dire que Tireſias avoit l'une & l'autre nature.

Belorond. Il eſt vray que c'eſt cette imagination de Tireſias qui a donné aux Poëtes la matiere de leur fixion. Cette reflexion que vous venez de faire ſur les Poetes me donne occaſion de vous dire, qu'ils doivent avoir une grande liaiſon avec les Aſtrologues Judiciaires, parce que les uns & les autres maltraitent extremement la verité. Toute la difference qu'il y a, c'eſt que les menſonges des Aſtrologues ne regardent que l'avenir, & ceux des Poëtes ne ſont que pour le paſſé.

Illi de rebus prædicere falſa futuris,
Hi de præteritis dicere falſa ſolent.

Mais laiſſons-là les Poëtes. Je vais encore vous rapporter bien d'autres contrarietez, qui ſe trouvent dans la ſcience que nous examinons.

Philonte. Je veux avec vous, ſi vous le ſouhaitez, qu'il y ait une infinité de contrarietez dans l'Aſtrologie Judiciaire;

ciaire: mais enfin cela détruit-il une autre preuve que je vais vous donner de la force efficace des Aſtres ſur les choſes ſublunaires? Cette preuve eſt tirée de Taliſmans......

Belorond. Ah! c'eſt tout de bon, comme je vous ai dit au commencement de cet entretien, que les Aſtrologues arrachent les influences des Aſtres; car nous les allons voir attachées par leur induſtrie ſur le cuivre & autre matiere à peu prés auſſi ſolide.

Philonte. Vous ſçavez donc que les Taliſmans ſont des Images en relief, ou gravées ſur des Médailles, des anneaux, ou ſur des pierres précieuſes, qui repreſentent des figures d'hommes ou d'animaux, fabriquées ſous de certaines conſtellations, ſous de certains aſpects des Aſtres, qui en recueillent l'influence, & la conſervent même avec plus d'activité, comme les miroirs ardens, à cauſe qu'elles ſont réduites en un point. Bien des Hiſtoriens nous rapportent les effets de pluſieurs de ces figures Taliſmaniques. Gregoire de Tours dit, que ſous le regne de Childeric, on trouva dans les foſſez de Paris une plaque de cuivre, ſur laquelle étoit

étoit gravée la figure d'un rat, d'un ſerpent & d'une flamme de feu; que peu de temps aprés qu'on eut ôté cette plaque, qui étoit un Taliſman, on vid dans Paris une quantité prodigieuſe de rats & de ſerpens, & qu'il ſe fit dés le lendemain un embraſement conſiderable dans la Ville. Il y avoit dans la boucherie de Naples une mouche d'airain qui empêchoit que les autres mouches n'y entraſſent; on diſoit que c'étoit Virgile qui l'avoit faite. *Virgilium muſcam æneam feciſſe Neapoli ea ratione ut muſcas reliquas ex urbe expelleret.* Frey nous apprend qu'il n'y a jamais eu de Scorpion dans la ville de Hampz, à cauſe de la figure d'un Scorpion gravée Taliſmaniquement ſur une des pierres des murailles de cette Ville. Selon Bodin dans ſa Demonomanie, en une ville d'Egypte, il ne ſe trouvoit point de Crocodiles, parce qu'il y en avoit un de plomb en terre ſous le ſeüil du Temple: mais Mehemet Benthaulon l'ayant fait brûler, les habitans ſe plaignirent beaucoup, diſant que depuis les Crocodiles les tourmentoient extrêmement. Apollonius mit la figure d'une Cicogne à Conſtantinople, pour en chaſ-

Abulenſis Ep. d. Helindanus l. 16. chronicorum.

L. 1. c. 3.

chasser ces animaux. Il y avoit dans la même Ville la figure d'un Serpent d'airain qui empêchoit les Serpens d'y entrer, mais Mahomet II. ayant aprés la prise de Constantinople, cassé d'un coup de fléche les dents de ce Serpent, plusieurs Serpens se jetterent sur les habitans de cette Ville, sans neanmoins leur faire aucun mal, parce qu'ils avoient tous les dents cassez, aussi-bien que celui d'airain.

Belorond. Je sçai aussi qu'on a pris pour Talismans le Palladium de Troye; la Statuë de Memnon qui rendoit des oracles aussi-tôt qu'elle étoit éclairée du Soleil; la Statuë de Fortune de Sejan qui inspiroit le respect, & qui portoit bonheur à tous ceux qui la possedoient; les Dieux tutelaires des Latins, parce que selon quelques Historiens on en dressoit sous de certaines constellations: mais le malheur de l'Idolatrie, dit un fameux superstitieux, ayant gâté le meilleur des sciences, fit que prenant ces Images pour des Dieux, la legitime fabrique s'en est perduë.

Philonte. Il y en a même qui disent que le Serpent d'airain que Moïse fit dresser dans le desert étoit un Talis-

man,

man, qui chassoit les Serpens & guerissoit de leurs morsures.

Belorond. Il est vrai qu'il y en a eu qui ont avancé cette espece d'impieté; mais les habiles dans cette science répondent que cela ne peut pas être, parce qu'il faut que la matiere du Talisman ne soit pas contraire de sa nature à la guerison du mal dont on est affligé: Or les Rabins assûrent qu'il n'y a rien de plus contraire à ceux qui sont mordus de Vipéres, que de toucher ou de regarder le cuivre, ce qui eut augmenté & envenimé la plaïe des Hebreux, au lieu de la guerir; & ce fut peut-être pour cela que Dieu commanda à Moïse de dresser un Serpent plûtôt d'airain, que d'un autre métail, pour rendre le miracle plus grand.

Philonte. On trouve encore plusieurs autres Histoires sur les effets des Talismans, comme.....

Belorond. Je sçai que l'on prétend qu'il y a eu de ces figures constellées, ausquelles on a attribué plusieurs proprietez efficaces. Mais avant que de croire l'efficacité de ces proprietez, il faut du moins être convaincu de leur possibilité: Or pour être convaincu de

la

la fausseté de ces Histoires des Talismans, vous n'avez qu'à rappeller dans vôtre esprit tout ce que je vous ai dit de l'impression que font les Astres sur les choses d'ici-bas. En verité il faut être bien persuadé de la facilité de l'esprit de l'homme à croire, pour s'imaginer qu'il ajoûtera foi à des choses si éloignées de la vrai-semblance ; pour prétendre qu'il croira qu'un morceau de métail gravé dans un certain tems, & imprimé d'une certaine figure ramassera en lui en un moment plus de proprietez que tous les Medecins par leur application à l'étude des secrets de la Nature, & que tous les Chimistes par leurs reductions & leurs distillations n'en auront pû trouver dans les animaux, les plantes & les métaux aprés plusieurs siecles. Ecoutez, je vous prie, un petit détail de la pratique ridicule de la science des Talismans. Pour les maux de tête (dit un Auteur, qui fait ses efforts pour justifier cette science & lui donner credit) gravez la figure du Belier avec celle de Mars & de Saturne, toutes deux étant directes, & Jupiter n'étant point en Aries, ni Mercure au Taureau. Pour les maux de la
gorge

gorge & du col, gravez la figure du Taureau en la troisiéme face, le Soleil étant sur la terre. Pour les maux de reins & pour les coliques, gravez la figure du Lion en la premiere face. Pour la joye, pour la beauté, & pour la force du corps, gravez la figure de Venus en la premiere face de la Balance, des Poissons ou du Taureau. Pour être heureux en Marchandise, & au Jeu, gravez l'image de Mercure sur de l'argent, ou sur de l'étain, ou sur du métail composé d'argent, d'étain & de Mercure, au jour & à l'heure de Mercure; portez cette image sur vous, ou la mettez dans un magazin de Marchand. De bonne foi, ces regles ne vous font-elles pas pitié? Quel rapport y a-t-il entre Mercure & le Jeu, entre le Taureau & les maux de gorge, entre le Lion & les Coliques? & s'il est vrai, par exemple, que l'image de Mercure imprimée dans une certaine situation de cette Planette rend heureux au jeu, ne puis-je pas dire que dans le temps de cette même situation tous les joüeurs devoient être heureux au jeu, puisque cette Planette agissoit également sur eux, & en même-tems avec plus de force,

ce, parce qu'elle agissoit directement, & non pas indirectement par le moyen d'un morceau d'étain, comme on prétend qu'elle agit, aprés qu'elle est sortie de cette situation ? Y a-t-il rien de plus ridicule, que de dire (comme il le faudroit, si les maximes des faiseurs de Talismans étoient veritables) que tous les joüeurs sont heureux, puisqu'un joüeur ne peut être heureux, que celui contre qui il joüe ne soit malheureux.

Philonte. Laissons-là les Talismans, & dites-moi, je vous prie, ce qu'on peut répondre à plusieurs exemples de prédictions que les Astrologues Judiciaires ont faites, & qui sont arrivées avec succés ? On en trouve un grand nombre dans les Histoires anciennes & modernes, qui semblent les justifier dans tout ce qu'ils promettent. Entre plusieurs que je pourrois vous rapporter ici, en voici quelques-uns que je vais vous dire qui méritent bien qu'on les écoute, quelque préoccuppé qu'on puisse être contre la science qui les a produits.

Belorond. J'espere qu'aprés nôtre entretien vous me croirez plûtôt équitable que préoccupé.

Phi-

Philonte. C'est à cause de cette équité, que je me persuade que vous voudrez bien écouter le reste de ce que j'ai à vous dire en faveur de cette science. Spirinth Astrologue fameux, dit au dernier Duc de Bourgogne, que s'il alloit contre les Suisses, il periroit dans cette entreprise, ce qui arriva, quoique ce Duc eût répondu, en se moquant de la prédiction, que la fureur de son épée vaincroit facilement le cours des Cieux, & de toutes les Planettes. Spartian écrit qu'Adrien étoit si bon Mathematicien, qu'il avoit accoûtumé de marquer de sa main le premier jour de Janvier ce qui lui devoit arriver le reste de l'année; mais qu'en celle où il mourut, on trouva que ses prédictions n'alloient que jusques à l'heure de son trépas. Porphyre assûre que lorsqu'il étoit dans la résolution de se tuer, Plotin lût son intention dans les Astres, & l'en détourna. Richard Cervin reconnut, si nous en croyons Thuan (L. 15. Hist.) dans l'horoscope de son fils Marcel, qu'il devoit arriver aux plus hautes dignitez de l'Eglise; ce que Luc Goric mit dans son Livre des genitures, imprimé à Venise trois ans avant que Mar-

Marcel fût Pape. Un Lantgrave de Hesse tres-habile dans l'Astrologie Judiciaire donna charge (encore à ce que dit Thuan) à Baradat d'avertir le Roi Henri III. qu'il se gardât d'une tête rasée, & vous sçavez qu'il fut tué par un Moine. Enfin, l'Histoire de Tibere & de Thrasyle est une des plus fameuses qu'on puisse rapporter sur ce sujet. La voici tirée de Tacite. Tibere étant de loisir dans Rhodes voulut satisfaire sa curiosité sur l'Astrologie Judiciaire: pour cela, afin d'éprouver la suffisance de ceux qui en faisoient profession, il se servit d'un lieu de sa maison fort haut & élevé sur des rochers qui se perdoient dans la mer, & où on ne pouvoit monter que par des précipices, qui remplissoient l'esprit de crainte & d'horreur. C'est en cet endroit qu'il faisoit venir ceux qui se méloient de prédire l'avenir, les y faisant conduire par un de ses serviteurs en qui il se fioit, homme aussi puissant de corps que grossier d'esprit. Au retour cet homme ne manquoit pas à un signal de précipiter dans la mer ceux que Tibere avoit trouvé trompeurs. Thrasyle fort sçavant en cet Art, ayant été mené en ce lieu com-

me les autres, aſſûra Tibere qu'il ſeroit Empereur,& lui revela pluſieurs autres choſes qui regardoient l'avenir. Tibere lui ayant demandé, s'il ſçavoit bien ſa deſtinée, celui-ci dreſſe ſon théme ſur l'heure, enſuite pâlit, tremble, & s'écrie enfin qu'il eſt menacé par les Aſtres du dernier moment de ſa vie. Tibere l'admire, l'embraſſe, & le tint enſuite pour un oracle, le mettant au rang de ſes plus intimes amis. Je vous pourrois ici rapporter pluſieurs autres exemples auſſi convainquans que ceux-ci, ſi je ne craignois d'abuſer de vôtre patience. Mais vous repartirez peut-être qu'il y a beaucoup d'exemples de prédictions qui ſe ſont trouvées fauſſes. On répond que c'eſt une choſe tres-évidente qu'il ſe commet beaucoup d'erreurs dans toutes ſortes de profeſſions, qu'on n'impute qu'à ceux qui les ont mal exercées. La Medecine, la Juriſprudence, & même la Theologie ne laiſſent pas d'être eſtimées, quoiqu'il y ait des Charlatans, des Chicanneurs & des Heretiques qui ſemblent devoir les diffamer.

Belorond. Avant que je réponde à chacune de vos Hiſtoires, & ſans vous

rap-

rapporter ici plusieurs prédictions qui se sont trouvées fausses, & qui pourroient du moins détruire l'autorité de celles que vous venez de m'apprendre, je veux vous donner cinq réponses generales. La premiere, c'est que les Astrologues dont il s'agit, font tant de prédictions differentes, qu'il est presque impossible que le hazard n'en fasse pas trouver quelques-unes de veritables, & ce sont seulement celles-ci que remarquent ordinairement les Historiens. Il ne se passoit presque point de mois auquel les Astrologues n'annonçassent (selon les conjectures tirées des affaires de ce temps-là plûtôt que par l'inspection des Astres) à Henry le Grand la terrible menace de sa mort. Ils diront vrai enfin, repartit un jour ce Prince ; & le Public se souviendra mieux de la seule fois que leur prédiction aura été vraye, que de tant d'autres qui se sont trouvées fausses.

Philonte. Je me souviens d'avoir lû qu'un certain Oberius Beneficier de Barcelone, prédit à peu prés le tems de la mort de ce grand Prince.

Belorond. Il est vrai, mais il ne falloit pas être grand Astrologue pour cela; car

car il pouvoit avoir sçû quelque chose de cet execrable dessein, dont quelques Grands d'Espagne n'avoient pû se taire, & dont le bruit étoit tellement répandu par tout, que nos Ambassadeurs, & particulierement Monsieur Bochart de Champigny, qui étoit à Venise, en avoient écrit au Roi, & qu'il ne venoit pas un de nos Vaisseaux du côté d'Espagne, qui ne demandât en arrivant si le Roi étoit mort, parce que le bruit couroit chez les Espagnols, qu'il avoit été, ou qu'il devoit bien-tôt être tué. La seconde réponse generale, c'est que la maniere obscure ou ambiguë, & équivoque avec laquelle ces Charlatans celestes parlent ordinairement, & les differentes conditions qu'ils ajoûtent pour ce qu'ils prédisent, les mettent à couvert de bien des reproches qu'on leur pourroit faire sur leur ignorance, ou plûtôt sur leur mauvaise foi. Ils parlent avec ambiguité comme autrefois les Oracles parloient, afin que quelque chose qui arrive, on interprete qu'ils l'ont prédite; ou s'ils semblent quelquefois parler clairement, ils ajoûtent une condition, afin que si par hazard elle n'arrive pas, ils puissent rejetter la faute de

la

la Prophetie sur le défaut de la condition. La troisiéme réponse generale, c'est que l'ignorance & la simplicité de ceux qui consultent ces devins, leur aident souvent à trouver la verité; c'est pour cette raison qu'au rapport de Varron, on faisoit une levée sur les Astrologues & tireurs d'Horoscopes, & qu'on appelloit cette taxe les deniers des sots. Diogenes, pour quelque bouffon que quelques-uns le veüillent faire passer, parloit bien judicieusement, quand il disoit qu'en considerant la Philosophie, la Politique & la Medecine, il prenoit l'homme pour le plus sage de tous les animaux. Mais, qu'en voyant d'autre costé les Devins, les Astrologues, & les Interpretes de songes, il le consideroit comme le plus fou. Je dis que l'ignorance & la simplicité de ceux qui consultent ces Astrologues, ces disciples des nuées, comme les nomme Aristophanes, leur aident souvent à trouver la verité. Madame Jobin parle ainsi dans la Comedie intitulée la Devineresse. L'art de deviner, dont " on vous aura dit que je me mêle, est " un art dont mille gens qui se livrent " tous les jours entre nos mains nous "

„ facilitent les connoissances ; & elle
„ ajoûte, D'ailleurs le hazard fait la plus
„ grande partie du succez dans ce mé-
„ tier ; il ne faut que de la presence d'e-
„ sprit , de la hardiesse , de l'intrigue ,
„ sçavoir le monde , avoir des gens dans
„ les maisons , tenir registre des incidens
„ arrivez, s'informer des commerces d'a-
„ mourettes, & dire sur tout quantité de
„ choses , quand on vous vient consulter ,
„ il y en a toûjours quelqu'une de veri-
„ table. Remarquez , s'il vous plaist,
qu'elle dit que le hazard fait la plus grande partie du succez dans ce métier. J'en ay fait moy-mesme l'épreuve dans une occasion qui m'engagea malgré moy à faire le Chyromancien. Voulez-vous que je vous en conte l'histoire?

Philonte. Je l'écouteray avec bien du plaisir , si vous m'en voulez faire le recit.

Belorond. Il y a quelques années qu'étant un jour chez une personne de consideration , qui étoit fort de mes amis, une jeune homme qui avoit vû dans mes écrits quelques remarques sur l'Astrologie & la Chyromancie, voulut faire croire à ceux qui

étoient presens, que je sçavois dire la bonne avanture. Ce fut inutilement que je fis mes efforts pour me défendre de cette espece d'accusation; on voulut malgré moy que je fusse un habile Chyromancien, tant on a de curiosité pour connoistre l'avenir. Un chacun me presenta aussi-tost la main pour sçavoir de moy ce que je ne sçavois pas moy-mesme. Enfin un honneste homme de la compagnie, homme que je n'avois jamais veu, & que je puis dire estre homme de bonne foy, & qui n'étoit pas de plus incredules de ce monde, fut si adroit & si diligent, qu'il mit le premier sa main dans la mienne, & me pria avec toutes les instances possibles de luy dire ce qui luy devoit arriver. Je l'assûray que je n'en sçavois rien; luy m'assûra que je le sçavois bien; mais qu'apparament, je ne voulois pas le luy apprendre, parce que c'estoit quelque chose de fâcheux pour luy. Je le priay de me donner du moins quelque temps pour y songer. Il me repartit qu'il ne falloit qu'un moment pour regarder dans sa main; qu'elle seroit la mesme un autre jour qu'elle étoit pour lors, & qu'ainsi il étoit inutile

de differer. Enfin, aprés plusieurs resistances que je fis, pour me delivrer de cet homme aussi importun qu'ingenu, je me laissay gagner pour ne pas soûtenir plus long-temps un combat qui me fatiguoit autant qu'il divertissoit la compagnie. Je me mis donc en estat de luy dire la premiere chose qui me viendroit dans l'esprit. Je commençay par prendre un grand serieux. Puis je regarday sa main avec l'apparence d'une grande application ; ensuite je levay la teste, & le regardant fixement entre deux yeux, je luy dis d'un certain ton de suffisance & d'autorité, *Monsieur, donnez vous de garde de vostre escalier.* Cet homme changea aussi-tost de couleur ; en eût crû, à le voir si interdit, que la foudre venoit de tomber à ses pieds, tant il parut surpris & effrayé. Quand il eut repris ses esprits, il me dit, Allez, Monsieur, ce n'est pas sans raison qu'on nous assûre que vous estes habile dans la Chyromance, l'avis que vous me donnez en est une grande preuve, puisqu'il y a long-temps que je remarque un trou fort dangereux sur l'escalier qui me conduit dans ma chambre;

bre ; ce qui est si vray que j'ay prié plusieurs fois le Proprietaire de la maison d'y faire travailler : mais je ne m'attendray plus à ses soins, car j'y mettray les Massons dés aujourd'huy. En effet, il prit en mesme temps congé de la compagnie, & alla mettre en pratique l'avis que le hazard m'avoit fait luy donner.

Philonte. Je me persuade que le reste de la compagnie vous prit pour un grand devin.

Belorond. Vous n'en devez pas douter, vous ne devez pas aussi douter qu'il ne soit arrivé, & qu'il n'arrive encore tous les jours dans le monde bien des Histoires semblables, dont plusieurs personnes auront esté témoins, & dont une seule sçaura la fausseté & la tromperie. Mais poursuivons. La quatriéme réponse générale que j'ay à vous donner, c'est l'adresse ridicule, ou plutost la malice industrieuse dont se servent les faiseurs d'horoscopes, pour verifier leurs prédictions. En voicy deux exemples. Cardan ayant prédit le jour auquel il devoit finir sa vie, & y estant arrivé, il se laissa mourir de faim, pour con-

server sa reputation, selon l'opinion commune de ce temps-là rapportée par Scaliger, & par Monsieur de Thou.
*T. 2. Hist. l. 2. Aubigne * dit que le Fils du Duc de Montpensier, aïant pris le Poussin, place entre Lyon & Marseille; comme on pilloit la Ville, le jeune Nostradamus fils de Michel Nostradamus ce fameux Prophéte & diseur de rien en termes obscurs; contre lequel Jodelle Poëte Parisien fit ces deux jolis vers.

Nostra damus, cùm falsa damus, nam fallere nostrum est.
Et cum falsa damus, nil nisi nostra damus.

Le jeune Nostradamus, dis-je, qui estoit digne fils d'un tel Pere, & qui avoit asſûré Monsieur de Saint-Luc, que cette ville de Poussin periroit par les flammes, fut surpris mettant le feu par tout, enfin de n'en avoir pas le dementi; mais le lendemain Monsieur de Saint-Luc, pour punir cet Imposteur, & en meſme temps pour se moquer de sa prediction, luy demanda quel accident notable luy devoit arriver ce jour-la: Je n'en prévois point, répondit Nostradamus.

Aussi-

Aussi-tost Monsieur de Saint Luc le toucha, comme en se joüant du bout d'une baguette, qu'il tenoit en sa main ; & en mesme temps le cheval sur lequel il estoit monté, fait à cela, luy porta un si grand coup de pied dans le ventre, qu'il le creva sur la place. Un autre Astrologue se tira bien plus adroitement d'affaire que celuy-cy, si l'histoire qu'on en fait est veritable. La voicy. Un Astrologue ayant averti un Prince de mettre ordre à ses affaires, parce qu'il devoit mourir dans trois jours : Ce Prince luy demanda s'il avoit prévû de quelle mort luy mesme devoit mourir ; & sur ce qu'il l'assûra qu'il mourroit d'une fiévre chaude, le Prince luy dit : He bien, pour faire connoistre la vanité de ta science, tu seras pendu tout-à-l'heure. Comme on s'estoit déja saisi de ce malheureux Astrologue, pour le conduire au supplice : Voyez, Monseigneur, dit-il au Prince, si ma prédiction n'est pas veritable, tâtez-moy le pouls, & vous sentirez si je n'ay pas la fiévre, Cette subtilité luy sauva la vie. Enfin voicy ma cinquiéme réponse generale; c'est

necessitez secrettes, luy dit, Vous pouvez mesurer l'estime que je fais de vostre Souverain, par l'indignité du lieu dans lequel je l'ay fait placer : Sire, luy répondit l'Ambassadeur, c'est avec beaucoup de raison que vous en avez usé de la sorte ; car, comme vous l'apprehendez beaucoup, vous n'avez qu'à le regarder quand la nature est paresseuse, la vûë de ce seul portrait vous fait tant de peur, qu'elle vous donne la liberté du ventre. Le Roy d'Espagne parla d'autre chose, parce qu'il n'avoit rien à repartir à la réponse de l'Ambassadeur.

☞ Voicy une adresse particuliere dont se servit un Indien pour convaincre un Espagnol de luy avoir dérobé son cheval. Comme cet Indien vit que le Juge, quelque peine qu'il eût prise pour interroger l'accusé, ne pouvoit trouver de preuve du vol, il jetta son manteau sur la teste du cheval qui luy avoit esté pris, & demanda au vouleur de quel œil le cheval estoit borgne : le voleur se trouva fort embarassé, & neanmoins pour ne pas demeurer court, il répondit au hazard, que c'estoit de l'œil droit ; alors l'Indien découvrant la teste du cheval, on void bien, dit-il, que le cheval n'est

„ pas à toy ; car tu ne sçay pas qu'il n'est
„ borgne, ny de l'œil droit, ny de l'œil
„ gauche.

☞ Catulle dit à Fabullus qu'il a un parfum si agreable, que quand il le sentira, il priera les Dieux de le faire tout nez.

Quod tu quum olfacies, Deos rogabis,
Totum ut te faciant, Fabulle, nasum.

☞ Quand les interests de l'amour & du devoir sont differens, ce n'est que par force qu'on donne à celui-cy ce qu'on oste à celuy-là. C'est dans cet esprit que Chimene prenant dessein de venger son pere contre son amant Rodrigue qui l'avoit tué, parle ainsi :

Malgré des feux si beaux qui troublent ma colere,
Je feray mon possible à bien venger mon pere ;
Mais, malgré la rigueur d'un si cruel devoir,
Mon unique souhait est de ne rien pouvoir.

☞ Il faut faire un fonds pour l'aloyau, dit la Chanson chez les It.

Mai-

Maistre ventre, dit Rabelais,
Est un gros glouton qui demande
Soir & matin nouvelle offrande,
Et qui ne laisse point dame marmite en paix.
Donc il est toûjours bon de sçavoir où l'on disne,
Et partant tout homme d'esprit,
Qui bâtit,
Commence sagement par fonder la Cuisine.

☞ A B. & à tous ses semblables.

Travaillez à loisir, quelqu'ordre qui vous presse,
Et ne vous piquez point d'une folle vîtesse.
Un stile si rapide & qui court en rimant,
Marque moins trop d'esprit, que peu de jugement;
J'aime mieux un ruisseau qui sur la molle arene
Dans un Pré plein de fleurs lentement se promene,
Qu'un torrent débordé, qui d'un cours orageux
Roule plein de gravier sur un terrain fangeux.

Hâtez-vous lentement & ſans perdre courage,
Vingt fois ſur le meſtier remettez voſtre ouvrage,
Poliſſez le ſans ceſſe & le repoliſſez,
Ajoûtez quelquefois, & ſouvent effacez.

☞ Meditation.

SONNET.

Ce peu de temps qui fuit d'un cours imperceptible,
Et qui ne m'eſt donné, qu'afin de me ſauver;
Toſt ou tard, par ma mort, doit enfin s'achever,
Et de mes jours comptez le terme eſt infallible.
D'eſtre ſurpris coupable en ce moment terrible,
Et de laiſſer à Dieu de quoi me reprouver;
Dans quel affreux malheur ſeroit-ce me trouver?
Et toutefois, helas! ce malheur eſt poſſible.

Ce malheur est possible, & je raille, & je ris!
Et des objets mortels mon cœur se sent épris!
Dans quel sommeil mon ame est-elle ensevelie?

Que fais-je? qu'ai-je fait du tems que j'ai passé?
Ah! mon amusement me convainc de folie.
Vivre sans vivre en saint, c'est vivre en insensé.

☞ Grillon Colonel du Regiment des Gardes, qu'on nommoit le Brave, n'étant pas payé de ses appointemens, dit à Henri IV. qu'il n'avoit que trois mots à lui dire: Dites-les, lui dit le Roi. Les voici, Sire, lui répondit-il, *Congé, ou argent;* & moi, lui repartit le Roi, j'ai ces quatre à vous répondre: *Ni l'un ni l'autre.*

☞ Un Soldat fort vieux & fort cassé, demandant à Cesar la permission de se faire mourir, ce Prince lui répondit plaisamment, *Tu pense donc être en vie?*

☞ Au

SONNET.

Beaux & grands batimens d'éternelle ſtru-
cture,
Superbes de matiere, & d'ouvrage di-
vers,
Où le plus digne Roi qui ſoit en l'Uni-
vers,
Aux miracles de l'Art fait ceder la na-
ture.

Beau Parc & beaux Jardins, qui dans cet-
te clôture
Avez toûjours des fleurs & des ombrages
verds,
Non ſans quelque demon, qui défend aux
hyvers
D'en effacer jamais l'agreable peinture.

Lieux qui donnez aux cœurs tant d'aima-
bles deſirs,
Bois, Fontaines, Canaux, ſi parmi vos
plaiſirs
Mon humeur eſt chagrine & mon viſage
triſte:

Ce n'eſt pas qu'en effet vous n'ayez des
appas;

Mais

veritable, Thrasyle ayant consideré l'assiette du lieu, l'air du visage de Tibere, ou plusieurs autres marques qui paroissoient le menacer, pût facilement connoître le danger où il étoit, & par consequent le deviner (si l'on peut appeller deviner ce que l'on voit parfaitement) en faisant croire cependant qu'il le voyoit dans les Astres, afin de se tirer du danger par le secours de l'Art même qui l'y avoit engagé.

Philonte. A vous dire le vrai, j'ai toûjours trouvé un défaut de vrai-semblance dans cette Histoire de Thrasyle.

Belorond. Permettez maintenant que, pour vous confirmer tout ce que je viens de vous répondre, & que pour vous prouver une bonne fois, que nous devons nous défier des promesses de l'Astrologie Judiciaire; je vous fasse voir premierement ses ridiculitez. 2°. Son impieté. 3°. Ses dangereuses maximes. 4°. Son inutilité, quand même elle seroit veritable dans ses prédictions.

Philonte. A ce que je vois, vous lui déclarez une guerre dans les formes.

Belorond. Remarquez, je vous prie, si je me servirai de bonnes armes. 1°. Entre une nombre presqu'infini d'imper-

pertinences & ridiculitez qu'elle debite, je choiſis celles-ci. Les Aſtrologues Judiciaires font des ſignes feconds, comme les poiſſons; des ſteriles, comme la Vierge; des ſpirituels, comme les Jumeaux; des ſtupides, comme le Taureau; des beaux & des laids, des gras & des maigres, des ruminans & non ruminans, des coleriques & des patiens. De bonne foi, ſi je n'avois l'imagination remplie des pernicieuſes maximes de cette ſcience, dont je vais bien-tôt vous parler: je ne pourrois m'empêcher de rire en faiſant ce recit. Ils ſoûmettent les Regions, les Provinces & les Villes à ces Signes; par exemple, la France au Belier, l'Italie au Lion, la Norvegue au Scorpion, Paris à la Vierge, Avignon au Sagittaire; & il n'y a pas juſques aux parties du corps qui ne ſoient ſujettes à de certains Signes, comme la tête au Belier, le cou au Taureau, &c. Saturne & Mars ſelon ces ſuperſtitieux promettent une courte vie; Jupiter & Venus une longue; le Soleil des Charges & des Commandemens; Mercure des Sciences; la Lune des Voyages; Saturne & Mars dans une certaine maiſon,

des

des miseres & de la pauvreté ; Jupiter & Venus de l'abondance, le Soleil de la beauté, Mercure de la faveur ; Saturne, à les entendre dire, préside à l'Agriculture, Jupiter au gouvernement, Mars à la guerre, le Soleil aux honneurs, Venus aux amours, Mercure à la Marchandise, &c. Selon eux les plus luisantes Etoiles sont pour les riches, les moins luisantes pour les pauvres, & celles qui sont presque obscures, pour les vieux. Je ne finirois d'aujourd'hui, si je voulois vous faire ici un détail de toutes les impertinences dont ils abusent le Peuple. Impertinences qui ne sont fondées que sur leur imagination & sur leur caprice, qu'ils prennent pour regle des évenemens des choses les plus serieuses & les plus importantes de la vie. Il seroit à souhaiter qu'on ne traitât toutes ces vaines observations qu'avec mépris, comme firent autrefois trois grands Capitaines qui n'avoient pas moins de discernement que de courage ; c'est Alexandre le Grand, Lucullus & Cassius. Quelques Capitaines representant un jour à Alexandre sur le bord du Granique, que jamais les Rois de Ma-

cedoine

cedoine ne mettoient leurs Armées en campagne au mois de Juin, à cause des influences dangereuses que les Astrologues disoient tomber des Cieux pendant ce mois, & qu'il devoit éviter le mauvais présage qu'on prendroit, s'il negligeoit cet ancien usage pour passer outre: Il faut, dit Alexandre, remedier à cela; c'est pourquoi, j'ordonne qu'on appelle ce mois de Juin que vous craignez tant, le second mois de Mai, & ensuite marcha contre les Perses sans s'arrêter. Lucullus étant sur le point de combattre, Tigranes fut averti par quelques superstitieux que Scipion avoit été défait à pareil jour, & que ce jour étoit compté à Rome, entre les jours malheureux. Hé bien, dit-il, nous allons combattre avec tant de courage, que nous le rendrons heureux par nostre victoire. Cassius ayant été défait par les Parthes, qui avoient des fléches pour armes principales, il s'enfuit dans la ville de Carnas, où il n'osa pas séjourner beaucoup, de peur d'être poursuivi & assiegé, surquoi un Astrologue qu'il avoit en sa compagnie, lui donna ce conseil, en lui parlant ainsi: *Monsieur, je suis d'avis que vous*

vous ne partiez point d'ici jusqu'a ce que la Lune soit au Signe du Scorpion. Mais Cassius se moquant de lui : *Ce n'est pas ce Signe que je crains*, lui répondit-il, *c'est celui du Sagittaire.* Réponse au spirituelle & agreable qu'instructive pour tous les Princes, lorsqu'on osera leur donner des avis fondez sur des conjectures aussi foibles & aussi ridicules que sont celles de l'Astrologie Judiciaire. Voilà comme on doit répondre à ces impertinens raisonnemens, il ne faut que s'en moquer, parce qu'en les combattant serieusement, on leur donne plus de poids qu'ils n'en ont par eux-mêmes. *Multa sunt risu digna revinci, ne gravitate adorentur.* Tertul.

Philonte. Si vous continuez de cette force, il faudra enfin se rendre.

Belorond. L'Astrologie Judiciaire n'est pas seulement ridicule, elle est encore impie dans plusieurs de ses Aphorismes, soûmettant la Religion & les choses les plus saintes à ses extravagances ; en voici des preuves. L'ame de celui qui naîtra, dit Maternus, ayant Saturne dans la maison du Lion, ira droit en Paradis en sortant de

de ce monde. Quiconque priera Dieu, dit Aponensis, lorsque la Lune est conjointe à Jupiter dans le Lion; quelque chose qu'il demande, il doit être assûré qu'il l'obtiendra. Il suffit selon Albumasar, d'avoir en sa naissance la Lune conjointe à Jupiter dans la tête du Dragon, pour esperer avec certitude que Dieu ne nous poura rien refuser. Nous devrions aux élections des Papes invoquer Mercure selon Borat en sa Préface sur la Théorie des Planettes. Voici encore d'autres impiétez semblables, tirées de la somme Anglicane d'Omer, d'Hali, d'Alcabice, de Villeneuve & de Schoner. Si les Jumeaux ascendans avec Mercure & Saturne dans le Signe du Verseau remplissent la neuviéme maison; il est impossible que celui qui naistra dans ce temps-là ne soit pas Prophete. Mars bien placé dans la neuviéme Maison du Ciel donne le pouvoir de chasser les Demons du corps des possedez: Tiberius Russilianus & un autre que je ne veux pas nommer, ont osé faire l'horoscope de Nôtre-Seigneur, ainsi que le rapporte Petrus de Aliaco aprés Albert le Grand,

Je-

Jerôme Colomb trouve que toutes les vertus de ce Dieu incarné, sont visibles dans cet Horoscope, & Cardan qui aime à dire des choses extraordinaires, & qui sont pour moi aussi-bien que pour plusieurs autres tres-difficiles à croire, prétend que son genre de mort y est tout marqué dans une mauvaise position de Mars. Il y en a qui font Saturne auteur de la Religion Judaïque, d'où vient le jour du Sabat des Juifs au Samedi; Venus du Mahometisme, c'est pourquoi le Vendredi y est respecté, & la luxure y passe pour une grande félicité; ils croient que le Soleil est Auteur de la Religion Chrétienne, & que c'est pour cette raison que nous avons pris le jour soumis à cette Planette pour nostre Dimanche. Je ne veux point répondre à toutes ces superstitieuses impiétez. Bardesanos Syrien tres-habile Chaldéen leur va répondre mieux que je ne pourrois faire, dans Eusebe. « Vous divisez, dit-il, le monde en sept climats, dominez par chaque Planette; mais sous chaque climat combien de Nations? Sous chaque Nation combien de Provinces? Sous chaque Pro- L. 6. c. 18. de prepar.

vince

„ vince combien de Villes differentes en
„ Loix, en Dieux & en Religion ? Aux
„ Indes sous un même climat les uns
„ mangent les hommes, les autres s'ab-
„ stiennent de toute chair ; les uns ado-
„ rent les Idoles, les autres n'en recon-
„ noissent aucune. Les magiciens qui
„ sortent de Perse, en quelque lieu qu'on
„ les transporte, sont incestueux selon
„ leur Coûtume, & les Juifs répandus par
„ tout le monde sous quelque climat
„ qu'on les loge, ne changent ni de Reli-
„ gion, ni de maniere de vivre. Enfin un
„ Peuple part d'un climat & va donner de
„ nouveaux Dieux & de nouvelles Loix
„ à l'autre, sans que le climat où il va
„ lui apporte aucun empêchement. Les
„ forests, les montagnes, & les rivieres
„ rendent plûtôt les Loix differentes que
„ les climats & les Signes. Les coûtu-
„ mes & les victoires reduisent les Loix
„ en une, en dépit des climats, de Sa-
„ turne, de Jupiter, & des autres Pla-
„ nettes ; d'où vient, continuë-t-il,
„ qu'aux Provinces où autrefois Venus
„ & Mercure étoient adorez, ces Astres
„ étant en même lieu, cependant les
„ Dieux en sont abolis & chassez ? Et
„ comment la Loi Judaïque dure-t-elle
encore

encore ſous tous les climats, quoyqu'el- «
le ſoit bannie du ſien propre? Comment «
la Religion Mahometane ſubſiſte-t-elle en un lieu où fut autrefois le Chriſtianiſme ; & la Chrétienne, où eſtoient autrefois les ſanglans Autels de Mars & de Saturne ; Eſt-ce que les Signes qui préſidoient dans le lieu où regnoit, par exemple, la Loy Judaïque, ont changé de place dans les Cieux pour la ſuivre en quelque lieu qu'elle ait eſté portée? Il faut que nos Aſtrologues ſoient reduits à faire cette ridicule réponſe, ou à avouer que leurs raiſonnemens ne ſont fondez que ſur l'erreur & le menſonge.

Philonte. Ce raiſonnement de Bardeſanos me paroiſt extrêmement fort.

Belorond. Il eſt maintenant facile de faire voir aprés ce que je viens de dire, les dangereuſes conſequences de cette ſcience, puiſque toute ſorte d'impieté ne peut ſortir que d'un ſujet ſuſpect & dangereux. Je veux pourtant ajoûter icy quelques penſées qui ne ſont pas de moy pour confirmer combien ces ſortes des pratiques entraînent aprés elles de conſequences pernicieuſes. O- L.6.de
rigene rapporté par Euſebe, dit que ſi Præpar.

les Astres ont quelque pouvoir sur nostre volonté, il s'ensuit premierement que nous ne sommes pas libres, & par consequent, que ne pouvant meriter, ny démeriter, nos actions ne sont dignes ny de loüange, ny de blâme. 2°. Que nostre Foy, la venuë du Sauveur du monde, & toutes les prédications des Apostres sont inutiles. 3°. Qu'on ne peut avec justice nous imputer les plus grands crimes, puisque nous y tombons, à cause de la dure necessité que Dieu nous impose par les influences des Astres. 4°. Qu'il seroit inutile de prier, de faire des vœux, & de demander à Dieu le secours de ses graces.

Hé bien, en faut-il davantage pour convaincre ceux qui ont un peu de religion, de l'horreur que l'on doit avoir d'une science dont l'usage est si contraire aux principes de nostre Foy? Voicy une autre reflexion, elle est de saint Basile. Si le bien & le mal que nous faisons ne sont pas en nostre liberté, & s'ils dépendent de la fatale necessité que nous imposent les influences des Planettes dans nostre naissance ; en vain les Legislateurs ont pres-

crit

crit ce qu'il faut faire & ce qu'il faut fuïr ; en vain les Juges honorent la vertu, & punissent le vice : enfin si nostre naissance nous impose une necessité d'agir d'une certaine maniere déterminée, nous ne pouvons ny loüer les gens de bien, ny blâmer les impies, dit saint Ambroise. Lib. 4r. Hexaner. c. 4.

Philonte. Mais ne sçavez-vous pas que les Judiciaires répondent à ces objections, quand ils assûrent que les corps celestes ne font qu'incliner sans forcer personne ? Que le Sage donne la Loy aux Astres, *Sapiens dominabitur Astris.* Et qu'on doit prendre leurs propositions, comme tenant le milieu entre le possible & le necessaire.

Belorond. Ces protestations ne sont faites que pour oster le scrupule à ceux qui feroient sans elles conscience de les écouter, & de leur permettre de donner au public les erreurs de leurs imaginations. Ils sçavent bien que, comme ce qui s'excuse avant que d'estre dit, est toûjours écouté favorablement, quelque incroyable qu'il soit : *Propitiis auribus auditur, quamvis incredibile, quod excusatur antequam dicitur* ; aussi une erreur accompagnée d'un tour Senecq. Rhet. Sua or. 2.

 adroit

adroit de soûmission, se répand avec moins d'obstacle & de difficulté. En effet quand il s'agit de pratiquer leur Art, ils prononcent aussi absolument, que, si au lieu d'animaux libres & raisonnables comme nous sommes, nous n'estions que de vraies marionnettes attachées aux Astres par des influences, comme par des cordes qui nous donnassent tous nos mouvemens. Enfin, quand mesme l'Astrologie Judiciaire ne seroit, ny ridicule, ny impie, ny dangereuse, il la faudroit mépriser à cause de son utilité; parce que le bien qu'elle nous promet, nous afflige s'il ne vient pas; & s'il vient, l'attente en est ennuyeuse, & l'esperance en diminuë ce qu'il y a de plus sensible: au contraire, si elle nous menace de quelque mal, l'imagination nous le fait sentir avant qu'il arrive; s'il n'arrive pas, la crainte n'a pas laissé de nous le faire en quelque façon souffrir.

C'est accroistre les maux que de les pressentir,

dit Monsieur Tristan dans sa folie du Sage; Si les Devins & les Astrologues peuvent changer l'ordre des Parques, on ne peut trop les estimer; si-

ſinon, on ne peut trop les mépriſer.

Philonte. Vous mettez apparemment dans la meſme cathegorie, je veux dire, que vous regardez auſſi comme une erreur populaire, les préſages qu'on prétend tirer des Cometes lorſqu'elles paroiſſent.

Belorond. Je vous laiſſe à penſer aprés tout ce que vous venez d'entendre, quel jugement nous devons L.2.c.26. porter de ces ſortes de préſages, & ſi ce que vous pourrez lire dans Pline ne vous paroiſtra pas ridicule, quand il dit que les Cometes qui ſont faites comme des Hautbois ou des Flûtes ſont des préſages pour les Muſiciens; & que celles qui ont la figure de triangle ou de quarré fort regulier, ſont des préſages pour les Sçavans. Les eſprits ſimples regardent les Cometes comme des Héraults d'Armes qui viennent declarer la guerre au genre humain; au contraire les eſprits ſolides les regardent comme des effets naturels, qui, quoyqu'extraordinaires, ne marquent rien de fâcheux aux hommes que leur ignorance; parce qu'ils ont de la peine à connoiſtre la cauſe de ces météores. Si Dieu, dit Maxi-

me de Tyr, nous donnoit tous les effets qui ne paroiſſent que rarement, pour des préſages, comme le peuple ſe l'imagine, on auroit raiſon de dire que la divinité ſe tiendroit ſur les grands chemins pour dire la bonne avanture à ceux qui auroient la curioſité de la ſçavoir. Veſpaſien ſe railla un jour agréablement de ces ſortes de Pronoſtics. Quelqu'un luy voulant faire peur d'une Comete cheveluë, comme d'un préſage tres-dangereux : Si elle doit menacer quelque Souverain, repartit cet Empereur, c'eſt le Roy des Parthes qui porte une grande Perruque comme elle. Mais, dit-on, les Cometes ſont des ſignes de malheurs, parce qu'il en eſt arrivé aprés qu'elles ont paru. Avoües que ceux qui font ce raiſonnement ſont auſſi dignes de raillerie, que le ſeroit une femme, qui ayant remarqué que des Caroſſes paſſoient dans la ruë de S. Denis, dans le temps qu'elle mettoit la teſte à la feneſtre, s'imagineroit qu'elle eſt cauſe que ces Caroſſes paſſent, ou du moins qu'elle doit eſtre un préſage à tout le Quartier, en ſe montrant à la feneſtre, qu'il paſſera bien-toſt des Caroſſes.

Philonte. En voilà assez pour me faire avoir de l'horreur pour ces superstitieuses observations, du mépris & de l'indigation pour ceux qui les mettent en pratique, de la compassion pour la foiblesse & pour la facilité de ceux qui leur en donneront occasion; & en mesme-temps pour m'engager à mettre au nombre des choses difficiles à croire, ou plustost à traiter d'erreur tout ce qu'on me pourra dire en faveur des faiseurs d'Horoscopes, des Astrologues Judiciaires, des Artisans Talismaniques, des Inspecteurs superstitieux de Cometes & d'Eclypses, & enfin de tous autres semblables Charlatans celestes.

Belorond. Et ainsi on pourra dire de vous veritablement: *Sapiens dominabitur Astris.*

☞ Le Legislateur Charondas ordonna qu'on habilleroit en femmes ceux qui s'en seroient fuis d'une bataille, & qu'ils seroient assis, ainsi vestus, pendant trois jours dans la Place publique; il aimoit mieux *suffundere hominis sanguinem, quàm effundere.*

☞ Au commencement du Gouvernement de Gratidien, la monnoye Ciceron. l.2.Off.

 chan-

changeoit ſi ſouvent de prix, que perſonne ne pouvoit dire de combien étoient les richeſſes.

☞ Le Chien de Sabinus Citoyen Romain, voyant le corps de ſon maiſtre égorgé au bord du Tybre, par ordre de Tibere & de Sejan, portoit à la bouche de ce cadavre le pain qu'on luy jettoit, & le bourreau ayant jetté ce corps dans le Tybre, ce Chien ſe jetta dans l'eau, pour l'empêcher d'aller à fonds. Pline.

☞ Les Anciens ont crû que le potage aux choux eſtoit un ſouverain remede pour guerir le mal de teſte de ceux qui avoient trop bû le jour precedent. *Heri bibiſti pluſquam ſatis, ſume braſſicam.* On ſe ſert à preſent de potage à l'oignon, au lieu de potage aux choux. Athen.

☞ A Rome ſi un Cardinal paſſe par un endroit ou quelque criminel eſt mené au ſupplice, la preſence du Cardinal luy donne une remiſſion entiere de ſon crime. Voyage Hiſt.

☞ Un Roy d'Eſpagne montrant à un Ambaſſadeur de France le portrait d'un de nos Rois, qu'il avoit fait mettre dans le lieu qui luy ſervoit pour ſes neceſ-

Beloroud. Nous devons donc bien peser les Histoires avant que de les croire. Il s'en est trouvé tant de faulses, & qui estoient cependant généralement reçûës, que ce seroit une imprudence de recevoir indifferemment pour veritable tout ce qu'on trouve imprimé. C'estoit autrefois, par exemple, (vous voulez bien me permettre cette petite digression) c'estoit autre-fois, une opinion généralement reçûë, que le Temple de la Paix qui se voyoit dans Rome, estoit tombé à la naissance de JESUS-CHRIST; & cependant Baronius fait voir dans ses Annales, avec beaucoup d'autres, que ce Temple n'estoit pas encore bâti au temps de la naissance de Nostre-Seigneur. Y a-t-il eu rien de plus universellement reçû que la prise de Troye par les Grecs? Cependant Dion Chrysostome, pour montrer le peu de certitude qu'il y a dans l'Histoire, soûtient que les Grecs n'ont jamais pris cette Ville. Supposant la ville de Troye prise par les Grecs, si nous voulons ajoûter foy à Virgile; nous regarderons Enée comme un Prince fort passionné pour sa Patrie : mais si nous

Ad annum 853.

Orat. 11.

L. 1. antiq. Rom. croyons Menecrates Xantius chez Denis d'Halicarnasse, nous le regarderons comme un traistre, qui, à cause de la més-intelligence qui estoit entre luy & Pâris, livra cette Ville à ses ennemis. Tous les Romains font sortir d'Enée leurs premiers Rois; & voicy un Antiochus Syracusain, qui assûre que Rome estoit plus ancienne que Troye. Plusieurs Historiens accusent Tarpeya fille du Gouverneur du Capitole, de la mesme perfidie, dont on a accusé
l. 2. Enée; & Denis d'Halicarnasse assûre que c'est une calomnie, puisqu'elle reçût des honneurs divins des Romains, & que son intention fut de leur livrer les Sabins, aprés les avoir fait entrer. Le mesme Denis d'Halicarnasse declare qu'il est faux que trois cens six Fabiens ayent esté tuez en la Bataille d'Allia, comme on le publioit, & comme l'a dit Ovide, en ces termes:

Una dies Fabios ad bellum miserat omnes.
Liv. 2. fast. *Ad bellum missos abstulit una dies.*

Mais en voila assez, pour vous faire voir qu'il ne faut pas croire toutes les

les Histoires, & particulierement celles qu'on nous fait tous les jours de Devins, & des faiseurs d'Horoscopes ; puisque tant de grands Hommes en ont declaré pour fausses, tant d'autres qui avoient bien plus d'apparence de verité, soit à cause du consentement de plusieurs Peuples, soit à cause de la suite de plusieurs siecles, pendant lesquels elles avoient passé pour veritables. Nous trouverons peut-estre quelque jour dans nos Entretiens l'occasion de parler de la prudence qu'il faut avoir en lisant les Historiens. Je reviens à nostre sujet. Ces réponses generales que je viens de vous donner me paroissent suffisantes pour détruire les consequences que l'on pourroit prétendre tirer de vos Histoires en faveur de l'Astrologie Judiciaire. Je n'en demeureray pourtant pas là, parce que je vais répondre en peu de mots, à chacune en particulier.

1°. Les Amis de ce Duc de Bourgogne, surnommé le témeraire, dont vous avez parlé, jugeant son entreprise contre les Suisses dangereuse, & de peu d'utilité (puisque ce n'estoit que pour en venger une autre d'une charrette

de peaux de moutons enlevée) exciterent apparemment Spirink à luy prédire ſa perte, s'il l'executoit, afin de l'en détourner (ſuppoſé qu'il ſoit vray qu'il la luy ait predite auſſi formellement qu'on le rapporte.)

2°. Il fût facile à Adrien de prédire ſa mort, & de rendre ſa prédiction veritable, puiſqu'aprés avoir employé pluſieurs moyens pour ſe faire mourir, & rejetté tous les conſeils de ſes Medecins, il ſe laiſſa enfin mourir par deſeſpoir.

3°. Porphire eſt un menteur en cette occaſion, auſſi bien qu'en pluſieurs autres. Les paſſions dereglées, ſuite de la lâche & honteuſe apoſtaſie, nous doivent engager à le tenir pour tres-ſuſpect dans ce qu'il debite d'extraordinaire, comme l'hiſtoire que vous me venez de rapporter, & comme ce qu'il a dit de la mort de Plotin ; ſçavoir que quand ce Philoſophe eut rendu le dernier ſoûpir, un dragon qui eſtoit ſous ſon lit, entra dans la muraille de la chambre & diſparut. Je ſçay bien qu'au rapport de Pline ; Marc Varron diſoit que les Latins ont appellé le Ciel, *Cælum*, à cauſe qu'il eſt ciſelé & gravé ;

& gravé; que les Rabins se sont imaginez que le Ciel étoit plein de caractéres qui nous pouvoient apprendre bien des choses cachées, & que Postel (que l'on peut appeller en cette matiere, & en plusieurs autres, le visionnaire, aussi-bien que l'abîme de sçavoir, comme on le nommoit pendant sa vie) s'est vanté d'y avoir lû confusément tout ce que contient la nature; mais ce sont là des visions indignes de repartie. Tout ce qu'on peut dire, c'est qu'il faut avoir bien mauvaise estime des hommes pour leur debiter serieusement ces rêveris, & pour les croire capables d'y ajoûter foi. *Hæc seriò quemquam dixisse, summa hominum contemptio est.* Je voudrois bien demander à ceux qui veulent faire valoir ce rabinage, pour qui est fait ce bel a, b, c, des cieux, puisqu'il n'appartient pas à l'homme de connoître les momens de l'avenir, dont Dieu, selon le langage de l'Ecriture s'est reservé la connoissance.

Pline l. 37. c. 2. M. l v.

Philonte. Si vous trouvez ridicule l'opinion de ceux qui prétendent qu'il y a de l'écriture dans les cieux, je trouve que celle de Pythagore, quelque

que amoureux qu'il fût de la ſageſſe, ne l'eſt pas moins, quand il dit qu'il trouvoit dans la diſtance qui eſt entre les Aſtres, les tons de muſique; qu'entre le Ciel de la Lune & de la terre il y a un ton; un demi ton de la Lune juſques à Mercure; un demi ton de Mercure à Venus, de Venus au Soleil une fois & demi autant que de Venus à Mercure; du Soleil au cercle de Mars un ton; de Mars à Jupiter un demi ton; de Jupiter à Saturne un demi ton; & de Saturne au Zodiaque une fois & demi autant que de Jupiter à Saturne; tellement que joignant cette harmonie, on trouve les ſept tons de la Muſique.

Becorond. Je croi qu'il n'y avoit que ſon imagination qui eût part à cette Muſique, & que ſes oreilles n'en avoient gueres le plaiſir; mais peut être étoit ce une maniere de parler énigmatique dont ſe ſervoit ce Philoſophe, car cela lui arrivoit aſſez ſouvent, comme quand il diſoit, *touchez la terre lors qu'il tonne*, pour marquer qu'il ſe faut humilier dans l'adverſité: *ne ſouffrez point d'hirondelles ſur le toict*, c'eſt-à-dire, défiez-vous de ceux qui

ne

ne vous font des careſſes que dans la proſperité. *Abſtenez-vous de féves*, pour conſeiller de s'abſtenir de la recherche des Magiſtratures, parce qu'elles ſe donnoient par des ſuffrages, dont les féves étoient les marques. *Ne mangez point de poiſſons*, pour marquer en défendant de tuer ces animaux, combien il aimoit & eſtimoit le ſilence. *Ne mangez jamais de la main gauche*, pour apprendre à ſes Diſciples qu'il ne falloit jamais tirer ſa ſubſiſtance d'un gain illegitime. Mais quand même Pythagore auroit eu veritablement l'opinion que vous me venez de rapporter ſur cette Muſique celeſte, je ne m'en étonnerois pas ; les ſentimens les plus bizarres ne m'étonnent plus, depuis que j'ai lû chez Ciceron De divin. qu'il n'y a aucune choſe, quelque impertinente qu'elle ſoit, qui n'ait l'autorité de quelque Philoſophe pour la ſoûtenir : *Neſcio quomodo nihil tam abſurdi dici poteſt, quod non dicatur ab aliquo Philoſophorum.* Reprenons vos Hiſtoires. 4°. Pour ce qui regarde le Pape Marcel, il n'y a rien dans cette Hiſtoriette qui me ſurprenne, quand je fais reflexion qu'il y a peu de

Car-

Mais quoi que vous ayez, vous n'avez pas Caliste,
Et moi je ne voi rien, quand je ne la voi pas.

☞ Au Normand P.

Et judex petit, & petit patronus.
Solvas, censeo, Sexte, creditori.

TRADUCTION.

Sextus, le Juge demande, l'Avocat demande; croyez-moi, payez vos creanciers plûtôt que de plaider.

☞ Dites le bien qu'on vous fait, taisez celui que vous faites.

Commemorare potes quæ sunt tibi facta benignè;
At, bene quod cuiquam feceris ipse, tace.

☞ Vers qui sont sur la Porte de l'Arsenal de Paris.

Ætna hæc Henrico Vulcania tela ministrat,
Tela gigantæos debellatura furores.

TRADUCTION.

Cet Ætna par de nouveaux feux, M. Maultrot.
Au grand Henri fournit un foudre,
Capable de réduire en poudre
Les Geants les plus furieux.

☞ Heraclius donne cette belle idée

idée de la veritable generoſité, dans la Tragedie de Monſieur Corneille.

La generoſité ſuit la belle naiſſance,
La pitié l'accompagne, & la reconnoiſſance;
Dans cette grandeur d'ame un vrai Prince affermi
Eſt ſenſible aux malheurs même d'un ennemi.

☞ Sur les Rodomonts. C. Y. C. A.

Quand de vanter ſes faits tu vois un homme avide,
Ne prens pas pour de l'or tout le clinquant qui luit;
Frape ſur des tonneaux, tu verras le plus vuide
Faire toûjours le plus de bruit.

☞ Aulugelle en ſes Nuits Attiques, & Apulée, racontent qu'à Athenes un jeune homme nommé Evatole, promit une récompenſe à l'Orateur Protagoras, quand il lui auroit ſi bien appris ſon Art, qu'à la premiere cauſe qu'il plaideroit, il obtiendroit Sentence en ſa faveur; mais que ſi la Sentence étoit contre lui, il ne ſeroit tenu de lui donner aucune choſe. Suivant cet accord, Protagoras lui montra promptement tout ce qu'il ſçavoit, & enſuite lui

lui demanda son salaire. Evatole pour le frustrer ne voulut plaider aucune cause. Protagoras le fit assigner devant le Juge, & lui dit, Evatole, tu n'é- « chaperas point; car si le Juge te con- « damne à me payer, tu me payeras mal- « gré toi; & si la Sentence est en ta fa- « veur, tu seras encore obligé de me « payer selon la convention faite entre « nous, puisque tu t'es obligé de me « payer à la premiere cause que tu gagne- « ras. Vous vous trompez, lui repartit « Evatole; car pour me servir du même « argument, si les Juges portent Senten- « ce en ma faveur me voilà quitte, s'ils « me condamnent me voilà encore quit- « te, puisque selon nôtre convention, je ne « suis obligé de vous payer, qu'au pre- « mier procez que je gagnerai. Les Ju- « ges ne purent rien ordonner là-dessus. Qu'eussiez-vous ordonné, M. L. B. D. M?

☞ Quelqu'un loüant un homme de ce qu'il avoit fait un present à Diogenes, celui-ci dit, que ne me loüez-vous plûtôt de ce que je l'ai merité? L'ingrat Q. J. N. C. P. lira ici avec plaisir la remontrance de Diogene.

☞ Les plus beaux sentimens des an-

anciens Philosophos ne sont que des fruits en peinture, qui plaisent à la vûë ; mais qui ne touchent point le cœur.

☞ Monsieur T. M. a mis en vers un conte assez commun contre les femmes. Le tour qu'il lui a donné le renouvelle. Le voici.

Un homme depuis quelques jours,
Qui de se marier avoit l'ame pressée,
Sur le sujet de ses amours,
Vint me demander ma pensée.
Deux sœurs, dit-il, ont tous mes vœux,
Et je ne sçai de qui des deux
Faire choix pour mon Hymenée ;
L'une & l'autre belle & bien née,
Elles ont pareilles douceurs,
Même esprit & même merite,
Excepté que de ces deux sœurs,
L'une est grande & l'autre est petite.
Prens la petite, dis-je, alors.
Pourquoi ? reprit-il, en un corps
La belle taille est plus requise.
Il est vrai, repliquai-je ici ;
Mais de mauvaise marchandise
Il se faut moins charger aussi.

☞ Quelque constance que promettent nos Amoureux, je croi qu'ils changeront, si ce qu'ils aiment devient com-

comme Uranie, & qu'ils diront comme C. C. dans ces vers.

O Dieux! Uranie, est-ce vous?
Maigre, défaite, inanimée;
Le Ciel qui vous a tant aimée
A-t-il si-tôt changé ses graces en courroux?
Vous étiez autrefois des belles des mieux faites:
Ah! que n'en étiez-vous toûjours:
Ou pour le repos de mes jours,
Que n'avez-vous toûjours été ce que vous êtes.

☞ Pour la gelée que mange C. D.

Unique, claire & nette glace,
Petit abregé de la mer,
Où l'on ne voit jamais ramer
Que des cueillers de bonne grace,
Exquis aliment de cristal,
Elixir de maint animal,
Transparent bassin de gelée,
Riche miroir, approchez-vous,
Et paroissez dans la mêlée
Le ragoût le plus beau & le plus sain de tous.

☞ Les vers suivans ont été faits sur la Hollande, & adressez à Monsieur le Comte D. A. Ils sont ailleurs, je l'avouë, je ne les mets ici que pour ceux

ceux qui ne les ont pas veus autre part. C. Qui les sçait, peut passer pardessus, Pour aller à l'article suivant ; sans trouver mauvais que C. R. par exemple, qui ne les sçait pas, s'y arrête. Cet avis sera d'usage pour toutes les autres occasions semblables à celle-ci.

Quand dans ce Païs au niveau,
Dont la terre en peril est plus basse que l'eau,
Je vis trente Villes rustiques
Former un seul Etat d'autant de Republiques,
Où chacun est maître chez soi,
Ce Peuple me parut dans ces lieux aquatiques
Un reste libertin des Grenoüilles antiques,
Qui ne voulurent point de Roi.

L'Etat est si chargé de dettes,
Et ses Sujets d'imposts, de tailles & de traites,
Qu'assurément c'est à bon droit,
Que le sage Etranger s'étonne,
Que l'un puisse payer tous les ans ce qu'il doit,
Et l'autre fournir ce qu'il donne.

La terre avare à leur égard
Ne leur a fait aucune part
De ses biens, dont ailleurs on la trouve remplie;
Et cependant ces bonnes gens
Ont tant fait par leur industrie,
Qu'ils ont abondamment les plaisirs de la vie,
En dépit des quatre Elemens.

Quoi qu'on dise de leurs épouses,
Trop ménageres, trop jalouses,
Parmi les défauts qu'elles ont,
L'amour n'est pas un de leurs vices,
Mais les filles souvent aux Amans plus propices,
Sont communément les nourrices
Des enfans que les femmes font.

Sans faste, sans magnificence,
Contens d'une agreable & simple proprété,
On voit ce qui ne peut ailleurs être imité,
Et qui passe toute croyance,
Les richesses sans vanité,
La liberté sans insolence,
La matelotte sans pauvreté.

Des maudits chariots, invention du diable,
Sont la voiture abominable
Où l'on vous rouë impunément:
Mais quelle qu'en ſoit la miſere,
Torture pourtant neceſſaire,
Pour preparer les gens a ſouffrir conſtamment
L'inévitable barbarie
Qu'on éprouve infailliblement
Arrivant à l'hoſtellerie.

Sans craindre, en s'expliquant, la cenſure publique,
Une exacte ſoûmiſſion,
Au Gouvernement politique,
Eſt la ſeule Religion
Dont on exige la pratique.

En un mot ſans perdre le tems
En deſcriptions inutiles,
Rien n'eſt plus joli que les Villes,
Plus groſſier que les Habitans.

☞ Monſieur N. qui avoit beaucoup volé, montrant à un de ſes amis une belle maiſon qu'il avoit fait bâtir, & aprés lui avoir fait parcourir pluſieurs appartemens: Voyez, lui dit-il, voici un

un Escalier dérobé ; comme tout le reste de la maison, luy repartit sur le champ l'amy.

☞ Belise se croit plus aimable qu'elle n'est ; jugez s'il est difficile de luy faire croire qu'on l'aime.

Les femmes, croyez-moy, dit M. sont toûjours les plus clair-voyantes à découvrir les ardeurs qu'elles causent, & le langage des yeux & des soûpirs se fait entendre mieux que tout autre à celles à qui il s'adresse.

☞ Pourquoy passer les mers & courir le monde entier ? Est-ce que vostre terre est si miserable, qu'elle ne puisse suffire à vous donner la vie & la nourriture ? Les richesses vous mettent-elles davantage en la grace de Dieu ? Vous empêchent-elles de mourir ? Les emportez-vous avec vous ? Si vous me dites que vous êtes bien-aise de les laisser aux vostres ; puisque la terre est suffisante pour vous nourrir vous & vos peres, ne le sera-t-elle pas aussi pour vos enfans & vostre posterité ? Ce sont les paroles d'un Barbare Brasilien, tirées du Voyage de Vincent le Blanc, 3. Partie, page 104.

☞ Adieu aux Muſes par V. P. R.

J'Abandonne le Parnaſſe,
Et pour ne vous point tromper,
Muſes, je cede ma place
A qui voudra l'occuper :
J'ay plus tiré de ma Veine
Que je n'avois eſperé,
Et les eaux de l'Hypocrene
M'ont enfin deſalteré.

Vois-je dés que je frequente
Ce froid & maigre coſteau,
Que ſon paſquerage augmente
L'embonpoint de mon Troupeau?
Dans la langueur qui l'accable
Je le vois preſt à perir,
Et nul aſpect favorable
Ne s'offre à le ſecourir.

Qu'ay-je à faire des conqueſtes,
Des Heros & des Guerriers,
Si quand j'en chante les Feſtes,
Je ſeche aux pieds des Lauriers?
Oüi, Muſes, je le veux croire,
La gloire eſt voſtre deſtin,
Mais qui ne vit que de gloire,
Peut fort bien mourir de faim.

En

En vain j'ay fait mon possible
Pour mettre en credit ma voix,
Mon Creancier inflexible
La voudroit d'or & de poids :
De mes plus douces paroles
Il prend le sens de travers,
Il veut de bonnes pistoles,
Et n'a que faire de Vers.

Enfin dans vos champs steriles,
Muses, on a beau semer,
Je voy que les plus habiles
Rarement les font germer.
Leur sort ne fait point d'envie,
Car la pluspart seurement,
Ne chantent toute leur vie
Que pour mourir pauvrement.

Que pourrois-je donc prétendre,
Moy, dont les foibles concerts
Ont peine à se faire entendre
Aux Echos les plus ouverts ?
Aux doux sons de vostre Lire
Quand ma voix pourroit fournir,
Qui s'avisera de dire
Qu'il la faudroit soustenir ?

Lorsqu'une ardeur indiscrete
M'a conduit au champ de Mars,

N'ay-je pas pris la trompette
Pour ſuivre nos étendarts?
Quand LOUIS *par ſes Conqueſtes*
A tout pris, tout deſolé,
En a-t-on fait quelques Feſtes
Dont je ne me ſois meſlé?

Ay-je manqué ny de zele,
Ni de ſoins laborieux?
Infatigable, & fidelle,
Que pouvois-je faire mieux?
Par tout à perte d'haleine
J'ay ſecondé vos accords,
Et n'ay tiré de ma Veine
Que d'inutiles tranſports.

Sonnets, Madrigaux, Deviſes,
Poëmes, Odes, Chanſons,
Qu'à tant & tant de repriſes
J'ay tourné de cent façons;
Rimes riches & parfaites,
Que m'avez-vous épargné?
A faire des allumettes
J'aurois bien autant gagné.

Dans cette oiſive habitude
Où je vay m'enſevelir,
J'auray loin de toute étude
Quelques Pavots à cüeillir.

Dans

Dans ma paresse indolente
Quand je voudray sommeiller,
Nulle rime embarassante
Ne me viendra reveiller.

Aprés mille & mille épreuves
De la dureté du sort,
Si j'en veux encor des preuves,
J'en auray jusqu'à la mort.
Les malheurs qui m'accompagnent
Ont cent incidens divers,
Par tout où les autres gagnent,
Si je m'embarque, je perds.

Dans mon bel air de jeunesse
Je ne me plaignois de rien,
Mes affaires de tendresse
Alloient par tout assez bien :
Mais de ce plaisir volage
Peut-on joüir en repos?
Amour a compté mon âge,
Et puis m'a tourné le dos.

Dans la tendresse sincere
Que j'ay pour Amarillis,
Plus j'ay d'ardeur pour luy plaire,
Plus j'augmente son mépris.
Elle n'est point equitable.
Mais dois-je m'en allarmer ?

 Lors-

Lorsqu'on cesse d'estre aimable,
Pourquoy se mesler d'aimer ?

C'est assez, il faut se rendre,
Et les destins conjurez,
Sur ce que j'en dois attendre
Se sont assez declarez.
Ils entraînent, il faut suivre,
Et ce qui peut secourir,
C'est qu'un homme las de vivre
A moins de peine à mourir.

☞ La Renommée a celà de commun avec l'Echo, que comme celuy-cy ne prononce que les dernieres paroles, elle ne considere & ne publie principalement que nos dernieres actions.

☞ Du faux Brave.

Le faux Brave sans cesse & partout nous accable
De l'odieux Roman de ses Exploits Gascons :
Mais la bravoure veritable
Laisse parler ses actions.

☞ A la honte du cœur humain.

Du temps qu'on vit par tout une étrange ignorance,
Des sublimes secrets bannir la connoissance,

Sans nul discernement l'aveugle antiquité
A tout fit un present de la Divinité.
Rien ne fut plus commun que cet honneur suprême,
Si le Ciel eut des Dieux, la Terre en eut de même,
Et par de grands revers les Princes desolez
Chargerent les Autels de cent bœufs immolez.
Mais d'où vient que l'argent n'a jamais eu de Temple?
(Je ne sçaurois du moins en donner quelque exemple)
Luy qui donna tousjours l'éclat aux plus grand Rois,
Et qui soûmet encor le monde sous ses Loix.
Que pouvoient luy servir tous ces honneurs sublimes,
Ces Temples élevez, ces sanglantes victimes?
Oh! que loin d'égorger les agneaux innocens,
Il fit à ses Autels fumer d'autres encens!
C'est l'homme qu'il choisit, c'est-là qu'on le vit naistre,

Rencontrant dans son cœur la victime & le Prestre.

☞ Avis pour l'éducation des enfans ; il est tiré de l'Education du Prince.

Les lumieres des enfans étant toujours tres-dépendantes des sens, il faut autant qu'il est possible attacher aux sens les instructions qu'on leur donne, & les faire entrer non seulement par l'ouïe, mais encore par la vûë.

☞ Aux B. D. P. qui croyent que hors de leur Ville il n'y a ny joye, ny plaisir.

Les Nobles sont chez eux comme de petits Princes,
Vous dit-il, & l'on est heureux dans les Provinces :
On y voit mille gens, dont on est respecté ;
On gouste les plaisirs de la societé ;
Sans divertissement aucun jour ne se passe ;
On a la promenade, & la pêche, & la chasse.

☞ Burrhus à Agrippine parlant de Neron dans la Tragedie de Britannicus par Monsieur Racine.

Vous voyez, c'est luy seul que la Cour envisage,
Quoiqu'il soit vostre fils, & mesme vostre ouvrage,
Il est vostre Empereur. Vous estes comme nous
Sujette à ce pouvoir qu'il a reçû de vous.
Selon qu'il vous menace, ou bien qu'il vous caresse,
La Cour autour de vous ou s'écarte, ou s'empresse,
C'est son appuy qu'on cherche en cherchant vostre appuy.

☞ Les Devots (j'entends les faux Devots) ont une politique des plus adroites, qui ne s'acquiert que par une experience de quelque temps, c'est-à-propos d'un de leurs Novices, que Madame des Houlieres fait cette exclamation.

Ah c'est un devot de cabale!
Mais qui ne sçait encor son métier qu'à demi.
Il faut de l'art au choix des raisons qu'on étale:
Aussi les habiles devots
Selon les gens ont leur morale,
Et ne se livrent pas ainsi mal à propos.

☞ Avis à Mademoiselle D. B.

Des partis que l'on vous propose
Prenez un esprit droit, reglé, commode, doux ;
Mais vous fuirez sur toute chose,
L'orgüeilleux, le bourru, l'avare, & le jaloux.

☞ Beau trait tiré de l'Oraison Funebre de Monsieur de Luxembourg.

Ce n'est pas un nouveau destin pour la France, de voir tous ses Voisins devenir ses ennemis ; ce qu'il y a de nouveau, c'est de voir tous ses Ennemis unis entr'eux par un seul & mesme lien ; non-seulement mesme lien de passions & d'interests, mais un lien plus fort : c'est l'ascendant d'un Chef sur
Par le P. de la Ruë Jesuite. tous les membres d'une Ligue. A toutes les autres Ligues ce lien ayant manqué jusqu'icy, la France avoit toûjours dans l'unité de son Chef, & dans l'union de ses forces, une puissance aisément superieure au nombre & aux efforts de ses plus grands ennemis. Ils ont trouvé enfin ce genie propre à réünir toutes leurs haines contre-nous ; pour donner plus de force à l'instrument de leurs passions, ils l'ont aidé à détrôner la vertu mesme. Pour nous former

former un Ennemy ſuffiſant à nous occuper, ils ſe ſont donné un Maître. Et qui ? celuy-là même, que les uns regardoient comme Tuteur hereditaire de leur chere liberté ; que les autres avoient appellé pour maintenir leurs nouvelles Loix, contre les fauſſes terreurs de la puiſſance arbitraire ; que les autres redoutoient comme l'ennemi naturel de leur Religion. Cette Hollande ſi jalouſe de la franchiſe de ſon commerce ; cette Angleterre ſi attachée aux droits prétendus de ſon Parlement ; cette Allemagne ſi accoûtumée au partage de la Souveraineté ; cette Auſtriche encore ſi remplie des idées de la Monarchie univerſelle ; cette Eſpagne ſi zelée pour la pureté de la foy ; cette Italie enfin ſi paſſionnée pour ſon repos, ont arraché de leurs cœurs tous ces ſentimens ſi anciens & ſi naturels, pour ſe faire un intereſt commun de l'élevation d'un Prince, dont la grandeur ne nous peut jamais nuire, qu'en les accablant de ſon poids. Etranger & abſent, il eſt l'ame de leurs Conſeils, la teſte qui les gouverne. Il ſemble que les Souverains en luy déferant le nom de Roy, luy ayent tous fait hommage

de leurs Couronnes ; & que LOUIS ne soit aujourd'huy l'objet de leur jalousie & de leur inimitié, que parce qu'il a mis sa gloire à soustenir seul contre tous, les droits de la Majesté Royale. Il les soustient cependant, il triomphe malgré eux. Ils ne sont devenus si puissans par leur union, que pour mieux sentir devant luy leur veritable foiblesse. Leurs efforts n'ont rien diminué ny de la grandeur de son Empire, ny de celle de son cœur. Sage & heureux plus que jamais, si le Ciel luy enleve de temps en temps les Ministres de ses desseins, il luy laisse tousjours sa sagesse & sa fortune. Ce Monarque en fait part à ceux qu'il honore de son choix, & suivre exactement les ordres du Souverain, c'est ce qui fait parmy nous les grands Capitaines.

☞ Pour estre liberal, il faut avoir trois qualitez : qui sont le pouvoir, pour estre en estat d'obliger ; la generosité, pour en former le dessein sans interest & sans retour ; la prudence, pour le bien conduire : & ainsi la liberalité est un ouvrage de la fortune, qui en donne le pouvoir & l'occasion,

du

:ur, qui en donne l'inclination ; de
:ste, qui prend toutes les mesures
saires pour en venir à bout.

☞ L. D. voudront bien, comme
pere, souffrir icy ce *cambises*, il est
glorieux pour une personne de
exe.

enis le Jeune ayant reproché à
on que sa bouche sentoit mauvais,
-cy se plaignit à sa femme, de ce
le ne l'avoit pas averti de ce de-
: Helas! dit-elle, je pensois que
les hommes avoient la mesme
ır.

☞ La solitude du corps n'est rien
celle de l'esprit & du cœur. Un
ıme rempli des idées du monde
ouve souvent moins solitaire dans
sert que dans les compagnies. Car
ı une compagnie le borne à un
t nombre de personnes, dont la
ence l'occupe tout entier ; au lieu
dans un desert, son esprit en un
nent peut courir par tout : son cœur
: à tous les objets qui l'ont une fois
agé, & qui peuvent encore luy
e.

☞ Souvent les enfans font des
ets de ce qu'ils feront, ou de ce
 qu'ils

qu'ils doivent être aprés la mort de leur pere ; temoin cet enfant dont parle un Italien, qui allant en campagne monté en croupe derriere son pere, lui demanda si lors qu'il seroit mort, il n'iroit pas à cheval en selle.

☞ Avis à L. S. C.

Quicquid agas, ipsum quò tendis respice finem,
Sæpius eventus res habet inde bonos.

C'est-à-dire :

Regardez toûjours vôtre fin dans tout ce que vous faites ; cela donnera un heureux succés à vos entreprises.

☞ Philippe de Macedoine, pere du grand Alexandre, ayant resolu de se rendre maître de Bizance, & étant déja en marche pour cette conquête, les Bizantins envoyerent aussi-tôt au devant de lui Leon, personne d'un grand merite : Prince victorieux, lui dit cet Orateur, que vous a fait nôtre ville? C'est que j'en suis amoureux, répondit Philippe. Si cela est, repartit Leon, pourquoi cet appareil terrible? Que n'en usez-vous comme les autres Amans, quand ils rendent visite à leurs Maîtresses? car ils n'y viennent point avec des gens armez, ni des instrumens de guer-

guerre ; mais ils sont d'ordinaire accompagnez d'instrumens de musique, & de ce qui peut inspirer du plaisir & de la joye. Cette repartie plût si fort à Philippe, qu'il laissa-là les Bizantins.

☞ Sur la calomnie & la verité
par M. L. C. D. D.

La calomnie un jour s'applaudissoit,
D'avoir osé diffamer l'innocence.
Comme le bruit par tout s'en repandoit,
La verité prit part à cette offense:
A l'accusée elle promit vengeance ;
Et la fit bien-tôt éclatter,
Sans faire aucune violence.
Car pour chacun désabuser,
L'accusée ayant pris le parti du silence,
La verité n'eut qu'à parler.

☞ A. P. A.

Je ne dois pas encore attendre
Que tu sois un de mes Lecteurs ;
Tu n'approuves que les Auteurs
Dont la tombe garde la cendre.
Ton puissant esprit m'a charmé,
Et l'honneur d'en être estimé
Est le plus grand que je demande:
Mais B... pour me l'acquerir,
Ma vanité n'est pas si grande,
Que je me hâte de mourir.

☞ On

☞ On a dit du Ver à Soye.

Arte mea pereo , tumulum mihi fabricor ipse ,
Fila mei fati duco, necemque neo.

TRADUCTION.

Je peris par mon art , je bâtis moy-mesme mon tombeau , & je file ma mort.

☞ Un jour, dit le Comique Machon, Dorion Musicien passant par la Ville de Mylon, ne put trouver d'hostelerie pour se retirer. Comme il se reposoit dans un bois sacré qui estoit devant les Portes de la Ville , il apperçût l'Officier d'un Temple qui mangeoit les restes d'un Sacrifice ; & s'adressant à luy, Par Minerve & tous les Dieux , dites-moy je vous prie, mon bon-homme, de qui est ce Temple que je vois? A quoy l'autre répondit, C'est, ô Voyageur, le Temple de Jupiter Neptune: Ho, ho! repliqua Dorion, comment pourra-t-on trouver dequoy se loger icy, où l'on dit que les Dieux sont deux à deux?

De l'utilité des Voyages par M. Baudelot

☞ Lucilius parle ainsi d'un avare.

Cui neque jumentum est , nec servus , nec comes ullus ,

Bulgam

Bulgam & quidquid habet nummorum,
secum habet ipse,
Cum bulga cœnat, dormit, lavit, omnis in
una
Spes hominis bulga, hac devincta est cætera
vita.

TRADUCTION.

Il n'a ny cheval, ny valet; il est tousjours chez luy sans compagnie; il porte tousjours sa bourse & tout ce qu'il a d'argent, il mange, il couche, il se baigne avec sa bourse; toutes ses esperances sont dans sa bourse; le reste de sa vie est lié à sa bourse.

☞ Les petits Maistres dont Monsieur de Bellocq a si bien fait le portrait le remercient en ces termes.

Vraîment, vous estes fort honneste,
Bellocq, & vous avez raison
De nous avoir lavé la teste
En Enfans de bonne Maison.

Depuis le trépas de Moliere,
De nostre merite entestez,
Sans jugement & sans lumiere,
Nous devenions Enfans gastez.

Tel qui nous aime, nous chastie;
Nous devons beaucoup à ce soin.

D'un

D'un Professeur en modestie
Nous avions un fort grand besoin.

Vous meritez qu'on vous écoute,
Vos traits penetrent jusqu'au vif,
Et nous obligeront sans doute,
A prendre un air moins décisif.

La Poësie & la Musique,
Et leurs Eleves outragez,
Auront un destin moins inique,
Et libre de nos préjugez.

Pour vos avis de consequence,
Dont le profit est singulier,
Recevez la reconnoissance
D'un remerciment Cavalier.

Mais ne croyez pas pouvoir faire
Qu'aprés nous avoir corrigez,
De gens de nostre caractere,
Les tems à venir soient purgez.

C'est une esperance inutile,
Et pour vous le dire en deux mots,
La Cour, aussi-bien que la Ville,
Aura toûjours de jeunes sots.

☞ Un Epicier ayant fait anoblir
son

son fils à force de richesses ; celui-ci acheta un beau Château, & fit écrire en lettres d'or sur la porte ces mots, *Respice finem.* Un gaillard effaça la premiere & la derniere lettre, de sorte qu'il resta, *Espice fine.* C. P. dira que cet article est une pure bagatelle. C. qui ne la sçavoit pas assûrera qu'il n'est pas fâché de la trouver ici. L'Auteur pour se justifier contre C. P. le renvoyera au titre de cet Ouvrage, qui promet *des Diversitez.*

☞ On ne passe jamais pour bien prêcher, quand on prêche trop longtems : en effet, comment pouvoir plaire à un Auditoire qu'on ennuye ? C. P. R. qui aima à parler, n'en vaut rien croire ; car

Souvent au dernier point l'on n'a pû parvenir,
Que l'Horloge souvent avertit de finir.

Mais

Il a beau s'échauffer, c'est en vain qu'il exhorte
Un Auditeur lassé qui regarde la porte.

☞ Les anciens Romains s'attachoient particulierement à la guerre, pour vaincre les peuples : à la politique, pour les gouverner : & à l'agriculture, pour

Entret: sur l'Histoire universelle par M. de Lelevel.

pour leur fournir abondamment dequoi se nourrir.

Ibidem. ☞ C'est par le goût qu'il faut juger du merite des Poëtes, & c'est par la raison qu'il faut juger de celuy des Philosophes.

☞ Nous n'avons point d'autre serment, que de garder la foy, sans la jurer, disoient les Scythes à Alexandre le Grand.

☞ Avis D. E.

Souvenez-vous de vous comporter dans la vie comme dans un festin. Si en faisant le tour on vient à vostre rang pour vous presenter quelque chose, avancez la main, & prenez-en une partie modestement, si on vous passe, ne retenez point ; si on n'est pas encore venu jusqu'à vous, attendez sans inquietude que ce soit vostre tour.

☞ Epitaphe d'une Dame vertueuse.

Ne verse point de pleurs sur cette sepulture,
Tu vois de Leonor le tombeau precieux,
Où gît de son beau corps la cendre toute pure ;
Mais sa rare vertu vit encore en ces lieux.

Avant

Avant que de payer les droits à la nature,
Son esprit s'élevant d'un vol audacieux
Alloit au Createur unir la creature,
Et marchant sur la terre, elle estoit dans les Cieux.

Les pauvres bien mieux qu'elle ont senti sa richesse,
Ne chercher que Dieu seul fut sa seule allegresse,
Et son dernier soupir fut un soupir d'amour.

Passant, qu'à son exemple un beau feu te transporte;
Et loin de la pleurer d'avoir perdu le jour,
Croy qu'on commence à vivre en mourant de la sorte.

☞ Le Roy ayant donné à Monsieur le Prince de Marsillac la Charge de Grand-Maistre de sa Garderobe, luy écrivit ce billet.

Je vous envoye la Gebertye, de qui vous apprendrez une nouvelle, qui selon les aparences, vous sera fort agreable. Je me réjouis avec vous, comme vostre

vostre ami, du present que je vous fais comme vostre Maître.

☞ D. C. à son ami.

J'ai de ton amitié des preuves malheureuses,
Ton zele, cher ami, me perd absolument.
Que les vertus sont dangereuses
Dans un homme sans jugement!

☞ Monsieur le V. dit en parlant des femmes blanches, que toutes les herbes qui croissent dans la neige sont toûjours tres-ameres : que l'argent, pour être blanc, ne laisse pas de marquer des lignes fort noires sur le papier, & qu'il n'y a point de terres qui satisfassent moins ceux qui les cultivent que font les blanches.

☞ Les quatre vers suivans m'ont donné occasion de marquer du nom de *Cambises* quelques articles des precedentes parties de ces Diversitez.

Art de prêcher.

Souviens-toi qu'éclairé nostre siecle condamne
Ce mélange éclatant du saint & du prophane,
Dont jadis l'Orateur empruntant son succez,
Pour Exorde au Sermon donnoit un Cambises.

☞ Pour

☞ Pour Caton d'Utique.

En grandeur de courage on ne se connoist guere , Madame des Houlieres.
Quand on éleve au rang des hommes genereux
Ces Grecs & ces Romains dont la mort volontaire
A rendu les noms si fameux.
Qu'ont-ils fait de si grand ? ils sortoient de la vie
Lorsque de disgraces suivie
Elle n'avoit plus rien d'agreable pour eux.
Par une seule mort ils s'en épargnoient mille :
Qu'elle est douce à des cœurs lassez de soupirer !
Il est plus grand, plus difficile,
De souffrir le malheur que de s'en délivrer.

☞ Avis D.B.S. c'est Ariste qui le donne à Sganarelle dans l'Ecole des Maris.

Tousjours au plus grand nombre on doit s'accommoder ,
Et jamais il ne faut se faire regarder ,
L'un & l'autre excez choque , & tout homme bien sage
Doit faire des habits , ainsi que du langage , N'y

N'y rien trop affecter , & ſans empreſſement ,
Suivre ce que l'uſage y fait de changement.
Mon ſentiment n'eſt pas qu'on prenne la methode
De ceux qu'on voit tousjours rencherir ſur la mode ,
Et qui dans ces excez dont ils ſont amoureux ,
Seroient faſchez qu'un autre eût eſté plus loin qu'eux :
Mais je tiens qu'il eſt mal, ſur quoy que l'on ſe fonde,
De fuïr obſtinément ce que ſuit tout le monde,
Et qu'il vaut mieux ſouffrir d'eſtre au nombre des fous,
Que du ſage parti ſe voir ſeul contre tous.

☞ Détromper un homme préoccupé de ſon merite , eſt luy rendre un auſſi mauvais office, que celuy que l'on rendit à ce fou d'Athenes, qui croyoit que tous les vaiſſeaux qui arrivoient dans le Port eſtoient à luy.

☞ Quand je conſidere C. R. lorſqu'il eſt en colere, je remarque que la violence paroiſt en toutes ſes actions; ſes

ses paroles ne sont qu'injures & menaces, il crie, il court, il frappe, la raison & les remontrances l'offensent, il ne connoist plus d'amis que ceux qui favorisent sa passion. D'un autre costé son visage s'enflame, ses yeux étincellent, son front se ride, ses paroles s'entre-coupent, sa voix devient affreuse, son regard farouche, & tout son maintien furieux. Il se feroit peur à luy-mesme, s'il se regardoit dans un miroir.

☞ On assûre que tous les Moines d'un Couvent de Florence moururent pour avoir mangé du potage & de la chair cuite dans une marmitte, où une grosse araignée estoit tombée.

☞ Selon Gregoire de Tours, Clovis pour regler quelque entreprise, envoyoit observer ce qui se chantoit dans l'Eglise de saint Martin de Tours en y entrant.

☞ V.A. parle ainsi à l'Orange dans un festin.

Petit monde de la cuisine,
Corps qui se mange & qui se boit,
Enfant de l'ennemy du froid,
Qui repands une odeur divine ;
Orange, qu'on t'ouvre le flanc,

Qu'à l'or potable de ton sang
Je fasse une immortelle guerre;
Que l'on déchire tes habits,
Dont les lambeaux mis dans le verre
Font des étoilles d'or dans un ciel de rubis.

☞ On pourroit dire de plusieurs rapsodies qu'on nous donne souvent reliées en veau, ce qu'on a dit de la Démonomanie de Bodin. *Majori collecta studio, quàm scripta judicio.* Tous ces méchans Ouvrages ne laissent pas de trouver des Libraires assez avides pour les imprimer ; & des faineans assez sots pour les lire. Il n'y a point de femme quelque laide qu'elle soit, qui ne trouve enfin quelqu'un qui l'aime, si elle s'est mise en teste de se faire aimer.

☞ Solon ayant entrepris de persuader au Philosophe Thalés de se marier, celuy-cy ne luy fit aucune réponse. Mais quelques jours aprés il vint le revoir avec un homme à qui il avoit donné le mot, pour dire a Solon que son fils étoit mort. A cette nouvelle Solon fit paroistre beaucoup de tristesse en presence de Thalés ; qui prit de là occasion de luy dire, Quoy ! le conseil

conseil que vous me donnez traîne aprés soi de si fâcheuses consequences! Je vous assûre de deux choses. La premiere, que je ne me marieray jamais ; & la seconde, que vostre fils n'est pas mort.

☞ Laissez, autant que vous pourrez, deviner à vostre femme ses devoirs en l'épousant, si vous voulez qu'elle s'en acquitte sans chagrin & sans resistance. Si vous parlez en maistre, vous ne vous ferez point aimer, & par consequent trés-difficilement obéir. Arnolphe ne gagna que de l'aversion, aprés avoir dit avec un air imperieux & pedant à son Agnés.

Le mariage, Agnés, n'est pas un badinage,
A d'austeres devoirs le rang de femme engage,
Et vous n'y montez pas, à ce que je prétens,
Pour estre libertine & prendre du bon temps.
Vostre sexe n'est là que pour la dépendance,
Du costé de la barbe est la toute-puissance;
Bien qu'on soit deux moitiez de la societé,

Ces deux moitiez pourtant n'ont point d'égalité.
L'un eſt moitié ſuprême, & l'autre ſubalterne;
L'une en tout eſt ſoûmiſe à l'autre qui gouverne,
Et ce que le Soldat dans ſon devoir inſtruit
Montre d'obéïſſance au Chef qui le conduit;
Le Valet à ſon Maiſtre, un Enfant à ſon pere,
A ſon Superieur le moindre petit Frere,
N'approche point encor de la docilité,
Et de l'obéyſſance & de l'humilité,
Et du profond reſpect où la Dame doit eſtre
Pour ſon mary, ſon chef, ſon Seigneur, & ſon maiſtre.

☞ Les Sçavans ſe vantent de donner l'immortalité à ceux qu'ils loüent dans leurs ouvrages; & Voiture dit ingenûment.

Nous autres faiſeurs de Chanſons,
De Phœbus ſacrez nourriſſons,
Peu priſez au ſiecle où nous ſommes,
Sçaurions bien mieux vendre nos ſons,
S'ils faiſoient revivre les hommes,
Comme ils font revivre les noms.

☞ Il

☞ Il arrive fort souvent,

Qu'un gendre interessé, pour le dire en un mot,
Ne conte que deux jours capables de luy plaire,
Le jour qu'il a reçû la dot,
Et celuy qu'on destine au Convoy du beau-pere.

☞ Les Equivoques, les Turlupinades & les Allusions ne valent rien quand on les donne pour bonnes; mais elles sont bonnes, quand on les donne pour ne valoir rien.

☞ Peut-on mieux faire exprimer par une Amante méprisée la violence de son amour, que par ces paroles que dit Theone abandonnée par Phaëton?

Témoin de ma constance,
Et de son changement,
Ciel qui vois la cruelle offense
Que me fait ce parjure Amant,
O Ciel! j'implore ta vengeance.
Que la Foy méprisée arme les justes Dieux;
Que l'amour soit vengé, qu'il allume la foudre;
Que ce superbe ambitieux
Tombe avec sa grandeur, & soit réduit en poudre.

Que dis-je, malheureuse ? helas !
Ce perfide m'est cher encore,
Et je mourrois de son trépas :
Justice du Ciel que j'implore,
Dieux vengeurs, ne m'exaucez pas.

☞ Vanité des choses du monde.

Se voir du bien par delà ses souhaits,
N'est souvent qu'un bonheur qui fait des miserables :
Il n'est ny train pompeux, ny superbe Palais,
Qui n'ouvrent quelque porte à des maux incurables.

☞ Monsieur l'Abbé Regnier avoit perdu un Madrigal contre une Muse Françoise ; il fit celuy-ci.

Amarillis qu'on ne peut trop loüer,
Qui fait des vers que le Pasteur d'Admete
Pourroit sans peine & sans honte avoüer ;
Me proposa l'autre jour de joüer
Un Madrigal en cent points de Comete ;
Elle gagna ; mais en gagnant ainsi,
Elle perdit, & le public aussi.

☞ C. J. ne sçait rien, & pour comble de malheur pour luy, il ne sçait pas qu'il ne sçait rien.

Captivum, Line, te tenet ignorantia duplex :

Scis nihil, & nescis te quoque scire nihil.

☞ Le Marquis de Roni joüant à la paume avec Henri IV. ayant fait un beau coup, ce Prince dit en s'écriant, Voilà un coup de Roy : Oüi, Sire, luy répondit Roni, si l'on ostoit un N. de mon nom. Ventre-saingris, reprit Henri IV. je serois bien fâché qu'on en fist de mesme du mien : car on m'appelle Roy de France & de Navarre, & l'on me nommeroit le Roy de France & avare.

☞ Il y a beaucoup moins d'ingrats qu'on ne croit ; car il y a bien moins de genereux qu'on ne pense.

☞ Un gros & gras Abbé allant à Florence, & voyant que la nuit s'approchoit, demanda à un Païsan qu'il rencontra, s'il pourroit encore entrer par la porte de la ville ; à qui le Païsan répondit : Une charrette de foin y entre bien, pourquoy n'y pourriez-vous pas entrer ? C. H. S. F. rira assûrément de cette plaisanterie.

☞ On voit si peu de grands édifices bien executez, que cela feroit presque croire que l'Architecture n'auroit esté inventée, que pour montrer

avec plus d'éclat, & aussi avec plus de honte, combien l'homme qui est si magnifique dans ses desseins, est audessous de ses propres idées dans leur execution.

☞ Avis aux fémmes, c'est C. qui le donne.

Il n'est pas bien honneste, & pour beaucoup
de causes,
Qu'une femme étudie & sçache tant de
choses;
Former aux bonnes mœurs l'esprit de ses
enfans,
Faire aller son ménage, avoir l'œil sur ses
gens,
Et regler la dépense avec œconomie,
Doit estre son étude & sa Philosophie.

☞ C. P. P. vous dédie ses Ouvrages, afin que vous luy fassiez quelque present; si vous ne luy voulez rien donner, rendez-luy donc ses vers.

Vel munus donato mihi, vel reddito versus,
Quos hac donavi conditione tibi.

Bien des Auteurs ne démentiroient assûrément pas leur intention, s'ils finissoient leurs Epistres Dédicatoires par ces deux Vers Latins.

☞ Un simple Soldat chargé de ses armes

armes revenant au milieu de l'Hyver de S. Germain à Paris ; ne laissoit pas de suer extraordinairement, quoyqu'il fist un temps fort froid : deux Gentilshommes transis de froid l'ayant rencontré ainsi tout en sueur, luy dirent : Comment fais-tu pour suer si fort par le temps qu'il fait ? à quoy le Soldat répondit, Messieurs, si vous estiez obligez de porter tout ce que vous avez dans vos maisons sur vos épaules, comme je porte tout ce que j'ay, vous ne sueriez pas moins que moy.

☞ Moliere parlant des Grands dans son Impromptu de Versailles dit, Nous ne devons jamais nous regarder dans ce qu'ils desirent de nous, nous ne sommes que pour leur plaire. Il vaut mieux s'acquitter mal de ce qu'ils nous demandent, que de ne s'en acquitter pas assez tost ; & si l'on a la honte de n'avoir pas bien réüssi, on a tousjours la gloire d'avoir obéï vîte à leurs commandemens.

☞ Quelque chose que dise la flaterie, la plusspart

Des Grands au siecle où nous sommes
Sont petits comme d'autres hommes. Fauvette Dialogue.

☞ Qui niera que

L... dans la retraite attentif & devot,
Compose sans relâche, & pese chaque mot,
Puis par de beaux Sermons cherchant un Benefice,
Blâme l'ambition, condamne l'avarice.

M de la Bruyere. ☞ Le Courtisan avoit autrefois les cheveux, estoit en chausses & en pourpoint, portoit de larges canons, & il estoit libertin : cela ne sied plus. Il porte une perruque, l'habit serré, le bas uni, & il est devot. Tout se regle par la mode.

☞ Par tout

Il se voit de vaines poupées
Qu'un masque, une juppe, un miroir,
Tient du matin jusques au soir
Inutilement occupées ;
Leur esprit se remplit d'un gant,
Il s'embarasse d'un ruban,
Du bout de leurs cheveux leur sphere est limitée ;
Toute leur vie est vuide, & leur teste éventée
Se remplit d'une mouche & d'un point de filet.

☞ Les

☞ Les yeux découvrent, quelque déguisement qu'on apporte, les sentimens du cœur.

L'œil sçait tousjours du cœur les premieres nouvelles,
C'est luy qui le premier épouse ses querelles,
Qui sent ses passions, qui suit ses interests,
Qui n'est point en repos, si le cœur n'est en paix.

☞ Refuser les honneurs avec modestie, faire les grandes actions avec simplicité, servir les petits avec complaisance; grande humilité!

☞ Il y a de la curiosité à chercher la science; il y a du travail à l'acquerir; il y a de la sagesse à s'en servir.

☞ Epigramme sur Q. L. V.

C'est difficilement qu'aujourd'huy la fortune
Se range du costé des hommes vertueux;
De ses riches tresors la faveur non commune
Par son peu de lumiere est rarement pour eux;
Pour obtenir ses dons la fourbe est en usage,

Et l'on ne doit pas croire , à vous en bien parler ,
Qu'entre mille mortels ne se trouvant qu'un sage ,
Cette aveugle Déesse aille le démesler.

☞ On prie le fameux Avocat N. de lire le Dialogue suivant , & de prononcer Sentence en faveur de qui il voudra des deux sujets de ce Dialogue. On souscrira sans appel à sa décision.

DIALOGUE

DE L'ELOQUENCE ET DU LOUIS D'OR.

L'Eloquence. A vous voir & à vous entendre, les Hommes n'ont point d'autre Divinité que vous ; il ne reste plus qu'à vous bâtir un Temple.

Le Louys d'or. On m'en a déja bâti un où je ne faisois pas mal le Personnage d'un Dieu ; mais il m'importe fort peu d'avoir un Temple de pierre & de bois, pourveu que j'aye le cœur de l'Homme pour mon Autel, où il me consacre tous ses travaux & ses soins.

L'Eloquence. Vous parlez bien haut pour le Fils de la Terre.

Le

Le Louys d'or. Je ne suis point tellement le Fils de la Terre, que je ne sois aussi le Fils du Soleil & des Astres.

L'Eloquence. Pour moy je suis la Fille de l'entendement & du cœur de l'Homme.

Le Louys d'or. S'il n'y a qu'à sortir de l'entendement & du cœur de l'Homme pour prouver sa noblesse, les trahisons & les grands crimes seront bien-tost illustres, & disputeront avec vous de la gloire de la naissance. Il est vray que j'ay esté conçû dans un lieu bien obscur; mais j'ay trouvé dans cette obscurité-là, je ne sçay quoy, qui ébloüit les yeux, & qui n'est pas fort desagreable aux vostres. J'avouë que ma naissance m'a rendu le voisin des Enfers; mais on m'y a trouvé, & si vous y estiez cachée comme moy, je ne sçay pas qui vous iroit chercher là pour vous déterrer.

L'Eloquence. Je sçay bien que vous plaisez aux Hommes, mais ce n'est qu'à cause que vous leur imposez par de petits agrémens qui donnent dans les yeux.

Le Louys d'or. Mes agrémens ne

donnent point ſi fort dans les yeux, qu'ils ne donnent encore plus dans le cœur. Pour ce qui eſt d'impoſer, nous ſommes dans un tems où l'on ne peut faire fortune dans le monde à moins qu'on n'impoſe. Nous le faiſons tous deux, mais avec cette difference que vous n'impoſez que par des paroles, au lieu que j'impoſe par ma ſolidité; car on dit qu'il n'y a point de raiſon plus ſolide que moi, & qu'on ne peut donner une plus belle couleur à la verité que la mienne; au moins vous m'avoüerez qu'elle vaut bien le brillant de vos penſées.

L'Eloquence. Toute comparaiſon eſt odieuſe: mais s'il eſt queſtion d'en venir au merite, c'eſt moi qui ai réüni les Peuples quand ils eſtoient errans dans les Deſerts, & qui les ai fait vivre en Republique.

Le Louis d'or. C'eſt moi qui ſuis le nerf de leur Republique & la liaiſon de leurs Etats; c'eſt moy qui ſuis les delices des jeunes, & le ſoin des vieillards.

L'Eloquence. Je ſuis la bien venuë par tout.

Le Louys d'or. Principalement quand je vous accompagne.

L'Eloquence. J'ay accés dans les Palais des Rois.

Le Louys d'or. Vous n'y en avez point tant, qu'un Mulet qui me porte n'y en ait encore davantage que vous.

L'Eloquence. J'ay beaucoup de pouvoir sur le cœur de l'Homme.

Le Louys d'or. Vous en avez, mais avec un grand embaras de paroles; au lieu que moy, sans preparation & sans artifice, j'ay le don de me faire écouter dans les cœurs, & de m'en rendre le maistre: car estant question dernierement de consoler un miserable, vous tâchâtes de le faire par beaucoup de paroles; peut-estre qu'il n'estoit pas fait à un si beau langage; mais vostre discours luy sembloit bien fade, lorsque quelqu'un s'avisa de me mettre dans sa main, & alors on vit la joye qui s'épanouïssoit sur son visage, & à l'entendre, il sortoit de moy, une vertu secrete qui luy alloit gagner le cœur. Feriez-vous bien par vos paroles, ce que je faisois en ce temps-là par mon silence?

L'Eloquence. Je rends bien d'autres services à l'Homme.

Le Louys d'or. Vous en rendez, mais je ne ſçay s'ils valent les miens ; car je m'en vais chez un Roturier, je le rends Gentilhomme ; je m'en vais chez un Ignorant , auſſi-toſt c'eſt un homme d'un ſens profond ; je m'en vais chez un Temeraire, auſſi-toſt c'eſt un Brave ; & ſi vous faites les Doctes, j'ay le privilege de faire les Docteurs. Vos ſervices valent-ils bien ceux-là ?

L'Eloquence. D'où vient donc qu'aprés tant de bien-faits que vous rendez, je vous voyois dernierement ſous le marteau d'un Artiſan où vous faiſiez une pauvre figure ?

Le Louys d'or. Je ne ſçay pas ſi vos figures ſont plus agreables, mais je ſçay bien que le tour qu'on me donnoit alors, vaut bien le tour de vos Periodes & de vos Vers.

L'Eloquence. Mais avec ce beau tour on vous voit courir le Monde comme un miſerable qui n'a point de Pays.

Le Louys d'or. Si c'eſt un mal que de courir le Monde, il m'eſt commun avec le Soleil. Je n'ay point de Pays arreſté, mais par tout où je ſuis l'Homme trouve ſa Patrie.

L'Eloquence. Il a donc grand tort de vous

vous traiter auſſi mal qu'il fait ; car vous tombâtes dernierement entre les mains d'un vieux Avare qui vous mit en priſon dans un Coffre fort , & qui vous enfouït dans la terre.

Le Louys d'or. Quand je ſuis en priſon de la ſorte, il n'y a perſonne qui n'aime mieux y entrer, que d'aller dans les Jardins des Princes. Je n'y ſuis pas tout ſeul, le cœur de celuy qui m'y met, s'y cache avec moy.

L'Eloquence. Mais que faites-vous là ?

Le Louys d'or. Ce que vous faites dans vos Ecrits qui ſont cachez dans la Boutique d'un Libraire.

L'Eloquence. Je ſuis là comme le monument des Orateurs , où leur Eſprit repoſe.

Le Louys d'or. Et moy je ſuis dans ce Treſor enfouy, comme le monument du Riche où ſon Ame repoſe.

L'Eloquence. Je plains pourtant bien voſtre deſtinée, puiſqu'au ſortir delà on vous voit ſouvent à la diſcretion d'un faux Monnoyeur.

Le Louys d'or. Je ne plains pas moins vos Ecrits, puiſqu'aprés avoir eſté lûs avec tant de plaiſir , on les voit quel-

que-

quefois dans un Cabinet à la discretion des Souris.

L'Eloquence. Vous allez aprés cela dans des lieux pestiferez.

Le Louys d'or. Je n'y prens point de mauvais air, & je n'en suis pas moins bien venu à la Cour, où les Creatures les plus delicates disent que je porte la santé avec moy.

L'Eloquence. On vous voit mesme sortir quelquefois d'entre les mains des Scelerats.

Le Louys d'or. Je n'en repose pas moins agreablement entre les mains des Innocens.

L'Eloquence. Parmi eux il s'en trouve qui font merveille à declamer contre vous.

Le Louys d'or. Ils ne déclameroient pas si fort, s'ils ne me proposoient à eux-mesmes comme le prix de leur declamation.

L'Eloquence. Cela n'empesche pas qu'il n'y ait des Philosophes qui vous condamnent en public.

Le Louys d'or. Il n'y en a pas un qui ne m'approuve en particulier lorsque je suis dans la Bourse.

DIA-

☞ *DIALOGVE dans les Champs Elisées.*

CRATES, ZENON.

Crates. Moquez-vous de moy tant que vous voudrez, je souffriray toutes vos insultes aussi patiemment que je souffrois le soufflet de Nicodrome, & les injures des Courtisannes que j'irritois contre moy, pour m'accoûtumer à endurer avec patience toutes sortes d'affronts.

Zenon. Je ne prétens pas me moquer de vous en vous demandant pourquoy vous portiez cette besace, cette cappe, cet habit doublé en Esté, & cet habit simple en Hyver. Je voudrois seulement sçavoir ce qui vous engageoit à donner dans ces singularitez.

Crates. Si vous vouliez vous ressouvenir de ce pot que vous cachiez par honte sous vostre manteau, & que je vous cassay pour vous accoûtumer à ne point rougir de telles bagatelles, vous connoîtriez que c'est dans le mesme esprit que je portois ces parures rustiques que vous me reprochez. Mais vous me parlez de la sorte peut-estre pour

pour me montrer que vous eſtes du nombre de ces Sages, qui, ſelon vous, ſont tousjours ſeveres, qui ne diſent jamais rien pour plaire; mais qui ne parlent que pour profiter.

Zenon. Je vous reconnois tousjours pour mon maiſtre ; c'eſt pourquoy je vous fais des demandes afin de m'inſtruire.

Crates. Si j'avois à vous inſtruire, je prendrois bien une autre matiere que celle que vous me preſentez.

Zenon. Comme quoy, par exemple ?

Crates. Je vous conſeillerois de ne point permettre que ceux de voſtre ſecte diſent que tous les pechez ſont égaux ; que les femmes doivent eſtre communes, que les ames ſont ſi corporelles, qu'elles peuvent eſtre écraſées comme les corps ; & de donner une plus raiſonnable idée de leur Sage, qu'ils n'en ont donnée.

Zenon. S'ils avoient crû qu'on eût pû trouver dans le monde un veritable Sage, ils n'en auroient pas fait un ſi extraordinaire.

Crates. C'eſt-à dire, qu'ils ont voulu faire un Sage qui fuſt un monſtre dans

le

le royaume de la sagesse, pour consoler ceux qui ne le sont pas.

Zenon. Le terme de monstre est trop fort.

Crates. N'est-ce pas estre monstre que d'avoir comme luy, un doigt si long, que quand il le remuë sagement, tous les Sages qui sont sur la terre, le ressentent ?

Zenon. Cela souffre une explication.

Crates. Je vous entends. Vos sectateurs veulent dire, que comme il ne peut y avoir de Sage dans le monde, selon le portrait qu'ils en font, leur Sage ne doit pas avoir le doigt plus long qu'un autre. Ils auroient mieux dit, s'ils avoient assuré qu'il n'a ny doigt, ny mains, ny bras, ny pieds, ny teste, enfin qu'il n'a point de corps ; puisqu'il n'avoit de l'existence que dans leur imagination.

CRATES.

Crates estoit de Thebes, & vivoit vers la 113. Olympiade; il fut Disciple de Diogene le Cynique.

Ayant vû dans une Comedie qu'un nommé Telephas qui tenoit un panier plein

plein de choſes précieuſes, quitta tout pour s'addonner à la Philoſophie Cynique, il prit auſſi ce parti.

Il eſtoit fort laid, & pour ſe rendre encore plus hideux, il mit ſur ſon manteau une peau de brebis. Son habit d'Eſté eſtoit double,&celuy d'Hyver eſtoit ſimple. Quoyqu'il n'eût pour tous biens qu'une beſace & une méchante cappe, il ne laiſſoit pas de paſſer ſa vie avec beaucoup de gayeté.

On l'appella *Thyrepanoiктes*, c'eſt-à-dire, crocheteur de portes, à cauſe qu'il eſtoit bien reçû par tout.

Alexandre luy demandant s'il vou-
„ loit qu'on rebâtit ſa Patrie: Non, dit-il,
„ car un autre Alexandre viendroit peut-
„ eſtre encore la détruire comme vous.

Nicodrome Joueur d'inſtrumens, luy ayant donné un ſoufflet qui luy fit enfler la jouë, il ſe contenta pour toute vengeance, de mettre deſſus la jouë un écriteau qui contenoit ces mots: *Nicodrome l'a fait.*

Il jetta ſon argent dans la mer; d'autres diſent qu'il le mit entre les mains d'un Banquier, avec ordre de le rendre à ſes enfans, s'ils n'avoient point d'eſprit; ou de le diſtribuer au peuple, s'ils

s'ils devenoient Philosophes, parce qu'il prétendoit qu'étant Philosophes, ils n'auroient besoin de rien.

Il disoit des injures à des Courtisannes, afin qu'elles luy en dissent reciproquement, & qu'ainsi il s'accoûtumât à souffrir patiemment toutes sortes d'affrons. Il appelloit le mépris de la gloire & la pauvreté, son païs.

Il disoit, 1°. qu'il est impossible de trouver un homme entierement exemt de vices.

2°. Que nostre vie est semblable à une pomme de grenade, dont il y a toûjours quelque grain pourri.

3°. Qu'il souhaitoit que les fontaines portassent aussi-bien du pain que de l'eau.

4°. Que les guerres civiles & les tyrannies s'excitent dans les Villes autant par la superfluité & les delices, que par toute autre cause.

5°. Que s'il luy eûst esté possible, il eût monté sur le lieu le plus élevé de la Ville, pour crier à pleine teste : O « hommes ! quelle est vostre extravagan- « ce, de prendre tant de peines, à amas- « ser des biens, sans avoir soin de l'éduca- « tion de vos enfans, à qui vous les devez « laisser ? 6°. Que «

6°. Que ceux qui n'ont pour amis que des flateurs, ſont auſſi ſeurs dans le peril, que les brebis parmy les loups, (*parce que les flateurs ne les accompagnent que pour les manger.*)

DE ZENON.

Zenon eſtoit de Citie Ville de Chypre.

Il avoit la taille haute, le teint bazanné, & panchoit le cou ſur l'un des coſtez. Il refrognoit ſouvent le nez, & ſe mordoit la lévre.

Ses mœurs eſtoient civiles, douces, accommodantes ; il mangeoit peu, & ſa nourriture ordinaire n'eſtoit que du pain, du miel, & un peu de bon vin. Son exterieur faiſoit paroiſtre beaucoup de gravité.

Un Oracle luy ayant recommandé la couleur des morts, il ſe mit à étudier avec aſſiduité, interpretant le conſeil de l'Oracle du teint pâle que contractent ordinairement ceux qui s'appliquent à l'étude.

Les Ambaſſadeurs d'un Roy de Perſe voyant qu'il ne diſoit mot dans un feſtin, commencerent à boire à ſa

ſanté,

ſanté, & luy dirent : Seigneur, ſi vous « ne nous dites mot, que voulez-vous « que nous diſions de vous au Roy, lorſ- « que nous ſerons de retour ? Il leur ré- « pondit : Dites luy que vous avez vû « un vieillard qui ſçait bien ſe taire à « table. «

Ayant appris qu'un navire, qui contenoit tous ſes biens, eſtoit pery, il en remercia la fortune comme d'un moyen qu'elle luy donnoit de s'addonner entierement à la Philoſophie.

Son Valet s'écriant pendant qu'il le battoit pour un larcin : J'eſtois prédeſti- « né à dérober ; & à eſtre battu, ajouſta « Zenon. «

Il ne voulut point eſtre cïtoyen d'Athenes ; & la raiſon qu'il en donna, c'eſt qu'il avoit peur, diſoit-il, de ſembler faire injure à ſon païs. Les Atheniens luy donnerent une couronne d'or, & luy éleverent une ſtatuë d'airain.

Il étudia la Philoſophie ſous Crates. Celuy-cy le trouvant honteux & timide, luy donna à porter par la Ville d'Athenes un pot plein de lentilles, & voyant qu'il le cachoit ſous ſa robe, il caſſa ce pot d'un coup de bâton ; ce qui donna tant de confuſion à Zenon,

qu'il prit la fuite. Dans la suite il fit beaucoup de bien à Crates. Il luy envoyoit tous les jours dans un petit pot ce qui luy estoit necessaire pour vivre, & mettoit dans le couvercle de ce pot quelque piece d'argent pour son usage.

Quand il vouloit reprendre quelqu'un, il attendoit ordinairement une occasion favorable pour cela. Par exemple, voulant reprendre un jeune homme effeminé qui passoit la journée à se mirer, & à se parer, il differa jusqu'à ce qu'il le vit en grande peine pour monter dans un coche, parce qu'il craignoit de gâter, & de déranger l'or-
» dre de sa parure, & luy dit: Mon amy,
» tu crains la bouë, parce que tu ne peux
» pas si bien te voir en elle, qu'en un mi-
» roir.

Un autre jeune homme luy faisant des questions au-dessus de la portée de sa jeunesse, il ne luy fit point de réponse; il luy montra seulement un miroir, luy
„ disant: Voy, je te prie, si ton visage est
„ digne de telles questions.

Un muguet parfumé s'approchant de luy, il luy demanda, qui sentoit si fort la femme?

Son serment ordinaire estoit par le caprier. Il

Il disoit 1°. que si les Sages n'aimoient point, il n'y auroit rien de plus malheureux que les belles.

2°. Que le souverain bien consiste à vivre conformément à la nature selon l'usage de la droite raison.

3°. Qu'avec la vertu on peut estre heureux au milieu des tourmens & des disgraces de la fortune.

4°. Que ceux qui parloient bien, & dont les actions estoient mauvaises, ressembloient à la monnoye d'Alexandrie qui estoit belle, & qui estoit composée de faux métail.

5°. Qu'il estoit vray que Theophraste avoit plus d'écoliers que luy ; mais que ce grand nombre prouvoit seulement que la danse de Theophraste estoit plus grande, & que pour la sienne elle estoit mieux reglée.

6°. Que quelque severe qu'il fust, il se réjouïssoit aux festins ; mais que cela ne devoit étonner personne, puisque les legumes les plus amers deviennent doux, quand ils ont esté trempez.

7°. Que la pieté est la science du service que nous devons à Dieu.

8°. Que les Sages sont tousjours se-

veres, & ne diſent jamais rien pour plaire; mais qu'ils ne parlent que pour profiter.

9°. Que ceux qui parlent trop, ont leurs oreilles changées en langue.

10°. Que la nature a donné à l'homme deux oreilles & une ſeule langue, pour montrer qu'il faut une fois plus entendre que parler.

11°. Que peu de choſe donne la perfection à un ouvrage, quoyque la perfection ne ſoit pas peu de choſe.

Ayant trouvé un jeune homme qui ſe promenoit à l'écart, pour éviter un de ſes amis qui le vouloit engager par ſes prieres à porter un faux témoignage pour luy, il luy dit: Quoy, cet homme
» a la hardieſſe de te demander une choſe
» injuſte, & tu n'as pas la hardieſſe de la
» luy refuſer!

Il fut fondateur de la ſecte Stoïcienne, ainſi appellée du mot *Stoa* qui ſignifie en Grec portique, lieu où il donnoit ſes leçons.

Selon cette ſecte, 1°. les femmes & les hommes ne doivent avoir qu'une ſorte de veſtement. 2°. Les pechez ſont égaux, & les vertus égales. 3°. Les femmes doivent eſtre communes, afin de

de détruire les desordres qu'apportent le soupçon & la jalousie. 4°. Il n'y aura qu'un Dieu souverain, qui soit immortel, tout le reste perira. 5°. Le monde a esté créé. 6°. Dieu n'est rien autre chose que l'ame du monde, le monde est le corps de cette ame, & tous les deux sont comme un animal parfait. 7°. Nos ames ne peuvent éviter l'action du feu dans les incendies generales, & se réünissent à Dieu qui est la grande ame de l'Univers. 8°. Nos ames sont si corporelles, que celles des hommes écrasez par quelque ruine inopinée, perissent dés l'heure mesme. 9°. Le Sage est exempt des passions, est tousjours égal à soy-mesme, trouve tout en soy pour vivre content. Il est seul libre, seul roy veritable, exerce son empire jusques dans les liens, s'il y tombe; n'est redevable de sa felicité qu'à luy-mesme, & à la force de son esprit; il sçait seul aimer, & merite seul qu'on l'aime, possede seul la beauté, la noblesse, & les sciences en perfection; se prend si bien à ce qu'il fait, qu'on remarque mesme son adresse à cuire des lentilles; s'il étend son doigt sagement, tous les Sages qui sont sur

la terre le reſſentent. Il eſt ſeul vray Magiſtrat ; vray Prophete, vray Sacrificateur, ne ment jamais, ne pêche jamais, ne peut eſtre offenſé ; eſt ſans pitié & ſans miſericorde, parce qu'il n'eſt ſuſceptible d'aucune paſſion ; peut ſe faire mourir quand il veut, de meſme qu'on quitte le jeu ou la table quand on le veut, & c'eſt là le principal point de ſa liberté. 10. La connoiſſance des arts liberaux eſt inutile. 11. Le Soleil ſe nourrit des vapeurs de l'Ocean ; & la Lune, de celles des eaux douces.

Zenon mourut vers la 129. Olympiade. On dit qu'il s'étrangla luy-meſme aprés une chûte. Ses Diſciples ſe ſont maintenus dans cette liberté de ſe donner eux-meſmes la mort. Antigonus le ſecond ayant appris que ce Philoſophe avoit fini ſa vie, il dit que le Theatre de ſes actions luy eſtoit ôté, comme celuy de tous les hommes qu'il deſiroit le plus pour ſa gloire, & pour ſpectateur & approbateur de tout ce qu'il faiſoit.

☞ Theſée voyant que le Roy vouloit faire pourſuivre Medée pour la punir, luy dit :

C'eſt

C'est assez d'éviter sa haine ;
Soyons heureux, Seigneur,
Nostre parfait bonheur
Suffira pour sa peine.

☞ Devise pour la Mere de Dieu qui a tousjours esté Vierge. Un Oranger chargé de fruits.

Florem non adimit fructus.

Le fruit ne luy fait point perdre sa fleur.

☞ Le Palet ou le Disque estoit un exercice fort ordinaire aux Romains. Ce Palet estoit de pierre, de fer, ou de cuivre, épais de cinq ou six doigts, un peu en ovale, & long de plus d'un pied. Il estoit entortillé d'une courroye de cuir, qui demeuroit dans la main de celuy qui le lançoit. Quelques Sçavans ont prétendu qu'au lieu de cuir, on se servoit quelquefois d'une corde de crin ; mais je croy qu'ils ont esté trompez par ce passage.

Quis melius vibrata puer vertigine molli Claudien l. 2.
Membra rotet, vertat quis marmora crine supino ?

Car ce qu'Horace a dit, *gestare brachia*, Claudien l'exprime par, *rotare membra;* & pour mieux exprimer encore le geste & les contorsions de ceux qui lancent, il a ajoûté, *vertat quis marmora crine supino?* parce qu'en flechissant le corps & en renversant la teste ils renversent aussi leurs cheveux. Je ne doute point que ce ne soit le sens naturel de ce passage.

☞ En Espagne tous les Grands se couvrent devant la Reine, comme aussi toutes les autres personnes de qualité, lorsqu'en presence de sa Majesté ils entretiennent quelque Dame de la Cour; & pour les excuser de ce manque de respect pour leur Souveraine, on dit qu'ils sont tellement épris de la beauté & du merite de la Dame avec laquelle ils ont lié conversation, que leur incivilité leur est pardonnable. Voyage Hist.

☞ Peut-on pousser plus loin l'amitié de Mademoiselle S. lorsqu'elle parle ainsi.

Quand l'aveugle destin auroit fait une Loy
Pour me faire vivre sans cesse:
J'y renoncerois par tendresse,
Si mes amis n'estoient immortels comme moy.

☞ Pour

☞ Pour M. M. A.

L'amour parfait n'est pas le plus heureux.
Cette grande delicatesse
Que les Amans veulent entr'eux,
Rend leur esprit si pointilleux,
Que la moindre chose les blesse.
Passe-t-on un jour sans se voir,
On est dans un vray desespoir;
Ce ne sont que soupçons, que reproches sans cesse;
Son devoir, sa fortune, il faut tout oublier,
Pour ne penser qu'à sa maistresse.
D'une si gênante tendresse
Dieu garde mes amis, & moy tout le premier.

☞ Devise pour la Probité Royale.

Le Soleil dans le Zodiaque.

Nusquam devius.

Sans prendre jamais de détours.

☞ Avis aux Medecins I.

Exige, dum dolet, post curam Medicus olet.

C'est-à dire, faites-vous payer de vostre malade, pendant qu'il souffre; car aprés

la guériſon, le Medecin ſent mauvais, on le fuit.

☞ La parfaite valeur eſt de faire ſans témoins ce qu'on feroit capable de faire devant tout le monde.

☞ Caton dit agreablement à une perſonne qui le conſultoit ſur ce que les Souris avoient rongé ſes Souliers, qu'il n'eſtoit point ſurpris de cela, comme il le feroit, ſi les Souliers avoient rongé les Souris.

☞ Les premiers Romains ne ſe faiſoient point couper les cheveux, comme il paroiſt par les anciennes Statuës: c'eſt pourquoy Ovide les appelle *intonſos*, qui ne ſont point tondus. Les Barbiers ne commencerent à eſtre connus à Rome, que du temps de Curius. Car Varron rapporte que par une inſcription qui eſtoit dans Ardée, il paroiſſoit qu'un certain P. Ticinius Menas les avoit amenez de la Sicile l'an de Rome CCCCLIV.

☞ Les vieillards, les femmes, les enfans, & les malades ſont plus ſujets aux mouvemens de la colere que les autres, parce qu'elle n'eſt qu'une vraye foibleſſe & maladie d'eſprit. *Invalidum omne natura ſua querulum eſt.*

☞ Les

☞ Les boucliers des Spartes estoient si grands, qu'ils leur servoient de remparts dans les combats, de barques dans les naufrages, & de tombeaux aprés leur mort.

☞ Bion surnommé Boristhenite, Poëte & Philosophe Satyrique, dit sur Agamemnon, qui dans son affliction s'arrachoit les cheveux: Ce sot Roy s'arrache les cheveux, comme si pour avoir la teste pelée, on en sentoit moins sa douleur. *Perinde stultissimum Regem in luctu capillum sibi evellere, quasi calvitio mœror levaretur.* Plutarq. « « « « Ciceron.

☞ Monsieur Pietre ayant défendu par son testament qu'on l'enterrât dans l'Eglise, de peur de nuire à la santé des vivans par les exhalaisons de son corps mort, on luy fit cette Epitaphe qui se voit dans le Cimetiere de S. Etienne du Mont.

Simo Pietreus Doctor Medicus Par. vir pius & probus hic sub dio sepeliri voluit, ne mortuus cuiquam noceret, qui vivus omnibus profuerat.

Simon Pietre qui fut jadis M. Maulcror.
Docteur Medecin de Paris,
D'une probité singuliere;

A voulu que son corps fust mis
Au milieu de ce Cimetiere,
Craignant ailleurs de faire tort
Dans une place mieux choisie,
Et qu'ayant fait à tous du bien pendant sa vie
Il ne pust nuire aprés sa mort.

☞ On faisoit autrefois dans les Discours publics de longues & frequentes citations de Grec & de Latin; mais cet usage s'est détruit depuis qu'on a dit:

Art de prescher. *Je ne te puis souffrir, si tu viens en Latin*
Citant à chaque mot le grand Saint Augustin,
Et sur des faits connus alleguant l'Ecriture,
Te faire un vain honneur d'une longue lecture.

Les parens sont d'ordinaire peu reconnoissans les uns envers les autres, parce qu'ils croyent que le parent qui a assez de biens & de fortune pour obliger son parent, le doit faire, & qu'ainsi quand il le fait, il ne fait que son devoir. J'en ay fait & j'en fais tous les jours l'épreuve.

☞ Il

☞ Il sort un vent par la fente d'un Rocher à une petite lieuë de Noyons, prés d'un Hermitage. On a souvent jetté des pierres dans cette fente, descendu un plomb avec des cordes, sans pouvoir trouver le fonds. Le vent est moins violent dans cet endroit qu'à un quart de lieuë de là. Comme l'ouverture n'est pas bien grande, on la boucha vers la fin du dernier siecle, & elle demeura ainsi pendant sept à huit mois: mais on se vit bien-tost obligé de la rouvrir, parce que la terre ne produisoit rien: les Oliviers, les Vignes & les autres Arbres se secherent tellement, que la recolte fut fort sterile, & mesme les habitans furent frappez de maladies contagieuses qui en firent mourir beaucoup.

☞ L'Ambassadeur d'Espagne presente tous les ans au Pape au nom de son Maistre, comme Vassal de l'Eglise, à cause du Royaume de Naples, le 29. jour de Juin, auquel jour se celebre la Feste de S. Pierre, une haquenée avec une bourse, dans laquelle il y a sept mille écus.

☞ Quand on commence à estre sage & raisonnable, on devient timide.

Nous en avons de frequens exemples dans les enfans.

☞ Horace tourne parfaitement dans l'Epître premiere du Livre second, en ridicule le prejugé que les Romains avoient en faveur de l'ancienneté. Voicy comme il parle.

Si meliora dies, ut vina, poëmata reddit,
Scire velim, pretium chartis quotus arroget annus.
Scriptor adhinc annos centum qui decidit, inter
Perfectos veteresque referri debet? an inter
Viles atque novos? excludat jurgia finis.
R. Est verus atque probus, centum qui perficit annos.
Hor. quid? qui deperiit minor uno mense, vel anno,
Inter quos referendus erit? veteresne Poëtas?
An quos & præsens & postera respuet ætas?
R. Iste quidem veteres interponetur honeste,
Qui vel mense brevi, vel toto est junior anno.

Hor.

Hor. Utor permisso, caudaque pilos ut equinæ
Paulatim vello, & demo unum, demo etiam unum:
Dum cadat elusus ratione ruentis acervi
Qui redit ad fastos, & virtutem æstimat annis,
Miraturque nihil nisi quod libitina sacravit.

C'est-à-dire : S'il en est des Poëmes comme des Vins, que le temps rend meilleurs, je voudrois bien sçavoir quel temps précisément peut donner du prix à nos Ouvrages. Un Ecrivain qui est mort depuis cent ans, doit-il estre mis au nombre des Anciens, de ces Ecrivains parfaits ? ou n'est-il encore que parmy ces méchans Modernes ? Etablissons un point fixe, sur lequel on ne puisse plus disputer. R. Celuy qui a cent ans accomplis, est ancien & bon. Hor. Mais celuy à qui il ne manque qu'un mois ou qu'une année pour avoir ces cent ans complets, dans quel rang le faudra-t-il mettre ? Le mettra-t-on au rang des anciens, ou du nombre de ceux qui sont le mépris de nostre siecle, & qui le seront des siecles futurs ? R. Pour celuy-là qui n'est plus jeune que d'un

d'un mois ou que d'une année, on pourra encore honneſtement le mettre parmi les Anciens. Hor. Je me ſers de cette permiſſion : comme celuy qui arrache une queuë de cheval en tirant tous les crins un à un, j'ôte une année, j'en ôte encore une autre, juſqu'à ce qu'enfin trompé par cette ſuite de raiſonnement, comme un monceau qui s'éboule, vous ſoiez réduit à rien, vous qui avez recours aux faſtes, qui n'eſtimez la vertu que par les années, & qui n'admirez que ce que la Déeſſe Libitine a conſacré.

☞ Porus donne cette idée de l'ambition inſatiable d'Alexandre le Grand ;

Quelle étrange valeur, qui ne cherchant
qu'à nuire,
Embraſe tout, ſi toſt qu'elle commence à
luire,
Qui n'a que ſon orgüeil pour regle & pour
raiſon,
Qui veut que l'Univers ne ſoit qu'une
priſon,
Et que Maiſtre abſolu de tous tant que nous
ſommes,
Ses eſclaves en nombre égalent tous les hom-
mes!

☞ Les

☞ Les connoisseurs ou ceux qui se croyent tels, se donnent voix déliberative & décisive, sur les Spectacles, se cantonnent aussi, & se divisent en partis contraires, dont chacun poussé par un tout autre interest, que par celuy du public ou de l'équité, admire un certain Poëme, ou une certaine Musique, & siffle toute autre. Ils nuisent également par cette chaleur à défendre leurs préventions, & à la faction opposée, & à leur propre cabale ; ils découragent par mille contradictions les Poëtes & les Musiciens, retardent le progrés des Sciences & des Arts, en leur ôtant le fruit qu'ils pourroient tirer de l'émulation & de la liberté qu'auroient plusieurs excellens Maistres de faire chacun dans leur genre, & selon leur genie de tres-beaux Ouvrages.

☞ Un Curé fort ignorant en Latin, ayant entendu à la teste de son Clergé un Discours Latin qu'on luy avoit fait par ceremonie, répondit en cette maniere : *Loquebantur Apostoli variis Linguis* : Monsieur, vous sçavez que « les Apôtres parloient plusieurs Langues ; « vous venez de me parler en Latin, & « moy je vais vous répondre en François. «

le

☞ On a dit d'Aristote, qu'il estoit le Secretaire de la nature, & qu'il avoit trempé sa plume dans le bon sens. Ce n'est pas un Disciple de D.C. ou de G. qui a parlé ainsi de ce Philosophe.

☞ Il n'y a point d'Ouvrage si accompli, qui ne fondist tout entier au milieu de la Critique, si son Auteur vouloit en croire tous les Censeurs, qui ôtent chacun l'endroit qui leur plaist le moins.

☞ On aime à louër Voiture, & on est forcé de louër Balzac. On a dit de Budé & d'Erasme, *Hunc amare possis, illum admirari; huic favere, illi parere; profectò ille me violenter cogit, hic suaviter allicit.*

☞ Au Roy.

Ton courage affamé de peril & de gloire,
Court d'Exploits en Exploits, de Victoire en victoire:
Souvent ce qu'un seul jour te voit executer,
Nous laisse pour un an d'actions à compter.

☞ Devise pour la Chambre aux deniers. La Manne qui tomboit dans le Camp des Israëlites.

Quod

Quod superest fatale fruenti.

Ce qui en reste est fatal à celuy qui en joüit.

☞ On n'a jamais bon marché de ce dont on n'a que faire. *Quod non opus est, asse carum est.* Caton.

☞ Quelque temps aprés que les Hollandois eurent mis pendant les dernieres Guerres un Impost sur les Poules, on fit cette Epigramme.

Gallinæ Batavis vectigal ferre jubentur.

Qui matris redimat fœnora Gallus erit.

C'est-à-dire, il viendra un Coq, *un François*, (parce que *Gallus* signifie Coq & François) qui delivrera les Poules de l'Impost dont on les a chargées.

☞ Recusation honorable. La voici. Quelques habiles prononcent en faveur des Anciens contre les Modernes ; mais ils sont suspects & semblent juger en leur propre cause, tant leurs Ouvrages sont faits sur le goust de l'antiquité. On les recuse.

☞ Que je prens de plaisir à voir donner

donner des nazardes à Seneque , & à Plutarque ſur mon nez! diſoit Montagne , quand il voyoit reprendre quelques-unes des penſées de ces grands Hommes citées dans ſon Livre des Eſſais.

Bacon. ☞ Ceux qui gouvernent ſont comme les corps celeſtes, qui ont beaucoup d'éclat, & qui n'ont point de repos.

☞ Deviſe pour montrer la vanité des choſes du monde. Un Bucher d'Apotheoſe, où les Romains brûloient les corps de leurs Empereurs avec des meubles precieux, des dorures & des parfums.

In cineres hic ſplendor abit.

Et tout cela bien-toſt n'eſt plus qu'un peu de cendres.

☞ Al. à Cl.

C'eſt le deſtin des belles choſes :
Ainſi nous voyons tous les jours
Les épines avec les roſes,
Les chagrins avec les amours.

☞ Deux Auteurs des plus renommez ont blâmé dans leurs Ouvrages Montagne , que je ne crois pas auſſi-bien qu'eux exempt de toute ſorte de blâme. Il paroiſt que tous deux ne l'ont eſtimé en aucune maniere : l'un ne penſoit

ſoit pas aſſez pour gouſter un Auteur qui penſe beaucoup ; l'autre penſe trop ſubtilement pour s'accommoder des penſées qui ſont naturelles.

☞ On dit que les Portugais ayant perdu une bataille, on trouva quatorze mille guitarres ſur la place.

☞ C'eſt le comble du bonheur que d'eſtre heureux, & d'en eſtre eſtimé digne. *Eſt demum vera felicitas, felicitate dignum videri.* Pline Paneg.

☞ Les grands Emplois ſont avec juſtice appellez *Charges*, parce qu'ils chargent plus qu'ils n'honorent. *Onerant plus quàm honorant.* Seneq. Les chaînes pour eſtre d'or n'en ſont pas moins peſantes.

☞ Fauſſe devotion que celle qui eſt ſans miſericorde pour le prochain ! Dites-moy, *Larvias*,

Des intereſts du Ciel pourquoy vous chargiz-vous ?
Pour punir le coupable a-t-il beſoin de vous ?
Laiſſez luy, laiſſez-luy le ſoin de ſes vengeances,
Ne ſongez qu'au pardon qu'il preſcrit des offenſes.

☞ S'il eſt heureux d'avoir de la naiſſance,

naiſſance, il ne l'eſt pas moins d'eſtre tel, qu'on ne s'informe plus ſi vous en avez.

☞ Vous fiſtes mieux l'année paſſée, dit un Railleur, à un Abbé qui venoit de prêcher : Comment l'entendez-vous ? dit l'Abbé, je ne prêchay point ; c'eſt à cauſe de cela, repliqua le Railleur.

☞ A un Poëte Penſionnaire, difficile à contenter.

Vous ne dormez ny jour ny nuit,
Tout vous travaille, tout vous nuit ;
Vous ne ſongez rien qui vous plaiſe,
L'inquietude vous abbat.
Un Rimeur couché ſur l'Etat
Devroit dormir fort à ſon aiſe.

☞ Sylla qui dépoüilloit les Temples pour payer ſes Soldats, fut un jour averti que dans le temps qu'on alloit piller celuy qui eſtoit bâti à Delphes en l'honneur d'Apollon, on y avoit oüi le ſon de quelques Inſtrumens : *Tant mieux*, répondit-il, *puiſqu'Apollon joüe du Violon, c'eſt une marque qu'il eſt de belle humeur, & qu'il n'eſt point irrité contre nous.*

☞ L.D.D. peut dire auſſi à propos que L.P.

„ J'ay crû que dans un temps où les

Titres

Titres sont à si bon marché ; dans un «
temps où chaque Gentilhomme a nom «
Monsieur le Marquis, & chaque Eccle- «
siastique Monsieur l'Abbé, je pouvois «
bien aussi m'appeller Monsieur l'Au- «
teur. J'ay crû enfin que dans un Païs «
où l'on souffre des Marquis sans Mar- «
quisats, & des Abbez sans Abbayes, on «
pourroit bien aussi souffrir des Auteurs «
sans autorité. «

☞ Que le sang des Princes est digne d'estime & de respect, s'il est vray que.

Les Princes ont cela de leur haute naissance,
Leur ame dans leur sang prend des impressions
Qui dessous leur vertu rangent leurs passions:
Leur generosité soûmet tout à leur gloire,
Tout est illustre en eux, quand ils daignent se croire;
Et si le Peuple y voit quelques déreglemens,
C'est quand l'avis d'autruy corrompt leurs sentimens.

C'est Cleopatre qui parle ainsi dans la Tragedie de Pompée par M. Corneille.

☞ Se

☞ Se contenter de ce qu'on a. Maxime pour la felicité.

Mais dequoy ſert le deſirer,
Sinon pour l'homme martyrer?
Le deſir n'eſt rien que martyre.
Ronſard. *Content ne vit le deſireux,*
Et l'homme mort eſt bienheureux:
Heureux qui plus rien ne deſire.

☞ S. P. étoit Poëte, il faiſoit cette plainte que B. D. P. pourroient auſſi faire à preſent.

Je ne ſuis plus nourry que par mes creanciers,
Qui tâchent, pour tirer payment de leurs deniers,
De me faire ſurvivre à tous ceux dont j'herite.
Que ma miſere eſt grande, & mon ſort inhumain!
Les dettes me font vivre, & quand je ſeray quitte
Je prévoy qu'il faudra que je meure de faim.

☞ *Dorante* aimoit il y a quelques jours éperdûment *Celiſe*; il vous aſſûre qu'il ne l'aime plus, parce qu'il ſçait que ſon amour vous déplaît: ne vous y fiez pas, car

Il

Il n'est pas sûr tousjours de croire l'apparence, Alceste Opera.
Un cœur bien pris & bien touché
N'est pas aisément détaché,
Ni si-tost guery que l'on pense,
Et l'amour est souvent caché
Sous une feinte indifference.

☞ Monsieur Pavillon ayant que de donner des conseils à une jeune personne luy dit,

J'ay des conseils à vous donner,
Ce n'est pas le moyen de plaire;
Iris, on ne divertit guere,
Quand on ne fait que raisonner.

Si tous les donneurs de conseils parloient avec autant de justesse, de politesse & d'agrément que Monsieur Pavillon, ils ne manqueroient pas de plaire, quelqu'air serieux qu'ait tousjours le discours qui conseille.

☞ L'abomination de la desolation est là où la Coûtume tient la place de la Verité; là où la Politique est la regle de la Religion; là où le Libertinage est preferé à la Regularité.

☞ Agamemnon n'osant marquer la douleur qu'il sentoit pour le sacrifice qu'il étoit obligé de faire de sa propre fille Iphigenie, par l'ordre des Dieux,

se plaint de la sorte dans la Tragedie de Monsieur Racine.

Triste destin des Rois ! Esclaves que nous sommes,
Et des rigueurs du sort, & des discours des hommes,
Nous nous voyons sans cesse assiegez de témoins,
Et les plus malheureux osent pleurer le moins.

Il dit dans un autre endroit du mesme Poëme.

Helas ! en m'imposant une Loy si severe,
Grands Dieux, me deviez-vous laisser un cœur de pere ?

Y aura-t-il quelqu'un qui pourra me sçavoir mauvais gré, de ce que j'ay mis icy ces six vers ? ce sont des perles qui sont tousjours d'un grand prix, quoyqu'elles ne soient pas enfilées.

Esprit de Seneq. ☞ Le Page de Philippe avoit beau l'éveiller tous les matins, pour le faire souvenir qu'il estoit homme, il l'oublioit souvent ; ce qui obligea Pausanias de luy en graver une derniere fois la verité dans les entrailles à coups de poignard.

☞ Antiochus parle fort chrestiennement dans la Tragedie de Rodogune par

par Monsieur Corneille, quand il dit:
Le Ciel par les travaux veut qu'on monte à la gloire,
Pour gagner un triomphe, il faut une victoire.

☞ U. J. E. disoit à sa belle-mere qui vouloit absolument paroistre jeune à l'âge de quarante-cinq ans:
Mais deust pour vous le sort ne changer point de face,
Certain air de devotion,
Lorsque l'on n'est plus jeune, a tousjours bonne grace.

☞ Avec tous les millions que vous pourrez posseder, vous ne pourrez pas acheter un second corps; & tandis que vous n'en aurez qu'un, vous n'aurez pas besoin de deux maisons, ny de trois tables, & moins encore de soixante mains pour vous servir. Conseils de la Sagesse.

☞ Maynard fait ainsi parler un pere affligé de la mort de sa fille.
Hâte ma fin, que ta rigueur differe;
Je hay le monde, & n'y pretends plus rien.
Sur mon tombeau, ma fille devoit faire
Ce que je fais maintenant sur le sien.

☞ En vivant dans l'oisiveté, vous faites injustice à Dieu qui vous donne

le temps pour le faire valoir. Vous faites injustice au prochain qui a besoin que vous travailliez pour luy ; vous vous faites injustice à vous-mesme en perdant de grands merites.

☞ C'est souvent hazarder un bon mot & vouloir le perdre, que de le donner pour sien.

Decius n'ose produire ses Ouvrages sous son nom ; il a raison. On est si prevenu contre luy, qu'il s'exposeroit plûtôt à être méprisé qu'à acquerir de l'estime. On a admiré son Livre aussi-tost qu'il a paru, parce qu'il contient en effet de tres-bonnes choses ; mais s'il eût porté le nom de Decius, on n'auroit songé qu'à le critiquer, & on y auroit enfin trouvé des fautes ; (car quel est l'Ouvrage qui n'en ait point ?) & tout ce qu'il y a de bon auroit esté gâté, par la mauvaise idée qu'on a de son Auteur. Un Auteur de reputation donne presque toûjours à ses Ouvrages, en les publiant sous son nom, un certain je ne sçay quoy, qui impose extrêmement à ceux qui les lisent. Les Libraires sont si convaincus de cette verité, qu'ils s'imaginent avoir fait une grosse fortune, quand ils peuvent attraper un

Ouvrage

Ouvrage de certains *Messieurs*, ou du moins de quelques-uns de leurs parens. Nous en avons un exemple dans la nouvelle Traduction de D. Guichotte. Ils ne se trompent presque jamais dans leur esperance, tant la prevention a de force sur l'esprit de l'homme. Quand on a esté assez heureux pour prevenir en sa faveur, on fait bien du chemin en peu de temps ; & on n'a pas beaucoup de peine pour venir à bout de tout ce qu'on entreprend, & pour triompher de tous les obstacles qui rendent vains & inutiles tous les desseins des autres.

☞ Plainte de M. Perrain.

Dans nos Citez la multitude
Est un fâcheux empêchement,
Et ce qu'on nomme compliment
Une importune servitude:
Je me plais bien à converser
Un amy que je puis laisser
Sans crainte & sans ceremonie;
Mais je hay cette injuste loy
Qui m'oblige à la compagnie
De quiconque approche de moy.

☞ Phinée dit dans la Tragedie d'Andromede de Monsieur Corneille,

Mais souvent le devoir ne donne pas le cœur.

S.Evr. ☞ On dit d'Alexandre, s'il falloit courir, il vouloit que ce fust contre des Rois; s'il aimoit la chasse, c'estoit celle des Lions. Il avoit peine à faire un present qui ne fust pas digne de luy. Jamais si resolu, jamais si gay que dans l'abattement des troupes, jamais si plein de confiance que dans leur desespoir.

☞ Aux femmes.

Vous qui pouvez tout vaincre, & n'estes que foiblesse,
Peché de la nature, adorable à nos yeux,
Aimables ennemis, poisons delicieux,
Tyrans, dont le pouvoir nous rit quand il nous blesse :

Objets par qui la terre assujettit les Cieux;
Sources de nos plaisirs comme de nos tristesses,
Dont le jaloux orgueil a malgré les Deesses,
Fait gemir sous les fers le plus puissant des Dieux;

Cher espoir de nos cœurs, idole de nos sens,

Sexe qui bien souvent bravant les plus puissans
Par un éclat pipeur t'en es rendu le maistre:

Ecueils contre lesquels il est beau de perir;
Femmes pour une fois que vous nous faites naistre,
Helas! combien de fois nous faites-vous mourir?

☞ Il faut que les Juges agissent dans le mesme esprit que les Loix, qui punissent par équité, & non pas par colere. *Judices Legibus similes sint, quæ ad puniendum non iracundiâ, sed æquitate ducuntur.* Ciceron.

☞ Ne craignez point, Messieurs, que je degrade aucun de nos Heros par des comparaisons, tousjours temeraires & odieuses. Il y a tant de chemins qui conduisent à la gloire, & tant de traits differens de merite & de valeur, que plusieurs sans s'effacer, & mesme, sans se ressembler peuvent servir d'objets à l'admiration publique.

☞ A. M. l'Abbé *** pour mettre dans ses Dialogues de morale, où il pro-

met de faire voir la foiblesse des femmes.

Souvent ma femme & moy nous entrons en devis,
Et sur divers propos demande mon avis,
Je luy dis franchement ce qu'il est bon de faire;
Mais elle me répond, je feray le contraire:
Me faut à l'avenir estre un peu plus adroit,
Luy parler de travers pour la faire aller droit.

☞ Monsieur L. P. parle ainsi de luy-mesme.

Je ne suis pas assez fidele,
Pour estre confident de quelque bagatelle,
Un secret en mon cœur ne peut se contenir,
(Et je le confesse sans honte)
Je revele un mystere alors qu'il peut fournir
Quelque matiere à plaisant conte.

☞ Si j'épouse une femme avare, elle ne me ruinera point: si une joyeuse, elle pourra s'enrichir: si une sçavante, elle sçaura m'instruire. si une prude, elle ne sera point emportée: si une emportée,

portée, elle exercera ma patience : si une coquette, elle voudra me plaire : si une galante, elle le sera peut-estre jusqu'à m'aimer : si une fausse devote, elle..... mais que puis-je attendre de bon de celle qui veut tromper Dieu, & qui se trompe elle-mesme ?

☞ Monsieur D. T. vostre Comedie des M. D. T. est trop longue pour la reformer ; il faudroit en retrancher la moitié, & supprimer l'autre.

☞ Les Cours seroient desertes, & les Rois presque seuls, si l'on estoit gueri de la vanité & de l'interest. Les hommes veulent estre esclaves quelque part, & puiser là dequoy dominer ailleurs. C'est là le caractere du Courtisan.

☞ Proche de la petite Ville de Barchon de Laye en Castille, on voit un Château qu'on trouva sous terre dans une montagne voisine en 1657. d'une maniere assez singuliere. Un homme rêva toutes les nuits pendant un fort long-tems, qu'il voyoit au haut de cette montagne un Château dont le Maistre & la Maistresse luy montroient un endroit aux environs où il y avoit quantité d'or & d'argent caché : enfin lassé de faire tousjours le mesme songe, il obtint Voyage Hist.

permiſſion des Magiſtrats de faire creu-ſer dans l'endroit que la viſion luy indiquoit. On arracha les arbres qui s'y trouvoient, & à peine avoit-on creuſé douze ou quinze pieds, qu'on commença à trouver des murs. Le Magiſtrat fit continuer ce pénible ouvrage, & par ce moyen on découvrit ce Château, tel que le ſongeur l'avoit dépeint, & tel qu'on le voit encore aujourd'huy, composé d'une cour, de deux degrez, de pluſieurs chambres, d'un moulin à bras, d'une cave & d'un puits, dans lequel on trouva des os & de groſſes lames d'épées.

l. 2. de finib. ☞ Ciceron diſoit, laiſſons aux Grecs cette coûtume de mal-honneſtes gens, qui attaquent avec des paroles injurieuſes les perſonnes contre leſquelles ils diſputent, & qui paſſent de la cenſure de l'Ouvrage à la ſatyre contre l'Auteur.

☞ Avis de Monſieur Pavillon à N.

N'accouſtumez point voſtre cœur
Seduit par la vertu de l'objet qui le tente,
A s'attendrir par la douceur,
Meſme d'une amitié qui peut eſtre innocente.

L'honneur dans ce commerce est fort mal
assuré ;
Ne vous y laissez pas surprendre :
Un amy si sage & si tendre
Est bien plus dangereux qu'un amant de-
claré.

☞ Un bel esprit d'Italie dit à un Voyageur qui cherche Rome au milieu de Rome : Regarde ces masses énormes de pierre, ces vastes amphitheatres démolis & ruinez : voilà ce que c'est que Rome ; voy comme le cadavre d'une Ville si superbe a encore quelque chose d'imperieux & de menaçant.

Aspice murorum moles præruptaque saxa Janus Vitalis.
Obrutaque horrenti vasta theatra situ ;
Hæc sunt Roma : viden velut ipsa cadavera
tanta
Urbis adhuc spirent imperiosa minas.

☞ Properce fait cette imprecation contre son ennemy ; c'est de souhaiter qu'il devienne amoureux.

Hostis siquis erit nobis, amet ipse puel- Propert. l. 2. Eleg. 4.
las.

☞ Dans la Tragedie des Freres Ennemis, on dit

Tous les premiers forfaits coustent quelques
efforts ;

Mais, Attale, on commet les secrets sans remords.

☞ L'usage de la Boussole n'a esté trouvé qu'en l'année 1330. mais auparavant les oiseaux suppléoient à ce deffaut, parce que les Pilotes qui en faisoient une grande provision, s'en servoient en leur donnant le vol, & ces guides fideles ne manquoient pas de les mener à terre, & de leur montrer les Ports.

☞ La vieillesse est accompagnée de beaucoup d'incommoditez. Par exemple, elle cherche tousjours à amasser, & elle n'ose se servir de ce qu'elle a.

Hor. art. Poët. *Multa senem circumveniunt incommoda, vel quod*
Quærit, & inventis miser abstinet, ac timet uti.

☞ Fuyez celle que vous aimez, si vous voulez vous défaire de vostre amour; cette passion s'éloignera autant de vostre cœur, que l'objet aimé de vos yeux.

Propert. l. 3. Eleg. 20. *Unum erit auxilium mutatis, Cynthia, terris.*
Quantum oculis, animo tam procul ibit amor.

☞ Conseil que donne Horace à son amy, pour diminuer ses chagrins;

Sage

Sage Plancus, donnez par le vin quelque relâche à vostre tristesse & à vos ennuis.

Sic tu, sapiens, finire memento Hor.l. 1. Od. 7.
Tristitiam, vitæque labores
Molli, Plance, mero.

☞ On ne se croit point heureux, si l'on n'est pas reconnu heureux par les autres.

L'allegresse du cœur s'augmente à la répandre,
Et goustât-on cent fois un bonheur tout parfait,
On n'en est pas content, si quelqu'un ne le sçait.

☞ Chez les Romains quand on vouloit bien estre témoin, on ne faisoit que donner son oreille à toucher. Pline dit, *Et in aure ima momoria locus, quem tangentes attestantur* : c'est-à-dire, *Le petit bout de l'oreille est consacré à la mémoire ; c'est pourquoy nous le touchons à ceux que nous prenons pour témoins.* C. 45. l. 11. Dans le Persa de Plaute, Dordalus étonné de ce que Saturion l'appelle en Justice sans toutes ces formalitez, luy dit : *Nonne antestaris ? Ne prenez-vous pas des témoins auparavant ?* Saturion répond : *Tuan' ego caussa, carnufex, cuiquam mor-*

mortali libero aures atteram? C'est-à-dire, *Comment, Maraud, pour un Coquin comme toy j'iray user les oreilles à d'honnestes gens?*

☞ A un Libraire qui avoit imprimé un Livre qui traitoit de la Conscience.

Mais quel profit t'a pû mouvoir
A imprimer la Conscience?
Ce n'est qu'une folle dépense,
Car personne n'en veut avoir.

☞ Le mot de Blason est un terme de Tournoy qui vient du mot Allemand *Blaten* qui signifie sonner du Cor, parce qu'autrefois les Chevaliers sonnoient du Cor quand ils se presentoient aux Tournois, & parce qu'on en sonnoit encore avant que de faire la description de leurs armoiries. Les sept émaux des armoiries sont les couleurs dont on s'habilloit aux tournois ; le Soleil, les Etoilles, les Lions, &c. sont les figures des choses que les Chevaliers prenoient pour devises, se faisant appeller les Chevaliers du Soleil, du Lion, de l'Aigle, &c. Les bandes, & les fasces sont les écharpes que les Dames leur donnoient ; les Pages qui aux Tournois portoient les écus des Chevaliers, estoient déguisez

en

en Sauvages, en Lions, en Licornes; & c'est ce qui a donné occasion de mettre aux armoiries des tenans, & des supports. L'usage des manteaux & des pavillons qu'on met alentour a aussi pris son origine de ce qu'aux Tournois on mettoit l'Ecu sur de riches étoffes & sous des tentes de Chevaliers. Le cimier qui est la piece qui se met sur le sommet du casque, vient des anciens Chefs de guerre qui portoient sur le haut de leurs casques diverses figures d'animaux pour donner de la terreur aux ennemis, ou pour se faire connoistre des leurs dans la meslée du combat, ou pour paroistre d'une taille plus grande. *Vir duplo major apparet.* Polyb.

☞ Saint Philippe de Nery disoit: *Seigneur gardez-vous de moy; car je vous trahiray, si vous m'abandonnez à moy-mesme.*

☞ Les Poëtes donnent la qualité de dixiéme Muse à toutes les femmes sçavantes qu'ils veulent loüer; & je me souviens d'une Epigramme de l'anthologie, par laquelle je ne sçay quel Poëte amoureux, ne met pas seulement une certaine Dercilis d'un merite peu connu, pour une dixiéme Muse; il en fait

fait encore une seconde Venus, & une quatriéme Grace. Voicy la traduction en nôtre Langue de ce qu'il dit en Grec.

M. de la Fevrerie *Je trouve deux Venus, quatre Graces, dix Muses:*
Mais comment comptes-tu? sans doute tu t'abuses;
Non, puisque Dercilis est peut-estre encor plus
Que Muse, Grace & Venus.

☞ Noyons est située dans un fonds sur le bord d'une riviere nommé Egue, où il y a un Pont d'une seule arcade, qui passe pour le plus beau du monde. On prétend que c'est un Ouvrage des Romains, rond comme un O, & que par ainsi il est autant dans la terre que dehors; & en effet, quoyqu'il soit d'une prodigieuse hauteur, il ne paroist que la moitié du croissant hors de terre. Des gens disent que lorsqu'on a voulu en chercher les fondemens, on n'en a jamais pû trouver aucun; mais on s'appercevoit qu'à mesure qu'on creusoit la terre, le cercle s'étressissoit.

S. Epiph. ☞ Les Heretiques nommez Cataphrygiens, perçoient de tous côtez un enfant d'un an, & pétrissoient de son sang un pain qu'ils appelloient Eucharistie.

☞ Un

☞ Un Medecin parle ainsi dans le « Pourceaugnac : C'est signe, puisqu'a- « yant esté saigné quinze fois, il ne guerit « point, que la maladie n'est pas dans le « sang : nous le ferons purger autant de « fois, pour voir si elle n'est pas dans les « humeurs ; & si rien ne nous réüssit, nous « l'envoyerons aux bains. Regle, raison- « nement & conduite de la plûpart de nos « Medecins. «

☞ De la vengeance.

Qu'un Heros est content, & qu'il trouve d'appas
A se tenir tranquille au dessus des offenses!
Pouvoir se bien venger, & ne se venger pas,
C'est la plus douce des vengeances.

☞ Si C. S. n'avoit point de defauts, il ne prendroit pas tant de plaisir à en remarquer dans les autres.

☞ Les Salsidas ou devots de Sechemir, Prince de l'Arabie heureuse, luy sont si fideles & si obéïssans, qu'ils se jettent par une fenestre, s'il le commande. Un des Empereurs Turcs retournant de la guerre de Perse, & passant par le pays, le Prince pour luy faire voir l'obéïssance de ces Salsidas, ne fit

que dire ces mots, *Amiſſi baron*, quatre auſſi-toſt ſe jetterent par les feneſtres.

☞ Deux freres de la Ville de Padouë s'entretenant un jour enſemble; l'un dit qu'il euſt bien voulu avoir un Pré auſſi grand que le Ciel; & l'autre répondit qu'il euſt bien voulu poſſeder autant de bœufs qu'il y avoit d'étoilles: le premier luy demanda où il les mettroit paître? Dans ton Pré, répondit-il: Oüi, ſi je l'endurois, repartit l'autre. Je le ferois bien malgré toy, ajouſta celuy-cy; enfin des paroles ils en vinrent aux injures, & des injures aux coups, de telle ſorte qu'ayant mis l'épée à la main, ils ſe tuerent tous deux. J. N. S. O. J. P. C. H.

☞ D. Lope parlant des Grands dans le D. Garcie de Moliere, dit:

Tout ce qu'on fait ne va qu'à ſe mettre en leur grace,
Par la plus courte voye on y cherche une place,
Et les plus prompts moyens de gagner leur faveur,
C'eſt de flatter toujours le foible de leur cœur,
D'applaudir en aveugle à ce qu'ils veulent faire,

Et

Et n'appuyer jamais ce qui peut leur déplaire.

☞ Reflexion.

Faire contre un indigne objet
Eclater des fureurs inflexibles, farouches ;
C'est estre ce Romain qui dans son cabinet
S'occupoit à percer des mouches.

☞ On n'aime point à loüer, & on ne louë jamais personne sans interest. La loüange est une flatterie habile, cachée & delicate, qui satisfait differemment celuy qui la donne, & celuy qui la reçoit. L'un la prend comme une recompense de son merite ; l'autre la donne pour faire remarquer son esprit & son discernement.

☞ Auguste Cesar se faisoit aimer des femmes ; & témoignoit les aimer plustost par politique que par volupté : c'estoit, dit Suetone, pour s'en servir à découvrir les desseins de ses ennemis. *Quo faciliùs adversariorum consilia per cujusque mulieres exquireret.* Car selon Tacite, *secreta viri corrupta uxore producuntur.* Une femme corrompuë n'est point fidelle à garder les secrets de son mary.

☞ Dans

☞ Dans quelque élevation qu'on soit, cruelle condition que de se voir hay de ceux au-dessus de qui on est élevé.

Dans l'Esther de Monsieur Racine, Rydaspe dit à Aman,

L'heureux Aman a-t-il quelques secrets ennuis?

Aman luy répond:

Peux-tu le demander en l'état où je suis?
Hay, craint, envié, souvent plus miserable
Que tous les malheureux que mon pouvoir accable.

☞ L'admiration est la plus noble & la plus illustre partie de la loüange; c'est un éloge interieur que nous donnons sans parler, aux choses qui nous surprennent par la rareté de leur merite; & c'est sans doute par cette raison que l'Ecriture sainte nous apprend dans le chap. 1. l. 1. Machab. que toute la terre garda le silence à la veuë d'Alexandre. *Tota terra siluit in conspectu Alexandri.*

☞ Origine de ce proverbe, *Aquila non capit muscas.* Un Aigle ne prend point de mouches. Un Docteur Espagnol disputant dans l'Ecole de Theologie

gie de Toulouse, fit un gros solécisme dans la chaleur de la dispute ; ce Docteur voyant que tous les assistans le siffloient, dit : *Aquila non capit muscas.* Un jeune homme également ignorant & presomptueux se presentant un jour à l'examen pour les Ordres de Quatre-Mineurs, on luy demanda *Musa cujus generis* ? Le Répondant jugeant cette demande indigne de luy, répondit aussi par *Aquila non capit muscas.* Mais il fut bien étonné, quand l'Examinateur le renvoyant, luy repartit, *Nec Ecclesia superbos.* L'Eglise ne reçoit point de superbes.

☞ Marius faisant bâtir les Temples de l'Honneur & de la Vertu, ordonna qu'ils fussent les plus bas de tous ceux qui estoient dans Rome, pour faire une leçon d'humilité à ceux qui prétendoient y entrer : & nous lisons dans Saint Augustin que ces deux Temples se joignoient, parce que c'est dans la vertu que consiste l'honneur.

☞ Sur la Medecine.

Medicina, quid præstas, nisi ut juxta te nemo desperet ? C'est-à-dire, Medecine, à quoy sers-tu, sinon à empêcher qu'on ne desespere de sa vie ?

☞ EPI-

☞ EPITAPHE.

Hic jacet Hugo ſenex , ſed qui priùs inde receſſit ,
Quàm ſciſſet cùr hoc eſſet in orbe natus.

C'eſt-à-dire , Icy gît le bon-homme Hugon , qui eſt ſorti de ce monde avant que de ſçavoir pourquoy il y avoit eſté mis.

☞ Avis à P. T. L. M.

Du fourbe qui vous hait redoutez l'artifice ,
Son viſage ſouvent n'eſt qu'un maſque trompeur,
Il court vous offrir ſon ſervice ,
Et voudroit vous manger le cœur.
De ces gens qui tousjours ſemblent preſts à bien faire,
Dévelopez l'interieur ;
Qu'y trouvez-vous ? le contraire.
C'eſt leur propre intereſt qui conduit tous leurs pas,
Et plus leur zele faux affecte
Des ſoins officieux qu'ils ne vous doivent pas ,
Plus leur foy doit eſtre ſuſpecte.

☞ Epitaphe d'un Medecin , qui eut ſoin de la ſanté de trois Rois.

Vixit ſub tribus Regibus , aut potiùs tres Reges

Reges sub eo vixère. C'est-à-dire, il a vécu sous trois Rois, ou plustost trois Rois ont vécu sous luy.

☞ Ce que dit Galba à Pison dans Tacite, est delicat & plein d'un grand sens. Neron, dit-il, sera tousjours regreté de tous les méchans : nous devons avoir soin vous & moy qu'il ne soit pas aussi regretté des gens de bien.

Nero à pessimo quoque desiderabitur ; mihi & tibi providendum est ne etiam à bonis desideretur.

☞ A propos du mariage.

La teste doit estre la teste,
A qui tout le reste obeit.
Tout va mal quand l'époux peche par estre beste,
Et l'épouse par trop d'esprit.

☞ Les Suisses dirent à Cesar qu'ils avoient accoustumé de prendre caution des paroles qu'on leur donnoit, & qu'ils avoient gardé le privilege de n'en jamais donner.

☞ Le Roy Seleucus ayant este vaincu dans une bataille qu'il eut contre les Galeates, s'enfuit & se retira sans vouloir être reconnu, un Païsan ayant reconnu

reconnu que c'eſtoit le Roy, & ne pouvant retenir ſa joye, luy dit aprés l'avoir conduit juſques à l'adreſſe du chemin, *adieu, le Roy Seleucus* : ce Prince, qui abſolument ne vouloit pas eſtre reconnu, luy tendant la main, & le tirant à luy, comme s'il l'euſt voulut baiſer, fit ſigne ſecretement à un de ſes gens qu'il luy coupât la teſte avec ſon épée, ce qui fut auſſi-toſt executé.

☞ A. C. Q. V. S. M.

Informez-vous des mœurs plus que de la richeſſe,
Si dans le nœud d'Hymen vous cherchez le repos :
Qu'a-t-il ? qu'a-t-elle ? ſont deux mots
Qui n'ont jamais produit ny douceur, ny tendreſſe.

☞ Les Entretiens d'Ariſte & d'Eugene, les Penſées de Paſcal, quelques Pieces de Saint Evremont, les Eſſais de Montagne, la Connoiſſance de ſoy-meſme, les Satyres de Boiſleau, les quatre premiers Tomes des Eſſais de Morale de Monſieur Nicole, & quelques autres Ouvrages de ce merite, ne m'ont pas moins fait de plaiſir en les liſant pour la dixiéme fois que la premiere fois que

je

je les ay lûs, tant il est vray que c'est le caractere des choses excellentes de ne perdre rien de leur prix à force d'estre lûës, & de plaire par le degré de perfection qu'elles ont, si elles ne plaisent plus par la nouveauté.

Viribus illa suis, non novitate placent.

☞ A. M. D.

Rien ne se montre plus soûmis,
Qu'un aspirant au nom de gendre;
Mais dans vostre maison s'est-il une fois mis,
Quelque soin que vous puissiez prendre,
C'est souvent le plus grand de tous vos ennemis.

☞ Un gourmand fait consister toute sa force, tout son courage & toute son adresse dans le manger & dans le boire.

G. R. dit à L.

Ouy, mais un bon repas nous seroit necessaire
Pour s'aller éclaircir, Monsieur, de cette affaire,
Et nostre cœur sans doute en deviendroit plus fort
Pour pouvoir resister aux attaques du sort.

J'en juge par moy-meſme, & la moindre diſgrace
Lorſque je ſuis à jeun me ſaiſit, me terrace;
Mais quand j'ay bien mangé, mon ame eſt ferme à tout,
Et le plus grand revers n'en viendroit pas à bout.
Croyez-moy, bornez-vous, & ſans reſerve aucune,
Contre les coups que peut vous porter la fortune;
Et pour fermer chez vous l'entrée à la douleur,
De vingt verres de vin entourez voſtre cœur.

☞ Madame D. V. dit:

Preſque tousjours chacun ſuit ſon caprice,
Heureux eſt le mortel que les deſtins amis
Ont partagé d'un caprice permis,
Et de qui le tranſport devient une juſtice.

☞ Pour l'Huître à l'écaille.

Toy qui te ris de la tempeſte,
Vivant rocher, enfant de l'eau,
Qui nais captif dans un tombeau,
Où tu vis ſans cœur & ſans teſte,
Aveugle eſclave de Thetis,
Delices de nos appetits,

Huiſtre,

Huistre, fuy la plaine liquide,
Viens dans la pompe d'un festin,
Quitte cet élement perfide,
Et puisqu'il faut mourir, meurs plustost dans le vin.

☞ J'ay déja rapporté quelques exemples du style naturel de l'agreable Marot ; en voicy encore un qui ne sera peut-estre pas moins plaisir que les premiers. Ce Poëte ayant demandé de l'argent à François I. luy parle de cette maniere :

A celle fin qu'il n'y ait faute nulle,
Je vous feray une belle sedule,
A vous payer, sans usure, il s'entend,
Quand on verra tout le monde content,
Ou, si voulez, à payer ce sera,
Quand vostre loz & renom cessera.

☞ Adroit pretexte pour souhaiter des richesses.

J'aimerois mieux estre riche que pauvre, parce qu'il y a plus de miserables capables de profiter de mes liberalitez, que de sages capables de profiter de ma patience.

☞ Le Ver à soye.

Je suis le vray Phœnix qui renaist de sa cendre,

Et sortant du sepulchre où l'on m'a vû
descendre,
Par un étrange sort
Plus digne de pitié que je ne suis d'envie,
Je n'occupe ma vie,
Qu'à filer lentement la trame de ma
mort.

☞ Au Vin.

Fameux demon de la débauche,
Subtil enchanteur de nos sens,
Objet des plaisirs innocens,
Dont jamais le soucy n'approche;
Amy de la bouche & du cœur,
Aimable & superbe Vainqueur,
Enfant d'un Dieu, brasier humide,
Joye d'une Divinité,
Esprit de feu, flamme liquide,
Vin rends-nous possesseurs de la felicité.

☞ Pour V. E.

R. B. *ce jeune Damoiseau,*
Luy qui fait consister son merite en sa
peau,
Qu'a-t-il besoin de femme ? A le voir
comme il s'aime,
Il se sert de maistresse & d'amant à luy-
mesme,
Plus frisé, plus paré que femme de Paris.
On ne voit rien en luy d'homme que les
habits.

☞ Le

☞ Le corps & l'ame sont deux ennemis qui ne se peuvent quitter,& deux amis qui ne se peuvent souffrir.

☞ Plainte injuste, je ne dis point à quel sujet. Qui est-ce qui l'ignore?

Que la fortune a d'artifices
Pour faire réüssir ce qu'elle a projetté!
Qui se seroit jamais douté
Qu'on pust manquer à la justice
En des lieux où l'on voit regner la charité?
En vain, dit-on pour les défendre,
Ces Maisons autrement ne pouvoient subsister.
Lorsque l'on n'a pas dequoy rendre,
Il n'est pas permis d'emprunter.

☞ S. à Q. L. V.

Je vous ay prise pour une autre,
Dieu garde tout homme de bien
D'un esprit fait comme le vostre,
Et d'un corps fait comme le mien.

☞ Monsieur de Racan dit de Dieu.

Il voit comme fourmis marcher nos Legions
Sur ce petit amas de poussiere & de boüe,
Dont nostre vanité fait tant de Regions.

Que ces *grandes* actions de ces hommes qu'on appelle *grands* sur la terre,

paroiſſent petites aux yeux de Dieu !

☞ Cleopatre à Charmion dans la Tragedie de Pompée, composée par Monſieur Corneille.

Appprens qu'une Princeſſe aimant ſa renommée,
Quand elle dit qu'elle aime, eſt ſeure d'eſtre aimée,
Et que les plus beaux feux dont ſon cœur ſoit épris
N'oſeroient l'expoſer aux hontes d'un mépris.

☞ Caractere digne d'eſtime : mais qu'il eſt rare !

Je ne ſçay ny tromper, ny feindre, ny mentir,
Et quand je le pourrois, je n'y puis conſentir.
Je ne ſçay point en laſche eſſuyer les outrages
D'un faquin orgüeilleux qui vous tient à ſes gages;
De mes Sonnets flatteurs laſſer tout l'Univers,
Et vendre au plus offrant mon encens & mes vers.

☞ *D I A-*

☞ DIALOGUE *sur Homere.*

UN DOCTEUR, TIMANTE, CLITANDRE.

Le Docteur. Quoy, Timante, je vous trouve dans vostre Cabinet avec un Homere en main; cela est surprenant!

Timante. Vous m'avez dit tant de fois qu'il y a mille belles choses dans cet Auteur; qu'on ne sçauroit le lire sans en estre charmé; que c'est un enchanteur qu'on ne peut quitter; qu'on y trouve les principes de toutes les sciences, vous m'avez, dis-je, parlé si avantageusement de ce Poëte, que je le relis pour la troisiéme ou quatriéme fois, je me donne beaucoup de peine pour y chercher toutes ces beautez, & je vous avouë que je ne les ay point encore trouvées.

Le Docteur. C'est que vous ne le lisez pas en sa langue. Mais que nous veut ce Cavalier qui entre icy?

Timante. Ah! c'est Clitandre: Eh bien, nostre Amy, quelle est la Marquise ou la Comtesse que vous venez de quitter?

Clitandre. Je n'ay veu d'aujourd'huy aucune femme; mais je viens de m'en-

nuyer terriblement dans mon Cabinet à lire l'Iliade d'Homere traduite en François par la Valterie: Morbleu, c'eſt un plaiſant conteur de ſornettes que voſtre Homere ; ſes Heros me font rire, & me cauſent de l'indignation tout à la fois ; je ne comprens pas comment des gens raiſonnables peuvent ſe divertir à lire cet Ouvrage.

Le Docteur. C'eſt que les gens raiſonnables le liſent en ſa langue, comme je viens de dire à Timante.

Timante. Eh bien j'ay ſuivi vôtre conſeil, voilà ſur ma table trois differentes éditions de ce Poëte en Grec & en Latin, lorſque je rencontre quelque expreſſion qui me fait de la peine, je conſulte ces traductions faites par d'habiles gens, je trouve quelques mots differens dans les unes & les autres ; mais dans le fond tout cela revient ordinairement au meſme ſens, & ne change guere la penſée de l'Auteur ; j'ay de plus une vieille * traduction Françoiſe, & la nouvelle auſſi ; aprés cela vous ne pouvez me reprocher avec juſtice que je ne veüille pas

* Iliade d'Homere de la traduction du Sieur du Souhait 1620. à Paris, in 8.

La meſme traduite par le Sieur de la Valterie. A Paris 1681. in 12.

pas entendre Homere. Il n'eſt pas vrai-ſemblable que tous ces Auteurs qui ne ſe ſont jamais vûs, ſoient convenus enſemble de faire dire à Homere une choſe à quoy il n'auroit pas penſé.

Le Docteur. Ah ! je voudrois que vous euſſiez paſſé une vingtaine d'années à lire les Auteurs Grecs en leur langue comme j'ay fait ; quelles beautez n'y trouveriez vous pas, & ſur tout dans le divin Homere ! quelles expreſſions ! quelle harmonie dans ces vers merveilleux ! Non, je ne trouve point de termes propres pour vous exprimer les beautez que j'y trouve.

Timante. Je voudrois de tout mon cœur pouvoir ſentir comme vous ces meſmes beautez, que ce fuſt ſans prévention, & qu'elles fuſſent ſi naturelles, que tout homme de bon ſens les y pût trouver comme vous. Mais permettez-moi de vous dire que dans un bon Livre on y doit remarquer le bon ſens & d'excellẽtes paroles; ce ſõt deux choſes differentes, mais qui pourtant ne ſont pas incompatibles; & lorſqu'elles ſe trouvent enſemble, c'eſt ce qui fait un Ouvrage accompli. Pour m'expliquer plus clairement, je vous diray que j'ay lû quelque-

fois des Ouvrages où le ſens étoit merveilleux ; l'on y remarquoit par tout une droite raiſon qui contentoit l'eſprit, cependant le ſtyle n'avoit rien que de commun ; mais la beauté des choſes que l'on y apprenoit faiſoit paſſer aiſément le Lecteur par deſſus. J'en ay vû d'autres au contraire où il n'y avoit de bon que le ſtyle : aprés avoir lû Homere avec quelque exactitude, il m'a paru qu'il devoit eſtre mis dans cette derniere claſſe ; ce ſont donc de tres-beaux vers, ou des paroles dorées qui ſervent d'enveloppe à un tres-grand nombre de bagatelles, pour ne rien dire de pis.

Clitandre. Meſſieurs, je prévois que la diſpute va s'échauffer, chacun ſoûtiendra ſon opinion ſans vouloir ſe rendre, & la concluſion ſera qu'aprés avoir bien crié, l'on ne ſçaura à quoy s'en tenir ; ne vaudroit-il pas mieux dans une converſation voir paiſiblement & ſans prévention, s'il y a dans Homere les bagatelles que Timante pretend y avoir trouvées ? Nous avons icy tous les Livres qu'il faut pour cela ; on ne s'accuſera point les uns les autres que l'on cite faux ou à contre-ſens, puiſque l'on peut s'éclaircir ſur le champ,

champ,il n'y a qu'à lire,si l'on veut estre de bonne foy,cela abregera beaucoup la dispute: commençons donc par le premier Livre de l'Iliade, & continuant de suite, en plusieurs conversations nous pourrons connoître par nôtre propre experience quel homme est cet Homere que l'on vante tant, lorsque cette matiere nous ennuyera nous la quitterons, nous ne sommes point des censeurs publics gagez pour examiner les plus gros Livres d'un bout à l'autre.

Timante. J'accepte cette proposition, & Monsieur le Docteur ne la peut refuser. Pour commencer avec quelque ordre, je crois que vous ne pouvez nier qu'Agamemnon ne fust le Chef de la Ligue des Grecs contre les Troyens,& que les Princes dont il estoit le Chef, ne fussent eux-mêmes des Rois ou des Princes Souverains sur leurs terres.

Le Docteur. Qui songe à vous nier tout cela? & qu'en pretendez-vous conclure?

Timante. C'est qu'il me paroît qu'Homere nous donne en la personne d'Agamemnon le portrait d'un Roy injuste, furieux & impie, & cela sans necessité; puisqu'il étoit le Roy des Rois,il devoit

ne rien faire que ce qui convient à un bon Prince ; vous sçavez que Chryses étoit Prêtre d'Apollon, aimé de ce Dieu : mais Agamemnon sans y avoir aucun égard, retient sa fille Chryseïde, & en fait son esclave.* Ce bon Prêtre vient au Camp, supplie ce Roy en des termes fort touchans de lui rendre sa fille, les Princes Grecs s'interessent pour elle, mais en vain : le dur Agamemnon maltraite de paroles Chryses, & le renvoye avec menaces, l'assurant qu'il alloit envoyer sa fille en sa ville d'Argos, où la traitant en esclave, il l'obligera à travailler en toile, & à faire son lit. Voila le caractere d'un Roy cruel & impie. Apollon pour venger l'injure faite à son Prêtre, envoye la peste dans le Camp : les Grecs consultent le Devin Calchas qui leur découvre la veritable cause de leur malheur : Agamemnon entre en fureur contre luy, & le regardant de travers, les yeux étincelans de colere, luy dit mille injures : enfin il consent à rendre cette fille qu'il aime, à condition qu'on luy fera sur l'heure un present, ce qui oblige Achille, qui pour lors luy devoit estre soûmis, à luy dire qu'il est un homme

* Iliad. lib. 1, v. 10, &c.

homme 1 tres-orgüeilleux, & le plus avare de tous. Dans la suite il le traite encore plus mal, en l'appellant impudent 2. & qui a un esprit fin & artificieux comme un Renard : il luy reproche d'avoir une mine & un regard de Chien 3. Tu es un yvrogne & un sac à vin, luy dit-il encore : tu as les yeux de Chien, & le cœur d'un Cerf 4. On ne t'a jamais vû les armes à la main, aller avec les Capitaines Grecs au milieu des dangers, car tu crains trop la mort, &c. Je serois trop long si je vous rapportois toutes les injures que se disent Agamemnon & Achille, qui sont les Heros de vostre divin Poëte : jugez de là comment il a gardé la bien-seance, si c'est le langage ordinaire des Rois, & si Achille le fils d'une Deesse devoit parler de la sorte à son General. Remarquez encore que le caractere de furieux, d'injuste, d'impie & d'avare que vostre Homere donne à Agamemnon, ne peut estre veritable : il n'est pas vrai-

1. *Atride gloriosissime, avarissime omnium* v. 122.
2. *Heu impudentia indute, vulpina mente predite.* v. 149.
3. *Canino vir aspectu.* v. 159.
4. *Vino gravate. Canis oculos habens, cor verò Cervi, &c.* v. 225.

ſemblable que les plus grands Princes de la Grece euſſent élû pour leur General dans une occaſion auſſi importante que celle de la Guerre de Troye , un Roy qui auroit eu tous ces defauts , & qui ſe ſeroit par là rendu indigne de les commander. Les Grecs étoient trop fins & trop habiles pour commettre une telle faute ; il faut au contraire qu'ils ayent reconnu dans ce Prince de grandes qualitez qu'Homere n'a pas ſçû faire valoir. Je diray bien plus : Menelas, à proprement parler, devoit eſtre le Chef de toute l'entrepriſe ; c'eſt Heleine ſa femme que Pâris fils de Priam Roy de Troye avoit enlevée , il n'y avoit que luy qui fuſt offenſé; cependant les Grecs ſe liguent pour le venger , il ne faut point douter que s'ils euſſent trouvé Menelas auſſi capable de les commander que ſon frere Agamemnon , ils ne luy euſſent deferé le commandement de l'Armée Grecque preferablement à tout autre, & cela ſe devoit auſſi.

Clitandre. Permettez-moy de vous interrompre, pour vous dire que je n'ay point trouvé dans la traduction de Monſieur de la Valterie les injures groſſieres que vous venez de rapporter.

Timante,

Timante. C'est que le Traducteur n'a pas voulu donner le vray Homere ; il vous en a averti * sur la fin de sa Preface ; il a bien prevû que s'il le montroit tel qu'il est , il paroîtroit ridicule en François ; il est charitable & veut sauver l'honneur d'un Auteur qu'il a peut-estre admiré autrefois sans le bien connoître, comme font la plûpart de ses partisans. On peut comparer cette Version à une vieille Coquette de soixante ans, qui a recours au fard & aux ajustemens étrangers qui ne luy conviennent pas, pour se rajeunir aux yeux du monde. La vieille traduction Françoise, quoy qu'assez desagreable à lire, approche un peu plus de la verité ; mais vous autres Messieurs du bel air , vous vous mettez peu en peine de cela.

Le

* Pour prevenir neanmoins le degoût que la delicatesse du temps auroit peut-estre donné à ma Traduction, j'ay rapproché les mœurs des Anciens autant qu'il m'a esté permis. Je n'ay osé faire paroistre Achille, Patrocle, Ulysse & Ajax dans la Cuisine, & dire toutes les choses que le Poëte ne fait point difficulté de representer. Je me suis servi de termes generaux, dont nostre Langue s'accommode mieux que de tout ce détail , particulierement à l'égard de certaines choses qui nous paroissent aujourd'huy trop basses , & qui donneroient une idée contraire à celle de l'Auteur , qui ne les consideroit point comme contraires à la raison & à la nature. *Preface de la Valterie.*

Le Docteur. Vous reprochez à Agamemnon d'estre impie, je ne vois point qu'il le soit.

Timante. L'impieté est assez remarquable, en ce qu'il traite d'une maniere tres-injurieuse le bon Vieillard Chryses, qu'il sçait fort bien estre Prestre d'Apollon: il en portoit même les marques, puisqu'il tenoit en main la Couronne d'Apollon & le Sceptre d'or. 1. C'est pour cela que les autres Princes Grecs eurent beaucoup de respect pour son caractere sacré. Il ne traite guere mieux Calchas, qui étoit le Devin & le Grand Prêtre de l'Armée, pour lequel il devoit avoir du respect. Il l'appelle Prophete 2. de malheur, & luy reproche qu'il n'a jamais que des choses funestes à luy prédire, &c.

Ne trouvez-vous pas le Poëte bien judicieux de faire dire à Agamemnon dans l'Assemblée des Princes Grecs, que la fille de Chryses qu'il retenoit de force, luy estoit 3 plus agreable que la Reine Clytemnestre son épouse: qu'elle estoit

1. *Coronamque habens iu manibus longe jaculantis Apollinis, aureo sum sceptro.* Iliad. I. v. 14.

2. *Vates malorum nunquam gratum mihi dixisti.* v. 106.

3. *Valde cupio ipsam domi habere. Etenim Clytemnestræ praposui uxori, &c.* v. 112.

estoit aussi belle, qu'elle avoit autant d'esprit, & qu'elle estoit aussi habile qu'elle dans les plus beaux ouvrages. Il donnoit-là un bel exemple aux Grecs de preferer une Esclave à une Reine.

Clitandre. Ma foy, Monsieur le Docteur, je ne vois pas ce que vous & vos pareils pourrez répondre à tout cela; il ne s'agit point icy des mots seulement, ce sont des choses bien réelles, & vous ne sçauriez nier que cela ne se trouve dans vostre Auteur, puisque l'on vous marque precisément les vers, il n'y a qu'à mettre le doigt dessus, il ne faut que sçavoir lire.

Le Docteur. C'estoient les mœurs de ces temps-là.

Timante. Je sçay que c'est la raison que vous alleguez ordinairement; cela est fort bon pour fermer la bouche à quelques ignorans : mais vous me permetrez de vous dire, que les Grecs ont de tout tems été reconnus pour des Peuples tres-polis, jusques-là qu'ils traitoient la plupart des autres Nations de *Barbares;* quelle apparence y a-t-il que leurs principaux Chefs, Agamemnon & Achille, ayent esté des brutaux tels qu'Homere nous les décrit ? à peine le

croi-

croirois-je si c'estoient des Scythes & des Antropophages.

La maniere dont il décrit la peste qui estoit dans le Camp des Grecs, a quelque chose de fort singulier, il dit qu'*Apollon descendit du Ciel, l'arc en main, & le carquois d'argent sur les épaules, où estoient les fleches qui faisoient grand bruit, & que pendant neuf jours il les décocha, premierement sur les Mulets* * *& sur les Chiens qui courent viste, & ensuite sur les Grecs mesmes.* Ne voila-t-il pas de belles particularitez! Il estoit fort necessaire que l'on sçût qu'il y avoit des Chiens à l'Armée des Grecs; dequoy pouvoient-ils servir à la prise de Troye? Pour les Mulets ils estoient necessaires à porter le bagage de l'Armée; mais qu'avoient fait ces animaux à Apollon & a son Prêtre Chryses, pour les faire mourir de la sorte? Ne voila-t-il pas une belle vengeance pour un Dieu, fils du plus puissant des Dieux? C'est une belle occupation pour luy que de passer neuf jours entiers à leur décocher des flêches, & à les tuer. Pourquoy ne pas punir le seul qui estoit cou-

* *Mulos quidem primum invasit, & Canes veloces, &c.* v. 50.

coupable, je veux dire Agamemnon? Il ne me paroist guere de jugement dans tout cela,& ce petit détail ne doit point entrer dans le Poëme heroïque,où tout est grand & sublime; en quelque Langue que l'on mette cela, il sera difficile de le faire trouver beau à des gens qui ont un peu de bon sens & de goût pour les belles Lettres.

Le Poëte aprés nous avoir décrit fort au long le differend d'Agamemnon & d'Achille, introduit enfin Nestor qui parle dans l'Assemblée des Grecs. Ce Nestor Chef des Pyliens, étoit un venerable vieillard fort éloquent, & qui parloit avec beaucoup de prudence, à ce que dit l'Auteur: voicy le beau compliment qu'il fit à Agamemnon & à Achille : *Laissez-vous * persuader à ce que je vous dis ; car vous estes tous deux plus jeunes que moy. J'ay conversé autrefois avec des hommes qui valoient mieux que vous autres, ils ne m'ont jamais méprisé ; je n'ay jamais vû ny ne verray de tels personnages que Pirithoüs, Dryas, &c. ils écoutoient mes conseils, & obéïssoient à ce que je leur disois,*

* *Sed persuademini; ambo autem juniores estis me, &c. v. 209.*

diſois, & vous autres obéiſſez [1] *auſſi; c'eſt ce que vous pouvez faire de mieux.*

Clitandre. Ou le Vieillard radote, ou Homere ne ſçait ce qu'il dit. Quand eſt-ce que l'on a vû qu'un ſimple Chef ait dit à ſon General de luy obéïr? C'eſt un beau compliment à faire à des Chefs d'armée, que de leur dire en face qu'ils ne valent pas tels & tels ; ſi les Grecs ont ſouffert cela patiemment , & ſans demander reparation d'honneur , je ne ſçay ce qu'il faudra faire pour les piquer.

Timante. Vous auriez mis auſſi-toſt flamberge au vent ; mais les Grecs n'étoient pas ſi ſenſibles que vous ſur l'article ; le grand Roy Agamemnon [2] approuva tout ce que le Vieillard avoit dit.

Il me ſemble qu'Achille en cette occaſion dément ſon caractere ordinaire , qui eſt d'eſtre fort emporté & violent, juſques-là même que dans l'Aſſemblée des Grecs il oſe tirer [3] l'épée pour tuer Agamemnon ; ce qu'il auroit exe-

1. *Sed obedite & vos, quia obedire melius.* v. 274.
2. *Ita jane hac omnia ſenex ſecundum decens dixiſti.* v. 286.
3. *Traxitque é vagina magnum enſem ; venit autem Pallas cœlitus, &c.* v. 194.

executé, si par un grand miracle, la Déesse Pallas ne fût aussi-tôt descenduë du Ciel : prenant donc Achille par ses cheveux blonds, elle luy fit une sage remontrance & l'empêcha de passer outre. Agamemnon pour se venger d'Achille qui estoit cause qu'il avoit rendu Chryseïde à son pere Chryses, dont nous avons parlé, envoye des gens dans les Tentes d'Achille, qui luy enlevent sa chere Briseïs en sa presence ; ce bon Prince ne se souvenant plus de toutes les menaces qu'il avoit faites à Agamemnon, se contente de [1] pleurer la perte de sa chere Maistresse. Remarquez que ce sont trois femmes qui causent tous ces desordres, Helene, Chryseïde & Briseïs.

Le Docteur. Que vouliez-vous que fist Achille ? le moyen de resister à une force majeure ?

Clitandre. L'on m'auroit plûtôt haché en pieces que de me faire consentir à rendre cette Belle : elle lui appartenoit legitimemét : il me souvient d'avoir lû qu'Achille & les autres Grecs prirent [2] Thebes & Lyr-

1. *Sed Achilles lachrymans à sociis statim sedit seorsim separatus, &c. v. 348.*

2. *Ivimus in Thebem sacram civitatem, hanc diripuimus, & aaduximus huc omnia, &c. v. 366.*

& Lyrneſſe*, qui eſtoient des Villes du Royaume de Troye ; qu'ayant été pillées, les Grecs partagerent les dépoüilles, Agamemnon eut Chryſeïde fille du Prêtre Chryſes, & Briſeïs fut donnée à Achille ; ces deux Princes n'avoient donc rien à ſe demander l'un à l'autre : mais ce qui broüilla tout, fut la dureté d'Agamemnon, qui refuſa au bon Prêtre Chryſes de luy rendre ſa fille Chryſeïde, dont il luy apportoit la rançon, & le reſte que nous avons vû. Voilà comment j'entes toute cette Hiſtoire, quoyque je n'aye lû que la nouvelle Traduction Françoiſe ; car le Grec & moy ſommes terriblement broüillez enſemble, à peine le ſçay-je lire.

Le Docteur. J'ay bien de la joye de ce que vous avoüez vôtre ignorance ; mais en meſme temps je vous plains de ce que vous avez la temerité de critiquer ce merveilleux Ecrivain.

Clitandre. L'on vous a déja dit, & il faut vous le repeter encore, qu'il ne s'agit point icy du tout de la diction, nous ſuppoſons le Grec & les Vers d'Homere comme des choſes merveilleuſes,

* *Lib.* 2. *Iliad.* v. 195. *Catalogi. lib.* 19. v. 60. v. 299.

leuses, & si vous voulez mesme sacrées par rapport aux mots seulement, & à la Grammaire, mais pour le sens, le raisonnement, les mœurs, cela doit estre de tous les âges & de toutes les Langues: un grand Roy qui commande par élection à d'autres Rois, doit soûtenir noblement son caractere; un vaillant homme, selon l'idée que nous avons d'Achille, ne doit point dire d'injures de Crocheteurs, il doit plustost perir que de rien faire de bas, il est indigne de luy de pleurer comme un lâche, il devoit supporter courageusement & avec fermeté la perte de sa Maîtresse, s'il ne la pouvoit secourir; il ne falloit point que le differend particulier qu'il avoit avec Agamemnon pour une Esclave, quelque belle qu'elle fust, l'empêchât de combattre pour les Grecs, de soûtenir l'interest de la cause commune de toute la Nation, & de se souvenir toûjours qu'il n'avoit quitté son Etat que pour prendre Troye.

Timante. Je ne puis m'empêcher de rire, lorsque je lis cet endroit d'Homere, où il nous dit que Jupiter avec les autres Dieux, alla au-delà de l'Ocean à un Banquet que luy firent les bons Ethio-

Ethiopiens, & qu'il y fut douze jours. Il me semble que Jupiter, ou plustost Homere le connoissoit assez mal en gens: les Ethiopiens de tous tems ont esté de vilains Peuples, noirs, laids à faire peur, grossiers, la pluspart sans Loix ny Religion, & je ne vois pas pourquoy le Poëte leur donne l'Epithete de * *Bons* ou de *Justes* qui ne leur convient point; il y en a beaucoup d'entr'eux qui sont Antropophages ou Mangeurs d'hommes, je ne sçay quel regal de telles gens pouvoient faire à la Cour celeste: il me semble que les Dieux ne se nourrissent que de Nectar & d'Ambrosie, choses inconnuës à ces Barbares. On ne trouve guere parmy ces Peuples que des Singes, des Autruches, des Elephans, & quelquefois de la poudre d'or: tout cela peut servir à des Marchands, mais les Dieux n'en ont que faire.

Achille voyant qu'on luy avoit enlevé de force Brisëis sa Maistresse, ne voulut plus combattre pour les Grecs: Thetis sa mere demanda en grace à Jupiter pour le venger, de donner cependant de nouvelles forces aux Troyens. Jupiter demeura long-tems assis sans luy répondre,

* *Inculpatos Æthiopas.* Iliad. 2. v. 423.

dre, la Déesse impatiente, en luy embrassant les genoux, luy dit : *Accordez-moy ou refusez tout d'un coup ce que je vous demande, afin que l'on connoisse que je ne suis pas la derniere des Deesses. Jupiter en poussant un grand soupir, luy répondit : Vous me demandez une chose fort mauvaise, & vous m'excitez à* 1. *quereller Junon ; elle m'irrite par des paroles outrageantes, elle se plaint toujours à moy & aux autres Dieux, en me reprochant que je favorise les Troyens dans leurs combats ; mais allez vous-en au plustost, de peur que cette Déesse ne sçache que vous estes venuë icy, j'auray soin que ce que vous demandez soit fait ; & afin que vous n'en doutiez pas, je vous feray un signe de teste, c'est la marque la plus asseurée & la plus inviolable des promesses que je fais aux Immortels. Aussitost qu'il eut cessé de parler, il fit un signe de ses sourcils noirs, ses cheveux parfumez d'Ambrosie tomberent sur le devant de sa teste immortelle, & tout le grand Olympe en fut ébranlé.*

1. *Me rixari impellis Junoni, quando me irritet contumeliosis verbis.* v. 518.

2. *Nigris superciliis annuit, Ambrosia autem comæ defluxerunt Regis ex capite immortali.* v. 528.

Je remarque dans ce qu'il dit de Jupiter beaucoup de baſſeſſe, & en meſme-temps beaucoup de grandeur ; ce ſont deux caracteres fort oppoſez, & qui ſe contrediſent. Peut-on rien de plus bas & de plus petit que de voir Jupiter, le Souverain des Dieux qui craint de fâcher Junon ſon épouſe, & d'en eſtre querellé ? Cela a bien de l'air d'un petit Bourgeois, je le pardonne au Monſieur Jourdain de Moliere, dans ſa Comedie du Bourgeois Gentilhomme.

Junon ayant appris que Thetis avoit parlé en ſecret à Jupiter, elle vint * auſſi-toſt le gronder, en luy diſant : *O trompeur ! qui eſt celui des Dieux qui vous a entretenu en particulier ? vous vous faites tousjours un grand plaiſir de conſulter avec les autres Divinitez en ſecret, ſans vouloir jamais me découvrir voſtre penſée.* Jupiter luy répondit, que quoy-qu'elle fût ſon épouſe, elle ne devoit pas eſperer de ſçavoir tous les ſecrets, &c. La venerable Junon aux yeux de bœuf, luy dit : *O tres-importun fils de Saturne, qu'avez-vous dit ? Je crains bien que Thetis aux pieds d'argent,*

gent,

* *Statim conviciis Jovem Saturnium allocuta eſt, &c.* v. 539.

gent, & fille du Vieillard Marin, lorsqu'elle a embrassé vos genoux, ne vous ait seduit en faveur de son fils Achille pour perdre les Grecs....... Jupiter amasseur de nuages, luy repliqua : 1 Méchante, vous estes tousjours soupçonneuse & deffiante, cela ne vous servira qu'à vous rendre 2 plus fâcheuse à mon égard ; mais ce qui vous paroistra encore plus horrible, & plus dur, c'est que si j'ay promis quelque chose à Thetis, il me plaist que cela soit ainsi; mais demeurez dans le silence, asseyez-vous, & obéïssez, de peur que les autres Dieux ne vous abandonnent quand je mettray 3 la main sur vous pour vous chatier. Junon eut grand' peur & quoyque fiere, elle obéït, les Dieux qui estoient dans le Palais de Jupiter en gemirent.

Clitandre. Voila Jupiter qui parle en Maître, la Traduction de la Valterie n'est point de cette exacte fidelité; il a eu raison d'en user de la sorte, on ne l'auroit pû lire autrement : je juge de là que plus on approche de l'origi- O 2 nal,

1. *Improba. semper quidem suspicaris, &c.* v. 561.
2. *Sed animo ingrata magis eris meo ; hoc autem tibi horribilius erit, &c.* v. 56.
3. *Quando tibi invictas manus injecère.* v. 567.

nal, & plus les choses y paroissent dures & sauvages.

Lorsqu'on nous parle du Ciel, on nous dit que c'est un lieu d'un parfait repos, & dont tous les habitans sont dans une grande union, & cela doit estre ainsi. Mais le bon Homere n'en avoit pas une si belle idée : son Jupiter n'est à proprement parler qu'un Roy assez galant, qui aime à coquetter de belle en belle ; Junon son épouse est ordinairement fort jalouse, & persecute les Maistresses & les enfans naturels de son époux, qui les luy abandonnne aisément, & la laisse faire. Les autres Dieux sont des Princes ou des Courtisans qui s'accordent rarement, & qui ont divers interests particuliers ; & je vois que dans cette guerre de Troye, les uns sont pour les Grecs, & les autres pour leurs ennemis ; chacun tâche à se tromper l'un l'autre, il ne faut point aller au Ciel pour voir une Cour pareille à celle-là, nous en trouverons plusieurs sur la surface de la Terre. Mais je vois à vostre Pendule qu'il est déja tard, à une autrefois le reste.

Le Docteur. Tout ce que vous autres avez dit ne m'a point fait changer de sentiment.

Timante.

Timante. Nous n'avons pas entrepris de vous convertir sur le chapitre des Anciens; car vous n'êtes pas moins un Docteur *Tuphlos*, qu'un Docteur *Hydropos.*

Le Docteur. C'est que je ne prens point de sophismes pour de bonnes raisons; si vous avez encore quelque conversation à faire sur Homere, ou sur quelqu'autre Auteur ancien, vous me ferez plaisir de m'en avertir, je suis bien aise de sçavoir ce que l'on peut dire pour soûtenir une méchante cause. Adieu; jusqu'au revoir.

☞ Brusquet Plaisant de la Cour du tems de Henri II. estoit Maistre des Postes; il avoit environ cent chevaux, & pour se donner un titre éclatant, il se disoit Capitaine de cent Chevaux legers.

☞ Aprés la mort de Clement IX. ceux qui souhaitoient que le Cardinal Bona fût élû Pape, faisoient courre des vers, des passages de l'Ecriture, & des quolibets pour persuader que c'étoit luy qui devoit estre Pape. On disoit ces mots du 15. de l'Ecclesiastique: *Qui timet Deum faciet bona*, & ce Distique.

Grammatica leges plerumque Ecclesia spernit.

Eſſet Papa bonus, ſi bona Papa foret.

☞ Le fils aîné d'Angleterre & preſomptif heritier de la Couronne, eſt nommé Prince de Galles. Ce titre eſt fort ancien, puiſqu'il fut donné pour la premiere fois par Edoüard I. à ſon fils aîné, d'une maniere aſſez ſinguliere. Ceux de Galles ne pouvant ſe reſoudre à ſubir le joug des Anglois, le Roy Edoüard qui leur avoit declaré la guerre, s'aviſa pour les ſoûmettre, de leur propoſer un accommodement : il leur demanda s'ils voudroient s'aſſujettir à un Prince de leur Nation, dont la vie eſtoit ſans reproche, & qui ne parloit pas un mot Anglois ; ce Peuple ayant declaré qu'oüi, le Roy leur preſenta ſon fils, dont la Reine venoit d'accoucher dans le Château de Caernavan, dans la Province de Galles, à qui le Peuple prêta d'abord le ſerment de fidelité.

Voyage hiſt. l. 4. p. 23.

☞ Ainſi vont les choſes parmi les hommes; on voit de grands mouvemens mais les reſſorts en ſont d'ordinaire aſſez ridicules. Il eſt important pour l'honneur des évenemens les plus conſiderables, que les cauſes en ſoient cachées.

☞ Mitys Argien, ayant eſté tué

tué dans une sedition ; quelques années aprés, le Peuple estant assemblé dans la Place d'Argos pour voir les Jeux, la Statuë de bronze de Mitys tomba sur le meurtrier, & l'écrasa. Callimaque dit à propos de cet accident : *Un jeune homme couronnoit sur un tombeau une petite Statuë de sa marastre, se persuadant qu'en perdant la vie, elle avoit aussi perdu toute sa méchanceté ; mais il fut tué de la Statuë qui tomba sur luy. Eloignez-vous tousjours de vos marastres, quand mesme elles seroient dans le tombeau.*

☞ Une Philosophie trop austere fait peu de sages ; une Politique trop rigoureuse peu de bons sujets ; une Religion trop dure peu d'Ames Religieuses qui le soient long-temps. S.Evr.

☞ Saint Cyprien parlant d'une femme qui va aux spectacles, dit : *Ivit pudica, rediit adultera.* Elle y est allée *pudique,* elle en est revenuë *adultere.*

☞ Du Fard.

Avec quelle confiance une Chrétienne pourra-t-elle élever au Ciel un visage que celuy qui l'a formé ne reconnoît plus ? *Qua fiducia erigit ad cælum vultus, quos conditor non agnoscit ?* S. Jerôme.

☞ Un

☞ Un F.N.C.R. qui d'une petite condition s'eſtoit élevé à pluſieurs dignitez conſiderables, fit repreſenter ſur une tapiſſerie la rouë de la Fortune avec differens degrez, qui marquoient ceux de ſon élevation, & luy eſtoit ſur le plus haut degré aſſis avec fierté. L.R.L.O. à qui il montra cette tapiſſerie, luy dit : *Vous deviez avoir arreſté cette rouë avec un bon gros clou de peur qu'elle ne tourne de telle ſorte, qu'elle vous remette ſur voſtre premier degré.* Le F.N.C.R. ne put trouver ce clou ; auſſi le vit-on deſcendre dans la ſuite bien bas, & avec beaucoup de precipitation.

☞ Les premiers Fondateurs de Thebes avoient ſur leur corps la marque d'une lance ; & comme les marques & les ſeings des peres paſſent ſouvent à leurs enfans, on dit que cette lance parut long-temps dans ceux de cette race : juſques-là meſme, que Plutarque écrit qu'un certain Python de Niſibis, qui paſſoit pour eſtre de la lignée des Semez, premiers Seigneurs de Thebes, avoit eu ſon dernier fils qui venoit de mourir, ſur le corps duquel on voyoit empreinte la figure de cette

cette lance, laquelle ayant esté long-temps perduë, s'étoit renouvellée en lui.

☞ Le Cardinal d'Armagnac, Evêque de Rhodés, faisant sa visite l'an 1554. trouva un bon Vieillard en la caducité de son âge qui pleuroit sur le seüil de sa porte; & s'étant enquis de la cause de ses larmes, il répondit que c'estoit de douleur de ce que son pere l'avoit battu. Le Cardinal étonné d'entendre qu'il avoit encore son pere, luy demanda pourquoi il l'avoit battu; c'est, répondit le bon-homme, parce que j'ay passé devant mon grand-pere sans le saluer. A ce mot ce grand Prelat fut si surpris, & en même-tems si touché, qu'il se mit à pleurer, & voulut voir ce prodige. Etant donc monté dans une chambre, il trouva deux Vieillards, dont l'un ne se pouvoit remuer, & l'autre quoiqu'extrêmement vieux, paroissoit neanmoins estre dans sa jeunesse en comparaison de celuy qui étoit son pere.

☞ Quelqu'un disant dans un Bal d'un grand Seigneur qui dansoit de fort mauvaise grace, que s'il dansoit mal, il se battoit bien; Qu'il se batte donc, & qu'il ne danse point, répondit un de ceux qui estoient presens.

O 5 ☞ Quel-

☞ Quelqu'un ſent icy la femme, diſoit V.P. en voyant un jeune Muguet tout parfumé.

☞ Dieu ne voit rien en la terre qui le puiſſe plus dignement occuper ; qu'un homme qui combat avec les afflictions, avec la douleur, ou avec la mauvaiſe fortune ; il conſidere avec plaiſir un homme genereux qui eſt aux priſes avec les adverſitez, qui voit enlever les richeſſes ſans émotion, & qui conſerve ſon courage en perdant ſon honneur & ſa liberté. *Ecce ſpectaculum dignum ad quod reſpiciat intus operi ſuo Deus, ecce par Deo dignum, vir fortis cum mala fortuna compoſitus.*

Seneq. de Provid.

☞ Reflexions que doivent faire ces grands Conquerans, qui ne cherchent à ſe rendre recommandables que par la terreur & l'effroy.

Invincibles Ceſars, Hercules indomptables,
Superbes Conquerans, Puiſſances redoutables,
Qu'un eſpoir infidele aux allarmes nourrit,
En vain vous triomphez des plus fameuſes teſtes,

Vous ne ſçauriez tirer de toutes vos conqueſtes
Qu'un rameau de Laurier qui jamais ne fleurit.
Montrez tout ce que peut un excez de courage,
Traînez avecque vous la fureur & la rage,
Et portez en vos mains la foudre & le trépas,
Enrichiſſez la mort, peuplez ſes rives ſombres,
Ne pardonnez à rien pour accroiſtre ſes ombres,
L'ingrate pour cela ne vous pardonne pas.

☞ J'eſtime mon ame plus que tout ce que j'ay parce que c'eſt le plus grand preſent que Dieu m'a fait. Je veux travailler inceſſamment à ſa perfection, parce que c'eſt le plus grand preſent que je puiſſe faire à Dieu.

☞ Une Demoiſelle dit dans l'Egliſe à un jeune homme qui l'aimoit, & qui luy preſentant de l'eau benite, luy demandoit s'il étoit aimé d'elle : Monſieur, vous êtes dans mon eſprit, comme le Benitier eſt dans l'Egliſe, prés de la porte & loin du cœur.

☞ Les Predicateurs ne doivent point negliger leur geste.

C'est en vain qu'un Docteur qui presche l'Evangile
Mesle chrestiennement l'agreable & l'utile :
S'il ne joint un beau geste à l'art de bien parler ,
Si dans tout son dehors il ne sçait se regler ;
Sa voix ne charme plus , sa phrase n'est plus belle,
Dés l'Exorde j'aspire à la gloire éternelle,
Et quelquefois dormant sans interruption ,
Je reçois en sursaut la benediction.

☞ Un superstitieux menaçant Diogene ; celuy-cy luy dit qu'il le feroit trembler, en se mettant seulement à sa main gauche ; (c'est qu'elle estoit de mauvais augure.)

☞ Un Roy disant à son Ambassadeur que s'il estoit mal-traité dans la Cour où il l'envoyoit, il feroit couper la teste à tous ceux de cette Cour qui „ se trouveroient dans son Royaume : Je „ le crois bien, répondit l'Ambassadeur ; „ mais de toutes ces testes , ajoûta-t-il en riant ,

riant, il n'y en a pas une qui vinst si bien sur mon corps que celle-cy. (Il luy montra la sienne.)

☞ Avis aux Vieillards qui épousent de jeunes filles. C'est Syphax qui le donne dans la Sophonisbe de Monsieur Corneille.

Que c'est un imbecile & severe esclavage,
Que celuy d'un époux sur le penchant de l'âge,
Quand sous un front ridé qu'on a droit de hayr,
Il croit se faire aimer à force d'obéïr!

☞ Nous imitons les bonnes actions par émulation, & les mauvaises par la malignité de nostre nature, que la honte retenoit prisonniere, & que l'exemple met en liberté.

☞ A. S. A. Gentilhomme Verrier.

Vostre noblesse est mince;
Car ce n'est pas d'un Prince,
Daphnis, que vous sortez.
Gentilhomme de verre,
Si vous tombez à terre,
Adieu vos qualitez.

☞ On a dit du Cardinal du Perron, dont les jambes estoient fort méchantes, que c'étoit la Statuë de Nabu-

chodonosor qui avoit la teste d'or & les pieds d'argile.

☞ Proverbe.

A la Coûtume de Lory le battu paye l'amende.

Ce Proverbe est équivoque, il ne signifie pas ce qui le fait ordinairement dire. Lory est une petite Ville de la Province de Gâtinois. Il y a dans cette Ville une Loy contre ceux qui outragent quelqu'un de coups. Cette Loy s'adresse à l'agresseur, en luy disant : *Le bats-tu ? paye l'amende ;* & ainsi luy ordonne de payer l'amende , en mesme-temps qu'elle le rend convaincu, en luy disant : *Le bats-tu ?*

☞ Priere d'un malade ; c'est de Monsieur de B.

De l'abisme de ma misere,
Si ma voix se peut faire entendre jusqu'aux Cieux ,
Daigne sur moy jetter les yeux ;
Seigneur , écoute ma priere.

Accablé de cent maux qui croissent tous les jours ,
A peine puis-je encore implorer ton secours.

Par

Par la brûlante ardeur d'une fiévre cruelle,
Mon corps est alteré, diminuë & chancelle,
Et depuis quatre mois un excés de douleurs
M'a fait plus d'une fois baigner mon lit de pleurs.

A tes pieds prosterné je te les sacrifie ;
Mais au lieu de finir ma languissante vie,
Quoyque je l'aye merité,
A tant de vœux rens-toy propice,
Et fais, Seigneur, que ta justie
Aujourd'huy cede à ta bonté.

Ce n'est point pour goûter de criminels plaisirs
Que je demande encor à vivre.
Les violens remords où mon ame se livre,
La condamnent, helas ! à d'éternels soupirs ;
Et quand j'implore ta clemence,
Quand j'ose pour mes jours humblement te presser,
C'est que, si j'ay vécu vingt ans pour t'offenser,

J'en

J'en voudrois vivre autant pour faire penitence.

Lorsque tu me fais voir les horreurs de la mort,
Je ne succombe point aux foiblesses de l'âge,
(Quoyque mourir si-tost paroisse un rude sort.)
Quand je vois de mes jours le détestable usage,
Quand je repasse en moy combien je fus peu sage,
Ce souvenir est le plus fort.
Il fait que bien loin de me plaindre
Des cuisantes douleurs dont je suis agité,
Je vois que j'en dois encor craindre,
Et que ce n'est pas tout ce que j'ay merité.

Cependant par pitié reçois mes tristes larmes,
Et leur daigne, Seigneur, accorder quelque effet;
Ne fais point finir mes alarmes,
Que tu ne sois pleinement satisfait.
Mais que le zele qui m'enflame
Ne fasse pas aussi d'inutiles efforts.

Ah!

Ah! Seigneur, fais servir les peines de mon corps
A la guerison de mon ame.

☞ Virgile introduit dans ses Eglogues des Bergers qui se défient à expliquer des Enigmes, & à en deviner le sens. *Damete* demande à *Menalque* qu'il lui dise en quel endroit du monde le Ciel n'a que trois annes d'étenduë.

Dic quibus in terris, & eris mihi magnus Apollo,
Tres Cæli spatium pateat non amplius ulnas?

Menalque ne sçachant que répondre à cette question, en propose une autre à *Damete*, pour luy donner le change, en luy demandant en quel endroit du monde naissent les fleurs qui ont les noms des Rois écrits sur leurs feüilles.

Dic quibus in terris inscripti nomina Regum nascantur flores?

Alciat explique la premiere de ces Enigmes d'un Four, qui étant rond & convexe comme la moitié du Ciel, n'a qu'une ouverture fort petite; ce qui paroît une interpretation ridicule, puisqu'un Four n'est pas un Ciel pour estre rond & convexe, & que son ouverture n'est pas de trois aunes & de trois brasses.

Servius

Servius & tous les autres Interpretes, aprés ce Juriſconſulte, l'ont interpreté du fond d'un Puits, d'où l'on ne découvre du Ciel qu'autant que le Puits a de largeur en haut. La pluſpart interpretent la ſeconde des Hyacinthes, ou Fleurs d'Ajax, qui ſemblent avoir ſur leurs feüilles les deux premieres lettres du nom d'Ajax en Grec αἰ; quelques-uns l'ont expliqué des monnoyes des Rhodiens, qui ont pour revers une roſe ou une fleur, avec l'inſcription des noms de leurs Souverains.

☞ Penſée de Monſieur D. L. S.

Que ces Gentilshommes à liévre,
Dont le pauvre timbre a la fiévre,
Ont d'inſipides entretiens!
Quelquefois j'en creve de rire;
Car s'ils ne diſcouroient de chiens,
On ne leur entendroit rien dire.

☞ A une Bouteille.

Avec une douce violence vous ſçavez apprivoiſer l'eſprit le plus dur; vous ſeule vous avez l'art d'adoucir les ſoucis des ſages, & de vous rendre en badinant la maiſtreſſe de leurs ſecrets : vous retabliſſez l'eſperance dans les ames les plus abbattuës; vous donnez de la force & du courage au pauvre, qui aprés vos

fa-

faveurs ne craint ny la puissance formidable des Rois, ny les armes des Soldats.

Tu lene tormentum ingenio admoves
Plerumque duro : tu sapientium
Curas & arcanum jocoso
Consilium retegis lyæo.

Tu spem reducis mentibus anxiis,
Viresque ..... & addis cornua pauperi,
Post te neque iratos trementi
Regum apices, neque militum arma. Hor. l. 3. Od. 2.

☞ Les devots de profession, qui sans une grande necessité ont commerce dans le monde, doivent estre fort suspects.

☞ Quand les Anciens prioient les Dieux celestes, ils levoient leurs mains de maniere que la paume estoit tournée vers le Ciel, & en cet état la main étoit renversée.

Supinas si tuleris manus.

Mais lorsqu'on prioit les Dieux infernaux, la paume estoit tournée contre terre. Hor. Od. 23. l. 3.

☞ Enfin (je te l'avois predit) mon cher N** te voila amoureux, malgré ta fierté, & tes rodomontades contre cette passion. Te voila vaincu,

&si

& si vaincu, que tu es l'esclave de celle que tu aimes.

Dicebam tibi venturos, irrisor, amores,
Nec tibi perpetuò libera verba fore.
Ecce jaces, supplexque venis ad jura puella,
Propert. l. 1. Eleg. 9. *Et tibi nunc quovis imperat empta modo.*

☞ A quoy bon Monsieur M. estre si obscur dans vos Ouvrages ? si vous ne voulez pas que l'on conçoive ce que vous pensez, vous n'avez qu'à ne point parler.

Quid juvat obscuris involvere scripta latebris?
Ne pateant animi sensa, tacere potes.

☞ P. aimoit une femme ridée, & pour se sauver des reproches qu'on luy en faisoit, il disoit que l'amour s'étoit caché dans les rides de sa maistresse.

☞ Rondeau de Voiture.

Ma foy, c'est fait de moy, car Isabeau
M'a conjuré de luy faire un rondeau,
Cela me met en une peine extreme,
Quoy treize vers, huit en eau, cinq en eme!
Je luy ferois aussi-tost un bateau.
En voila cinq pourtant en un monceau,

Faisons-

Faisons-en huit en invoquant Brodeau,
Et puis mettons par quelque stratageme,

Ma foy, c'est fait.

Si je pouvois encor de mon cerveau
Tirer cinq vers, l'ouvrage seroit beau.
Mais cependant je suis dedans l'onziéme,
Et si je crois que je fais le douziéme,
En voila treize ajustez au niveau;

Ma foy, c'est fait.

☞ Monsieur de Corneille nâquit à Roüen en 1606. il étoit fils d'un Maistre des Eaux & Forests en la Vicomté de Roüen, à qui le Roy Loüis XIII. donna des Lettres de Noblesse pour recompense de ses services : il exerça long-temps à Roüen la Charge d'Avocat General à la Table de Marbre ; sa Tragedie du Cid fut la Piece qui commença à luy donner une considerable reputation ; cet Ouvrage eut des applaudissemens si universels, qu'on disoit en proverbe, *cela est beau comme le Cid.* Il eut pourtant les Critiques, mesme par ordre du Cardinal de Richelieu : mais

En vain contre le Cid un Ministre se ligue,

Tout

Tout Paris pour Chimene a les yeux de Rodrigue:
L'Academie en Corps a beau le censurer,
Le public revolté s'obstine à l'admirer.

Ce furent ces petits chagrins que Monsieur le Cardinal luy avoit donnez en mesme-temps, qui l'engagerent à faire ces quatre vers aprés la mort de ce Ministre.

Qu'on parle mal ou bien du fameux Cardinal,
Ma prose ny mes vers n'en diront jamais rien.
Il m'a fait trop de bien pour en dire du mal,
Il m'a fait trop de mal pour en dire du bien.

Horace, Cinna & plusieurs autres pieces qui suivirent, augmenterent de telle sorte la reputation de Corneille, qu'il passe & avec raison, pour le plus grand homme qu'il y ait eu dans ce genre de Poësie; il mourut Doyen de l'Academie en 1684. âgé de 78. ans. Voicy ses Pieces selon l'ordre des temps ausquels elles ont été composées ; *Melite* Comedie ; *Clitandre* Tragedie ; *la Veuve* Comedie ; *la Galerie du Palais* Comedie ; *la Suivante*

vante Comedie ; *la Place Royale* Comedie ; *Medée* Tragedie ; *l'Illusion comique* Comedie ; *le Cid* Tragedie ; *la mort de Pompée* Tragedie ; *le Menteur* Comedie ; *la suite du Menteur* Comedie ; *Rodogune* Tragedie ; *Theodore* Tragedie ; *Heraclius* Tragedie ; *Dom Sanche d'Aragon* Comedie ; *Andromede* Tragedie ; *Nicomede* Tragedie ; *Pertharite* Tragedie ; *Oedipe* Tragedie ; *Sertorius* Tragedie ; *la Toison d'or* Tragedie ; *Sophonisbe* Tragedie ; *Othon* Tragedie : *Attila* Tragedie : *Berenice* Tragedie : *Pulcheria* Tragedie : *Surena* Tragedie. Il a encore traduit en vers François l'Imitation de Jesus-Christ, les sept Pseaumes de la Penitence, les Hymnes du Breviaire Romain.

☞ Devise pour marquer l'accez facile que le Roy donne auprés de luy. Le Soleil avec ces mots,

Patet omnibus.

Il se fait voir à tous.

☞ La Sainte Baume est un lieu presque inaccessible, & que l'on ne peut voir sans effroy. C'est un antre dans le milieu d'un rocher, escarpé de plus de quatre-

quatre-vingts toises de haut, fait assurément par miracle; car il est bien-aisé de voir que les hommes

N'y peuvent avoir travaillé,
Et l'on croit avec apparence,
Que les saints Esprits ont taillé
Ce roc, qu'avec tant de constance,
La Sainte a si long-temps moüillé
Des larmes de sa penitence;
Mais si d'une adresse admirable
L'Ange a taillé ce roc divin,
Le demon cauteleux & fin,
En a fait l'abord effroyable,
Sçachant bien que le Pelerin
Voyage de Bach. & de la Chap. *Se donneroit cent fois au diable;*
Et se damneroit en chemin.

☞ On a fait ainsi parler des Masques à une belle Princesse.

Nous cachons un Soleil cachant vostre visage:
Mais par un effet merveilleux
A travers vostre épais nuage,
Au lieu d'un, il en paroist deux.

☞ Avis d'une grande precaution pour le commerce de la vie civile.

Non tutum est mentem cuivis aperire sodali:
Sæpe inimicus erit, qui modo amicus erat.

On n'est jamais en assurance
Si de son cœur à tous on fait la confidence.
Tel qui dans l'amitié fut le plus affermi M. Maultrot.
Devient souvent un ennemi.

☞ Réponse au paralelle qu'on avoit fait du Cardinal Mazarin & du Cardinal de Richelieu.

Vous nous dites que Jule, en calmant nos orages,
En nous mettant au port du milieu des naufrages,
A plus fait que n'a fait Armand,
Et que jamais mortel ne fit rien de si grand.
Tréve de paralelle, il vous rend ridicule,
Croyez moy n'en faites jamais:
Si Jule a fait la paix, le grand Armand fit Jule,
Et quiconque a fait Jule, a plus fait que la paix.

☞ Caractere D. C. veritablement affligé.

Tristes pensers, noires fureurs,
Rages, transports, sombres horreurs,
Funestes entretiens, dont mon ame est ravie,
Impatiens desirs de courir au trépas.

Dégoust des plaisirs de la vie ,
Puisque je vous cheris ne m'abandonnez pas.

Mon mal ne se peut égaler,
Je hais qui me veut consoler.
Où tout le monde rit , c'est-là que je soûpire ;
Les plus justes conseils me semblent superflus ,
Et pour declarer mon martyre ,
C'est trois mots suffiront, D. n'est plus.

☞ Rien n'excite plus les hommes, que les loüanges , à montrer ce qu'ils sçavent faire.

Ovid. de art. am. l. 1. *Laudatas ostentat avis Junonia pennas :*
Si tacitus spectes, illa recondit opes.

☞ Un Grec mourut debout, tout percé de fleches , à la bataille de Marathon , & il se tint droit aprés sa mort, soûtenu des fleches qui le perçoient de toutes parts.

☞ Caractére d'un bon François.

Sans jamais y trouver à dire ,
Aux volontez du Roy nous devons tous souscrire,
Et pour Loy prendre son desir.
Et comme il n'eut jamais son pareil en nul autre,

Dés que ce Prince a dit, tel est nostre plaisir,
Disons tous aprés luy, tel est aussi le nostre.

☞ Reflexion sur les peines de ceux qui montrent les Sciences aux enfans.

Que l'estat des Regens me paroist miserable! Juvenal de M. de Sylva. Sat. 7.
Puisqu'un discours si souvent repeté
Sur un mesme sujet, fust-il le mieux traité,
Cause un dégoust qui les accable.

☞ Q. V. V. Poëte Satyrique, voyant le portrait d'un Fat couronné de Laurier, fit cet impromptu.

Graveur, tu devois avoir soin
De mettre sur cette teste,
Voyant qu'elle estoit d'une beste,
Le lien d'une botte de foin.

Réponse du Portrait.

Ce foin, dont on m'eust couronné,
M'eust fait plus d'honneur que d'injure;
Sur du foin Jesus-Christ *est né,*
Nous l'apprenons de l'Ecriture.

Repartie du Poëte.

Ce foin dont tu fais tant de cas
Pour Dieu n'étoit en cette place;

Car JESUS-CHRIST *n'en mangeoit pas ;*
Mais pour servir de repas
Au premier âne de ta race.

☞ EPIGRAMME.

Multa rapit Festus, dat egenis multa ; sed esset
Æquius & melius nil dare, nil rapere.

M. Maultrot.

Festus qui par tout prend du bien
Est aux pauvres fort charitable ;
Mais il seroit plus équitable
De ne prendre & ne donner rien.

☞ Q. fait parler ainsi ces anciens Philosophes, qui mettoient leur souverain bien dans la tranquilité, le repos & l'indifference.

Fuyez ces incertains desirs
Que l'inquietude vous donne,
Suivez les tranquiles plaisirs,
Délivrez vous de soin, n'en donnez à personne ;
Ne soyez défians, envieux, ny jaloux,
Evitez les chagrins, la haine & la colere ;
N'ayez d'autre maistre que vous ;

Coulez vos plus beaux jours, sans avoir rien à faire,
Et vous vivrez aussi contens que nous.

☞ La pauvreté rend l'esprit timide, & c'est tres-souvent la timidité que les pauvres font paroistre, qui les rend si méprisables. Quand le pauvre *Trimalcion* parle au riche *Cresuriaste*, il paroist d'un si petit raisonnement, qu'il fait pitié à ceux qui l'entendent. Il a pourtant beaucoup de bon sens, & une grande étenduë d'esprit. Mais pourquoi paroist-il donc si mal raisonner? C'est qu'étant en presence de *Cresuriaste*, de qui il dépend, & dont il implore les bienfaits; il aime mieux mal raisonner, que d'apporter de bonnes raisons pour resister aux sentimens de ce riche, & se mettre par cette resistance raisonnée, en danger de se faire un ennemi dangereux de celuy qu'il souhaitte avoir pour bienfaicteur obligeant. Rien n'est si ordinaire que cette conduite timide dans le commerce que les pauvres sont obligez d'avoir avec les riches.

☞ De ceux qui ont l'O. D. B. D. A.

Judas fut nommé pour Apostre;

Mais comme il eut pris ſur l'Autel
Il crut plus à propos d'eſtre Maiſtre d'Hoſtel.
Ce métier valoit mieux que l'autre,
Pour s'enrichir il n'en eſt point de tel.
C'eſtoit-là ſon deſſein ; ſi JESUS *& ſa ſuite*
Euſſent fait de meilleurs repas,
Sa fortune euſt eſté plus viſte :
Mais le fripon ne s'accommodoit pas
D'une dépenſe ſi petite ;
Et malgré ſon adreſſe à faire argent de tout,
Il voyoit bien ſouvent ſon ſçavoir faire à bout.
Levons le maſque, dit le traiſtre ;
Vivre dans ces emplois, c'eſt vivre malheureux,
J'aime bien mieux vendre mon Maiſtre,
Que d'eſtre Apoſtre, & d'eſtre gueux.

☞ T. P. qui avoit coûtume de tourner la bouche en parlant, preſſant un jour ſa partie de répondre à ſes inſtances, ſon adverſaire luy repartit : Je répondrai auſſi-toſt que tu auras caſſé la noix que tu as en ta bouche.

☞ Le Pape benit de ſept ans en ſept ans les *Agnus Dei* avec le ſaint Chrême,

Chrême, dont la distribution appartient à la Charge du Maistre de sa Garderobe. Les Cardinaux les reçoivent avec grande reverence dans leurs Mitres. Les Feüillans ont droit de paîtrir ceux qu'on fait de paste. Cette ceremonie vient de ce que dans l'ancienne Eglise, on prenoit une partie du Cierge Pascal beni le Samedi Saint ; on la distribuoit aprés la communion au peuple pour en parfumer leurs maisons, leurs champs, leurs vignes , afin d'en chasser les demons, & les preserver des orages & des tempestes, & à Rome l'Archidiacre benissoit la cire arrosée d'hüile , y imprimoit la figure d'un Agneau, & en faisoit ensuite la distribution aux fideles.

Sirmond Alphonse Ciccarelli, le Pere Labbe, Onuphrius, Panuinius.

☞ M. de Pinchesne à fait ce Sonnet sur la mort de Voiture.

SONNET.

C'est trop pleurer un mort, à qui les destinées
Firent un si riant , & si tranquille cours ;
Qui sceut si bien user des momens de ses jours,
Et vit de tant d'honneurs ses veilles couronnées.

Vne ſuite en vivant des graces enchaî-
nées,
De leurs dons plus exquis ornerent ſes diſ-
cours,
Et l'art à leurs beautez ajouſtant ſon ſe-
cours,
Sur un parfait modele accomplit ſes an-
nées.

Il eſt vray que la mort, par qui tout eſt dé-
truit,
Trop toſt du noir bandeau de l'éternelle
nuit
A voilé ſa belle ame , & ſillé ſa paupie-
re.

Mais ſans plus rien devoir au celebre
flambeau ,
Brillant dans ſes Ecrits de ſa propre lumie-
re,
Ne va-t-il pas revivre en dépit du tom-
beau ?

☞ Quand on voit le moindre defaut dans un homme accompli , l'on dit que c'eſt dommage , parce qu'il ne faut qu'un nuage, pour éclipſer tout le Soleil. Ces défauts ſont des taches, où l'envie s'attache d'abord pour contrôler. Ce ſeroit un grand coup d'habileté de

de les changer en perfections, comme fit Jules Cesar, qui estant chauve couvrit ce defaut de ses Lauriers.

☞ On dit que les Allouëtes mâles deviennent borgnes, si on les nourrit en cage.

☞ M.D.T. lira avec plaisir les Vers suivans, C. J. L. quoyqu'il les ait dêja lûs dans la Tragedie des Freres ennemis de M. Racine.

Est-ce au peuple, Madame, à se choisir un maistre?
Si tost qu'il hait un Roy, doit-on cesser de l'estre?
Sa haine, ou son amour sont-ce les premiers droits
Qui font monter au thrône, ou descendre les Rois?
Que le peuple à son gré nous craigne ou nous cherisse,
Le sang nous met au thrône, & non pas son caprice;
Ce que le sang luy donne, il le doit accepter;
Et s'il n'aime son Prince, il le doit respecter.

☞ Remarque A. Q. E.

L'Alose aime tant le sel, qu'elle suit les batteaux qui en sont chargez

plus de trois cens lieuës en terre. Les Indiens font grand trafic des œufs de ce poisson; on voit chez eux grand nombre de grands navires qui en sont chargez.

☞ Loüis XI. ayant entrepris la guerre contre les Venitiens, & quelqu'un disant pour l'en dissuader que ceux de Venise étoient trop prudens & trop sages pour les François, le Roy répondit : *Je leur mettray tant de foux en teste, qu'ils ne sçauront de quel costé se tourner.*

☞ Il y en a qui assûrent que les amandes ameres concassées endorment les poules, ou les tuent, & que les Bohemiens s'en servent pour prendre ces animaux.

☞ *Que vaut vostre Cure?* disoit un Evesque à un Curé : *Autant que vostre Evesché, Monseigneur, c'est-à-dire, l'Enfer ou le Paradis*, répondit le Curé.

☞ Proverbe usité parmy les Marchands : *Qui fait ses affaires par Procureur, va à l'Hôpital en personne.*

☞ L. General des L, voyant que les Soldats n'osoient monter à l'assaut de la Ville de C. qu'il assiegeoit, il prit occasion d'un Lievre qui sortoit des fossez

fossez de cette Ville, pour les piquer d'honneur, en leur disant : *N'avez-vous pas honte de craindre des ennemis qui sont si lâches & si paresseux, qu'ils laissent au pied de leurs murailles dormir les Liévres en repos?*

☞ Des Eaux de Bourbon.

Tousjours boire sans soif, faire mauvaise chere,
Du Medecin Griffet demander le conseil,
Voir de mille percl us le funeste appareil,
Et se voir avec eux compagnon de misere.

Si-tost qu'on a dîné, ne sçavoir plus que faire,
Eviter avec soin les rayons du Soleil,
Se garder du serein, resister au sommeil,
Et voir pour tout regal arriver l'ordinaire.
Quoyqu'on meure de faim n'oser manger son sou,
Tendre docilement les pieds, les bras, le cou,
Dessous un robinet aussi chaud que la braize.

Ne manger aucun fruit, ny paſté, ny jambon ;
S'ennuyer tout le jour aſſis dans une chaiſe ;
Voilà, mes chers amis, les plaiſirs de Bourbon.

☞ Un jour un Etranger dit à Denis en preſence de tout le monde, qu'il lui enſeigneroit en particulier un moyen infaillible pour connoiſtre ceux qui oſeroient conſpirer contre luy : Denis le pria fort de le lui apprendre ; cet Etranger alla vers luy, & luy dit à l'oreille, donne moy un talent (c'eſt 600. écus) afin qu'il ſemble à ton peuple que je t'ay appris le ſecret, & que tu en es content, & qu'ainſi il n'oſe rien entreprendre contre toy ; Denis le crut, & luy donna en preſence de tout le peuple ce qu'il demandoit.

☞ Pendant la guerre des Cimbres quelques-uns ſe plaignant à Caïus Marius, de ce que contre les Loix il avoit donné en une ſeule fois droit de Bourgeoiſie Romaine à mille hommes de Camerin, qui avoient fort bien ſervi dans cette guerre ; il répondit qu'il n'avoit pû entendre ce que diſoient les Loix, à cauſe du grand bruit des armes.

☞ Par-

☞ *Particularitez extraordinaires tirées du septiéme Livre de Pline.*

En la Scythie septentrionale les Arimaspes, peuples qui n'ont qu'un œil au front, font la guerre aux Griphons, bestes volantes & furieuses, pour avoir les mines d'or que ces animaux gardent avec beaucoup de cupidité. Par delà les Scythes qui vivent de chair humaine, en une valée du Mont Imaüs, il y a des hommes sauvages qui vivent parmy les bêtes brûtes, & qui ont le pied tourné devant derriere, & ne laissent pas d'estre tres-legers à la course. Isigonus Nicéen dit que quelques Antropophages septentrionaux, qui demeurent dix journées au-delà du Fleuve Niester ou Boristhenes, se servent de testes de morts au lieu de coupes, & de peaux de testes d'hommes avec le poil, au lieu de plastrons, pour mettre devant l'estomach. Au païs de Ziuria en Albanie, il y a des gens qui ont les yeux verds, sont chenus dés leur enfance, & voyent mieux de nuit que de jour. Dix journées au-delà le Fleuve Boristhenes, les Sauromates au Moscovites ne font qu'un repas de trois jours en trois jours. Crates Pergamenien, dit qu'auprés de

Héle-ſpont. Paradiſo, qui eſt au Détroit de Callipoli, les Ophiogenes attirent dehors naturellement tout le venin de la piqueure d'un ſerpent, en touchant ſeulement la playe. Varron dit qu'au meſme lieu il y a des gens qui gueriſſent de la morſure des ſerpens par leur ſeule ſalive. Agatharchides dit qu'en Barbarie, les Pſylliens, famille ſortie du Roy Pſyllus, faiſoient mourir les ſerpens en leur faiſant ſentir leur corps ; de ſorte que pour éprouver la pudicité de leurs femmes, ils preſentoient les enfans dont elles venoient d'accoucher, aux plus dangereux ſerpens, afin de voir ſi le ſerpent fuïroit leſdits enfans, ou non, & ainſi connoiſſoient s'ils eſtoient de leur race. On dit que la ſalive d'un homme à jeun fait mourir les ſerpens. Au-delà des Naſamoniens & Machyliens on trouve les Hermaphrodites, qui ont deux natures, & s'entre-connoiſſent charnellement les uns les autres, ſelon Calliphanes. Ariſtote ajouſte que ces gens ont la mamelle droite comme un homme, & la gauche comme la femme. Iſigonus & Nymphodorus, diſent qu'en Afrique il y a une race Sorciere, qui fait ſecher & mourir les arbres, les plantes,

les herbes, les hommes & les enfans. Isigonus dit qu'en Sclavonie, & à l'entrée de Romanie ou Bulgarie, il y a certaines gens qui ensorcellent les autres par leur seul regard, & qui étant en colere font mourir ceux qu'ils regardent attentivement, & qu'ils ont en chaque œil deux prunelles. Philarchus dit qu'en la contrée de Burcia, la race des Thybiens ont deux prunelles en un œil, & la figure d'un cheval en l'autre, & ne vont jamais au fonds de l'eau. Ciceron dit que toutes les femmes qui ont la prunelle double, ont le regard venimeux. Prés de Rome, au territoire de Toscane, les Hirpiens, certaine race de gens, tous les ans au Sacrifice qu'on fait à Apollon au Mont S. Sylvestre, marchent pardessus les feux de joye qu'on y fait, sans se brûler aucunement. C'est pourquoi ils furent declarez par Arrest du Senat exempts d'aller à la guerre, & de toutes autres charges & impositions. Le pouce du pied droit du Roy Pyrrhus guerissoit du mal de la ratte, en touchant ceux qui en estoient malades. On dit que ce pouce ne put jamais être brûlé avec le reste du corps; c'est pourquoi on le gardoit dās le Temple

ple comme une relique. Aux Indes il y a des Figuiers ſi étendus,qu'un eſcadron d'hommes armez peut ſe rafraîchir à l'ombre d'un ſeul. Il y a des hommes qui paſſent cinq coudées de hauteur, leſquels ne crachent point. Les Gymnoſophiſtes, Philoſophes des Indes, demeurent depuis le matin juſques au ſoir, regardans fixement le Soleil , tantoſt ſur un pied , tantoſt ſur l'autre. Cteſias dit qu'il y a aux Indes des femmes qui n'enfantent qu'une fois en leur vie , & que leurs enfans naiſſent tout chenus. Le meſme Cteſias dit qu'il y a des peuples qui n'ont qu'une jambe , & ſont fort legers à ſauter : on les appelle *Sciopodes.* Au cœur de l'Eté , & pendant la plus grande chaleur du Soleil, ils ſe couchent à l'envers , & ſe couvrent de leurs pieds qui leur ſervent d'ombre. Vers le Ponant on trouve des peuples qui n'ont point de cou , & qui ont les yeux aux épaules. Tauro dit qu'entre les Choromades il y a certains hommes ſauvages qui ne parlent point, mais qui craquettent ſeulement des dents d'une maniere hideuſe, au lieu de parler. Eudoxus dit qu'aux Indes meridionales les hommes ont les pieds longs

longs d'une coudée, & qu'au contraire les femmes les ont petits comme des Passereaux. Megasthenes dit qu'en certain quartier des Nomades Indiens, il y a des gens appellez Syrictes, qui n'ont que deux trous au lieu du nez, & qui ont les jambes recourbées comme la queuë d'un serpent. Dans les Basses-Indes orientales, vers la source du Fleuve Ganges, on trouve des gens qui n'ont point de bouche, & ne vivent que de bonnes odeurs qu'ils respirent par le nez. Dans les montagnes qui sont opposées à la bise, on trouve les Pigmées, peuples qui ne sont hauts que de trois palmes. Homere dit que les gruës leur font toûjours la guerre. Leurs maisons sont basties de terre grasse, de plumes d'oiseaux & de coquilles d'œufs. Ceux qui habitent en la côte de Monte-Sancto, se nourrissent de chair de vipere; c'est pourquoy ils ne sont sujets à aucune vermine. Onesicritus dit qu'aux Indes, où il n'y a point d'ombre, les hommes sont hauts de cinq coudées & deux palmes, vivent ordinairement 130. ans, sans devenir pesans & foibles en leur vieillesse. Ctesias dit que la race des Pandoriens aux Indes, vivent

vivent deux cens ans, que leurs cheveux sont blancs en leur jeunesse, & noircissent en leur vieillesse. Le mesme dit que des peuples voisins des Macrobiens ne vivent que de sauterelles. Clitarchus & Megasthenes parlant des derniers peuples qu'ils appellent Mandres, disent que leurs femmes portent des enfans à sept ans, & sont vieilles à quarante. Aux Indes les Calingiennes portent des enfans à cinq ans, aussi n'en vivent-elles que huit au plus. Il y a des peuples qui ont les oreilles si grandes, qu'ils s'en peuvent couvrir tout le corps. Les Orites voisins des Indes, font du pain avec le poisson. Dans les Deserts d'Afrique on rencontre souvent des fantômes de figure humaine, qui disparoissent en un moment. Les trois Horaces, & les trois Curiaces étoient chacuns jumeaux. Le dernier an du Regne de l'Empereur Auguste, à Ostia la femme d'un Artisan fit deux fils & deux filles. En la Morée il s'est trouvé une femme qui a fait vingt enfans en quatre portées. Trogus dit qu'en Egypte une femme fit sept enfans d'une ventrée. On dit qu'Alcippe enfanta un Elephant. Au commencement de la

guerre

guerre des Marses, une esclave enfenta un serpent. L'Empreur Claudius Cesar dit qu'en Thessalie nâquît un Hippocentaure, c'est-à-dire un enfant à demi homme & à demi cheval; il ne vécut qu'un jour. L'année qu'Annibal prit Saguntum, un enfant étant sorti du ventre de sa mere, s'en retourna aussitost dedans. L'an du Consulat de Publius Licinius Crassus, & de Caïus Cassius Longinus, une fille de Cursula, Ville du Duché de Spolete, estant encore en puissance de pere & de mere devint garçon; on l'envoya dans une Isle deserte & inhabitée, par Arrest des Aruspices. Licinius Musianus dit avoir vû à Argos un nommé Arescon qui fut marié pour femme, & qui dans la suite estant devenu homme épousa une femme. Le mesme dit qu'à Smyrne il vit une fille changée en garçon. Pline dit, J'ay vû en Afrique Lucius Cossitius, Bourgeois de Tisdrita, qui de femme devint mâle le jour de ses nôces. Les femmes qui mangent ordinairement des choses salées, font leurs enfans sans ongles. Si les femmes ne retiennent leur haleine, elles ont plus de peine à enfanter. Bâailler en travail d'enfant,

c'eſt ſigne de mort. Eſternuer aprés la conception eſt ſigne d'avortement. L'odeur d'une chandelle éteinte fait ſouvent avorter & mourir l'enfant au ventre de la mere. Le Poëte Anacreon mourut en avalant un pepin de raiſin. Un poil eſtrangla Fabius Senateur & Preteur, lorſqu'il beuvoit du lait. Marcus Agrippa & Neron nâquirent les pieds devant. Il fallut faire une inciſion au ventre de la mere de Scipion l'Africain pour l'en tirer. Manlius qui entra à Carthage avec ſon armée, nâquit ainſi. Une femme fit d'une ventrée un enfant qui avoit neuf mois, & un autre qui n'en avoit que cinq. Nicæus Luteur de Conſtantinople, étant ſorti d'une baſtarde Ethiopienne, qui étoit blanche comme les autres femmes, nâquit neanmoins noir comme ſon ayeul. Artemon homme artiſan, reſſembloit tellement à Antiochus Roy de Surie, que la Reine Laodicée, aprés qu'Antiochus fut tué, ſe ſervit dudit Artemon pour reſigner le Royaume à qui bon luy ſembleroit, & pour recommander celuy qu'elle vouloit au peuple. Vibius Artiſan, & Publicius eſclave reſſembloient fort au grand Pompée. Serapio

pio esclave ressembloit fort à Scipion. Le Roy Masinissa engendra à l'âge de quatre-vingts-six ans Methimathnus. Marcus Curius nâquit avec les dents. Le fils de Prusias Roy de Bithinie n'avoit qu'un os qui luy prenoit toute la machoire au lieu de dents. Avoir plus de trente-deux dents, c'est signe de longue vie. Quand les femmes ont les dents œilleres de dessus du costé droit doubles, c'est signe de bonne fortune. Zoroastre rit en naissant. Il avoit le cerveau si boüillant qu'il repoussoit les mains de ceux qui les luy mettoient sur la teste. On tient qu'à trois ans on a la moitié de sa grandeur. En Candie pendant un tremblement de terre une montagne s'ouvrit, & on y trouva un corps debout, ayant quarante-six coudées de long. De nostre temps on amena à l'Empereur Claudius un geant Arabe, nommé Gabara, lequel avoit neuf pieds & neuf doigts de hauteur ; ce que je puis assurer comme l'ayant vû. Pusio & Secondilla qui furent du regne de l'Empereur Auguste, étoient demi pied plus grands ; leurs corps sont encore gardez au Charnier qui est dans les Jardins des Salustiens. Julia niéce d'Au-

guste,

guſte, avoit un nain appellé Conopas, qui n'avoit que deux pieds & une palme de hauteur. Marc Varron dit que Manius Maximus & M. Tullius, hommes d'armes Romains, n'avoient que deux coudées de haut. L'homme eſt auſſi grand depuis la plante des pieds juſques au ſommet de la teſte, qu'il a de croiſée ayant les bras étendus, prenant la meſure depuis le bout du plus grand doigt d'une main, juſques au bout du plus grand doigt de l'autre. Le corps d'un homme mort nage ſur l'eau à l'envers ; mais la femme morte nage le viſage contre-bas. Julius Viator, Chevalier Romain, iſſu des Vecontiens, étant tombé en ſon jeune âge en hydropiſie, & s'eſtant abſtenu de boire par l'ordonnance des Medecins, s'accoûtuma ſi bien à ſe paſſer de boire, que ſur ſes vieux jours ils ne beuvoit point.

Mettez ſi vous voulez pour moi à la fin de la plûpart de ces articles E.P.T.Q.C.

☞ *Remarque tres-curieuſe.*

Nos devoirs coulent de la nature, & ne viennent pas uniquement de l'éducation, comme quelques-uns s'imaginent. Il ne faut pour le juſtifier que ſuppoſer

deux

deux principes. Le premier eſt, que naturellement nous nous aimons nous-meſmes, étant ſenſibles au plaiſir, haïſſant le mal, deſirant le bien, & ayant ſoin de noſtre conſervation. Le ſecond, qu'avec ce penchant à nous aimer, la nature nous a donné une raiſon pour nous conduire. Nous nous aimons naturellement nous-mêmes ; c'eſt une verité de ſentiment : nous ſommes capables de raiſon ; c'eſt une verité de fait. La nature nous porte à faire uſage de la raiſon ; pour diriger cet amour de nous-meſmes, cela naît des principes de ce dernier d'une maniere tout-à-fait neceſſaire, n'étant pas poſſible que nons nous aimions veritablemement, ſans employer toutes nos lumieres à chercher ce qui nous convient.

Or dés-là que la nature nous ordonne de rechercher noſtre bien, il s'enſuit qu'on ne peut point dire ſans une contradiction évidente, que l'homme ſoit naturellement ſans devoir & ſans loy. Il faut demeurer d'accord de la difference eſſentielle qu'il y a entre le bien & le mal moral ; puiſque le premier conſiſte à ſuivre la loy de la nature raiſonnable, & l'autre à la violer.

Cette loy naturelle en general peut se diviser en quatre autres, qui sont les especes particulieres; la loy de la temperance, qui nous fait éviter les excés & les débauches, qui ruinent nostre corps, & qui font tort à nostre ame; la loy de la justice, qui nous fait rendre à chacun ce qui luy appartient, & le traiter comme nous souhaitterions qu'il nous traitât; la loy de la moderation qui nous défend de nous venger, sçachant que nous ne le pouvons faire qu'à nos dépens, & que respecter en cela les droits de Dieu, c'est avoir soin de nous-mesmes; & enfin la loy de la bien-séance, qui nous engage à faire du bien à nos prochains.

Il est certain que l'immortalité de l'homme fait la perfection & l'étenduë de ces quatre sortes de loix. Un homme qui se connoist sous l'idée d'un estre immortel, ne fera pas sa fin des plaisirs, que l'Auteur de la nature attache à ce qui fait la conservation ou la propagation du corps. Nous ne voudrons point faire tort aux autres, si nous ne craignons pas seulement un retour d'injustice dans cette vie. Mais si de plus nous apprehendons de nous faire à nous-mes-

mes par-là un prejudice éternel ; celuy qui sera occupé, comme il doit l'estre, de sa dignité naturelle, qui l'éleve sans doute extrêmement au-dessus des outrages qu'il peut recevoir, bien loin de se vouloir satisfaire aux depens de la gloire de Dieu, concevra à peine quelque ressentiment de quelque maniere qu'on le traite. Enfin si cette communion naturelle & temporelle que nous avons avec les autres hommes dans la societé, peut faire naître quelque bien-veillance entre nous, qui s'augmente selon le degré du commerce tẽporel que nous avons avec eux ; quels motifs d'amour & de beneficence ne trouvons-nous pas dans l'idée de cette societé éternelle que nous devons, ou que nous pouvons avoir avec eux. Ainsi la loi naturelle est dans l'homme ; mais la perfection & l'étenduë de cette loy est dans l'homme immortel.

Au reste ces quatre sortes de loix font ce que nous appellons la loy naturelle, laquelle est la plus ancienne, la plus generale & la plus essentielle de toutes, & le fondement des autres. C'est la plus ancienne, puisque l'amour de nous-mêmes, & la raison precedent en nous toute sorte de penchans & de loix. C'est

la plus generale ; car il y a bien eu des hommes qui n'ont point oüi parler du droit revelé ; mais il n'y en a point qui ſoient venus au monde ſans cette loi qui les porte à rechercher leur veritable bien. C'eſt la plus eſſentielle; car ce n'eſt icy ny la loy du Juif, ny la loy du Chrétien ſimplement ; c'eſt la loy de l'homme : elle n'appartient pas ſeulement à la loy, ou ſimplement à l'Evangile, mais à la nature, dans quelque état que celle-cy ſe trouve. Enfin c'eſt le fondement de toutes les autres.

Il eſt aiſé de le voir, ſi l'on conſidere que toutes les autres loix ne ſont autre choſe que la loy naturelle renouvellée & accommodée à certains états où les hommes ſe trouvent. Vous trouvez la loy naturelle dans celle que Dieu donna à nos premiers parens. Le Legiſlateur y ſuppoſe que l'homme s'aime luy-même, puiſque ſa Loy eſt fondée ſur des promeſſes & des menaces. On lui propoſe le bien & le mal ; on l'éclaire pour connoiſtre l'un & l'autre; on l'engage à la reconnoiſſance que la nature elle-meſme luy preſcrit. Dieu luy demande un hommage pour tant de faveurs qu'il luy accorde, & cet hommage con-

consiste à s'abstenir de manger du fruit d'un seul arbre ; on luy prescrit le devoir de sa conservation : *Au jour que tu en mangeras, tu mourras de mort* ; comme aussi la loy de la justice : car qu'y a-t-il de plus juste que de ceder au Createur l'empire de ses ouvrages, & de ne vouloir pas user de ses creatures malgré luy ? C'est donc icy la loy naturelle accommodée à l'état où Adam se trouvoit alors.

En effet on ne pouvoit pas luy défendre encore l'usage des idoles qui luy étoient inconnuës ; ny de blasphemer le nom du Seigneur ; lorsqu'il ne faisoit que commencer de le benir ; ny de se reposer un jour de la semaine, luy qui devoit se reposer toûjours ; ny de tuer son prochain, qui n'existoit point encore ; ny de commettre adultere, lorsqu'il n'y avoit qu'une seule femme ; ny de dérober, dans un tems où toutes choses luy appartenoient ; ny de porter faux témoignage, lorsqu'il n'en pouvoit porter, si ce n'est contre luy-mesme ; ny de convoiter, puisque toutes choses étoient à luy.

Mais lorsque les hommes se furent multipliez sur la terre, comme ils chan-

gerent d'état, Dieu de temps en tems retraça cette loi naturelle, & la donna aux hommes ſous une autre forme, parce qu'elle devoit eſtre proportionnée aux circonſtances où ils ſe trouvoient.

C'eſt pourquoy il ne faut point s'imaginer que lorſqu'on dit que le Decalogue contient la loy naturelle, il faille entendre qu'il n'enferme autre choſe que ces principes ſimples & communs de la loy naturelle, qui doivent conduire tous les hommes. J'avouë bien que le Decalogue eſt la loy naturelle renouvellée & retracée aux yeux des Iſraëlites; mais il eſt certain auſſi, que c'eſt la loy naturelle accommodée à l'état où les Iſraëlites ſe trouvoient alors. Voicy les remarques qui ne nous permettent point d'en douter.

Les Iſraëlites avoient été délivrez de la captivité d'Egypte. Cela fait que le Legiſlateur s'envelope, pour ainſi dire, de ce bienfait, pour les porter à l'obéïſſance qu'ils luy doivent. *Je ſuis le Seigneur ton Dieu, qui t'ay retiré hors du pays d'Egypte, de la maiſon de ſervitude. Tu n'auras point, &c.* On voit bien que ce motif n'a pas la même force ſur le cœur des hommes qui n'ont

point eû de part à cette délivrance. Il ne servira de rien de dire, que s'ils n'ont pas tous leur part à la délivrance temporelle des Israëlites, ils ont esté délivrez spirituellement de l'Egypte du peché. Les sens mystiques sont bons dans un simple enseignement destiné à instruire, mais ils ne sont point d'usage dans un precepte, qui demandant une obéissance exacte, ne peut-estre conçû en des termes trop précis, ni trop propres: & puis combien y a-t-il de peuples à qui certainement Dieu a donné la loy naturelle comme aux autres, qui n'ont jamais oüi parler de la délivrance des Israëlites par le ministere de Moïse, & qui par consequent n'ont pû y trouver un emblême de leur délivrance spirituelle?

2. Les Israëlites étant dans un desert, où ils ne pouvoient boire que de l'eau, ny manger que de la manne, ils n'avoient pas besoin d'enseignement ny de precepte qui les portât à la sobrieté, en leur faisant fuïr l'yvrognerie, & les excés de la bonne chere. C'est la seule raison que l'on peut donner de ce que le Legislateur dans le Decalogue n'a point défendu cette espece d'intempe-

rance, laquelle a toûjours passé pour un vice tres-capital.

3. Les Cananéens qui avoient attiré la colere de Dieu par leur idolatrie, & portoient la peine de leurs propres pechez, ne laissoient pas de paroistre maudits exterieurement, & interpretativement, comme l'on parle dans l'Ecole, à l'occasion du crime de Cam, qui découvrit la honte de son pere, & fut puni par cette malediction prophetique qui présagea la ruine de la posterité de Canaan, fils de cet impie. On ne peut nier que le Decalogue n'y fasse une manifeste allusion dans le cinquiéme precepte, conçû en ces termes: *Honore ton pere & ta mere, afin que tes jours soient prolongez sur la terre, laquelle le Seigneur ton Dieu te donne.* Il est certain que par la terre il faut entendre non la terre des vivans en general, mais cette terre qui avoit esté donnée en partage aux Israëlites; ce qui est évident par cette expression, *laquelle le Seigneur ton Dieu te donne.* Et il n'y a point de doute, que le sens de la loy ne soit, qu'ils doivent éviter le crime de Cam, qui devint funeste à sa posterité, & tâcher d'obtenir par une conduite opposée

la

la benediction de Dieu, qui peut les affermir dans leurs possessions.

4. Il est certain que la nature nous enseigne à consacrer au service de Dieu une partie de nostre vie ; car puisque nous tenons de luy tous les momens de nostre durée, la reconnoissance & la justice veulent que nous luy en dédiïons quelques-uns, & même que nous ayons certains tems que nous consacrions particulierement à la pieté: mais d'observer le septiéme jour plûtôt qu'un autre, & d'en étendre l'observation jusqu'aux Festes; c'est ce qui a du rapport, non plus avec la nature, mais avec l'état où ce peuple se trouvoit; Dieu ne vouloit point qu'il perdît la memoire du bienfait de la creation, en negligeant la pratique d'une Feste qu'il avoit instituée, dans l'intention de perpetuer la memoire de ce grand évenement.

On peut connoître à tous ces caracteres que la Loy du Decalogue ne differe pas de la loy naturelle dans son fond & dans ses premiers principes; mais seulement dans la maniere & dans l'étenduë qu'il a fallu luy donner, pour la proportionner à l'état & aux besoins du peuple d'Israël. Cela est évident par une remar-

que generale que l'on peut faire sur ce sujet ; c'est que les grands motifs qui soûtiennent les preceptes de cette loy en general, sont les benedictions & les maledictions temporelles, qui sont les motifs que le souverain Legislateur ait pû employer pour se faire obéïr , luy qui pouvoit menacer les hommes des peines éternelles destinées aux méchans, & annoncer à ceux qui observeroient sa loy, une vie éternelle & bienheureuse. D'où vient qu'il supprime ces puissans motifs, ces objets redoutables, ou du moins qu'il ne les fait connoître que d'une maniere confuse ; pendant qu'il prend toute sa force de ses promesses & de ses comminations, de la grandeur des biens & des maux corporels ? c'est qu'il proportionne sa Loy à l'état dans lequel le peuple d'Israël se trouvoit alors, le temps n'étant pas encore venu de reveler clairement la vie & l'immortalité bienheureuse en JESUS-CHRIST, qui entr'autres caracteres de sa vocation divine, devoit avoir celuy d'une claire & abondante revelation.

☞ *Avis d'Ovide.*

Aimez la propreté, ne vous inquietez point si le Soleil a obscurci vostre teint ;

que

que vôtre habit soit proportionné à vôtre taille, & qu'aucune tâche ne paroisse dessus ; ne faites point de grimaces avec la bouche ; tenez vos dents nettes ; soyez bien chaussé ; ayez les cheveux bien coupez, & la barbe bien faite, tenez vos ongles courts, sans ordure, vos narines sans poil, & vostre bouche sans mauvaise odeur.

Munditiæ placeant : fuscentur corpora campo :
Sit bene conveniens, & sine labe toga :
Linguaque ne rigeat : careant rubigine dentes :
Nec vagus in laxa pes tibi pelle natet :
Nec malè deformet rigidos tonsura capillos :
Sit coma, sit doctâ barba resecta manu :
Ut nihil emineant, & sint sine sordibus ungues :
Inque cava nullus stet tibi nare pilus : Ovid. de art. am. l. 1.
Nec male odorati sit tristis anhelitus oris.

☞ Demetrius Phalereus disoit qu'un Centaure estoit à cheval sur luy-même.

 ☞ Il

☞ Il y a bien de la difference entre dire du bien de quelqu'un, ou luy faire du bien. Monsieur L. P. l'a connu, quand il a parlé ainsi.

Tout le monde me veut du bien ;
Chacun me dit que j'en merite :
Moy-mesme je le dis, sans faire l'hypocrite ;
Mais la fortune n'en croit rien.

☞ Je sens qu'il y a un Dieu, & je ne sens pas qu'il n'y en ait point ; cela me suffit, tout le raisonnement du monde m'est inutile ; je conclus que Dieu existe : cette conclusion est dans ma nature ; j'en ay reçû les principes trop aisément dans mon enfance, & je les ay conservez depuis trop naturellement dans un âge plus avancé, pour les soupçonner de fausseté : mais il y a des esprits qui se défont de ces principes ; c'est une grande question s'il s'en trouve de tels, & quand il seroit ainsi, cela prouve seulement qu'il y a des monstres.

☞ On neglige ordinairement ce qu'on possede en commun. *Communiter negligitur quod communiter possidetur*, parce qu'on en remet le soin les uns sur les autres.

L'âne

L'âne de la Communauté
Est tousjours le plus mal basté.

☞ Jean Leon dit au second Livre de so. Afrique, que les habitans du Mont Semede au Royaume de Maroc, n'ont point d'autres Juges de leurs differends que quelques passans.

☞ Les Gamahez sont des figures qui se trouvent naturellement formées sur des pierres ou métaux, comme l'Agathe du Roy Pyrrhus qui representoit les neuf Muses & Apollon au milieu, tenant une harpe, selon Pline l. 37. c. 1. Majolus asseure *tract. de Memorab.* qu'à Venise il y a une autre Agathe, sur laquelle on voit la figure d'un homme naturellement formée. On dit qu'à Pise, dans l'Eglise de saint Jean, il y a une Image de même genre, qui represente un vieux Hermite dans un desert, assis sur le bord d'un ruisseau, & qui tient en sa main une clochette. Dans le Temple de sainte Sophie à Constantinople, il y avoit autrefois sur un marbre blanc l'Image de saint Jean-Baptiste, couvert d'une peau de Chameau; mais avec ce seul defaut, que la nature ne luy avoit fait qu'un pied. A Ravennes dans l'Eglise de saint Vital, on voit un Corde-

lier naturellement figuré ſur une pierre de couleur cendrée. Quelque-temps aprés la Paſſion de Noſtre-Seigneur, on trouva en Italie la figure d'un Crucifix ſi naïvement repreſenté dans un marbre, qu'on y remarquoit les cloux, les playes, les gouttes de ſang, & toutes les particularitez que les plus excellens Peintres y euſſent pû figurer. Cette figure eſt encore à preſent à S.Georges de Veniſe, ſi nous en croyons Gaffarel. On dit que le Marquis de Bade a une pierre precieuſe, qui repreſente toûjours un Crucifix, de quelque côté qu'on la tourne. A Sneiberg en Allemagne, on a trouvé dans une mine un certain métail non épuré, ſur lequel étoit la figure d'un homme qui portoit un enfant ſur ſon dos.

☞ Encore pour les Medecins.

Croiſſez, jeune Eſculape, & dans la ſolitude
Meditez ce grand Art digne de voſtre étude:
Cet Art ſi reſpecté, dont le puiſſant ſecours
Commande à la douleur & prolonge les jours.

Par vos nobles travaux à vous suivre excitée
Une posterité nombreuse, accreditée,
Aux timides mortels imposera des Loix,
Et pour premiers sujets pourra compter des Rois.
On aura foy pour tous ; le trop lent Galénique,
Le Chymique trop prompt, l'impudent Spagyrique
Auront chacun leur dupe, & par divers chemins
Feront experience aux frais des corps humains.
On verra constamment la crainte & la foiblesse
Attacher à leur Char l'honneur & la richesse,
De l'amour de la vie, ardens à profiter,
Ils vendront cette mort qu'on cherche d'éviter ;
Et quand ils quitteront vos fidelles maximes,
La terre dans son sein recelera leurs crimes.

☞ Y a-t-il quelqu'un qui puisse croire qu'une personne au sortir de la Comedie, intitulée *Avocat pour & contre*

contre, ait retenu par cœur ce qui ſuit, aprés l'avoir entendu ſeulement une fois?

PLAIDOYE'.

Le Juge, pluſieurs Conſeillers.
Arlequin ſur la ſellette.
Colombine dans ſes habits plaidant ſa cauſe.

Colombine. Meſſieurs, l'artifice dont ſe ſervent les filles pour parvenir au mariage, rend leurs amitiez ſi ſuſpectes, qu'un homme ſemble courir à ſa perte, quand il ſonge à ſe marier. Autrefois on ſe laiſſoit charmer ſur l'eſpoir d'un amour ſincere: aujourd'huy on ſe contente d'un peu de grimaces intereſſées. L'union des cœurs faiſoit par le paſſé la douceur des ménages: preſentement l'opulence en fait tout le bonheur; & s'il arrive par miracle, qu'une femme aime ſon mari, c'eſt parce que ſon mari ne contredit ny ſa dépenſe ny ſa conduite. Ce debut, Meſſieurs, paroiſtra violent dans la bouche d'une fille, qui devroit excuſer les defauts de ſon ſexe; mais la mauvaiſe foy des femmes en general, étouffe

étouffe tellement la sincerité de quelques-unes en particulier, que je dois convenir, malgré moy, qu'il y en a de rusées & d'artificieuses, pour faire valoir celles qui sont ingenuës & de bonne foy.

Arlequin. Voila de méchante Prose.

Colombine. Je me trouve, Messieurs, dans le petit nombre des filles qui ne fondent leur fortune que sur la satisfaction du cœur. Je suis de ces malheureuses qui se font une loy de leurs paroles, & un devoir de leurs passions; & de tous mes chagrins, le plus cuisant, & si je l'ose dire, le plus honteux, est d'aimer un perfide, que l'argent a rendu volage au prejudice des sermens. Lâche! tu me trouvois belle quand tu n'étois qu'un Arlequin. Colombine pouvoit être la femme d'un miserable; mais Colombine fait l'horreur d'un Marquis. Faquin de Marquis, excrement de noblesse, fantôme de qualité! Colombine sans biens & sans fortune, n'a-t-elle pas des ressources pour te mettre à ton aise? Tu sçais, Maraut, que je suis bien voulué de tout ce qu'il y a de gros Financiers. Un mari manque-t-il d'emplois, quand une jeune femme a d'aussi

bonnes

bonnes connoissances ? Si l'Employ te déplaît, ne pouvons-nous pas donner à jouër à la bassette, & vivre honorablement dans Paris, comme une infinité de gens aussi gueux que nous ? Avec tant de moyens de parvenir tu m'abandonnes, malheureux ! malgré tes sermens, malgré tes soupirs, &, qui pis est, malgré toute la tendresse que je t'ay jurée. Tu me quittes, infame ! pour Isabelle & pour son argent. Tu veux que mon desespoir reclame contre ton infidelité, & que mon cœur outré demande aux Juges l'execution d'une promesse que l'amour a dictée, & que l'avarice méconnoist. Ingrat ! suis-je moins aimable, & faut-il que je doive à la rigueur de la Justice, un mariage que je voudrois tenir de ma constance & de ton amour ? Ah, Messieurs, qu'il en coûte pour aimer de bonne foy ! Mes larmes & ma douleur trahissent mes ressentimens, & vous disent assez que j'oublierois sa perfidie, s'il se repentoit de son changement.

Colombine

Colombine s'evanoüit ; on l'emmene ; les Juges vont aux opinions , & condamnent Arlequin à estre pendu. Arlequin se desespere , & dans ce temps arrive Colombine en habit d'Avocat.

Colombine en habit d'Avocat , qui défend la Cause d'Arlequin contre elle-mesme.

Colombine. Messieurs, de quelque nature que soit son crime , on ne condamne jamais un coupable sans l'entendre : *Quicumque judicat parte inauditâ altera , licet æquum statuerit , haud æquus fuit.* Je ne demande que trois paroles pour la défense de l'accusé , & j'ose me promettre qu'il ne m'échapera rien d'inutile.

Arlequin. Le Ciel protege toûjours les innocens.

Le Juge. Parlez.

Colombine. Messieurs, il est assez nouveau que l'effronterie d'une jeune fille, secouruë par des larmes obéïssantes, entreprenne d'attendrir les Juges par des mouvemens de compassion , & qu'une simple

ſimple Servante avec un chiffon de papier, ſe propoſe d'épouſer un homme du merite & de la qualité du Sieur Marquis de Sbroufadel. Une Servante épouſer un Marquis comblé des graces & des bontez de ſon Prince !

Arlequin. Cela eſt vray : il me fait mille fois plus d'honneur que je n'en merite.

Colombine. Une Servante épouſer un Colonel, qui ſoûtient par ſa dépenſe l'éclat & la dignité de ſon rang !

Arlequin. Il a raiſon. J'ay tousjours aimé la dépenſe.

Colombine. Ah ! Meſſieurs, voudriez-vous avilir la Nobleſſe, en ordonnant une alliance ſi diſproportionnée ?

Arlequin. Fy, c'eſt ſe mocquer.

Colombine. Si le merite & la qualité de celuy pour qui je parle, n'avoient pas porté ſon nom par toute la terre habitable, je vous dirois, Meſſieurs, qu'il eſt impoſſible de le voir ſans l'aimer, Que ſa preſence donne du plaiſir, que ſes manieres ſont inimitables, qu'il charme quand il parle, qu'il plaiſt quand il ne dit mot, & que la joye eſt tellement attachée à ſon humeur, & à ſon caractere, qu'on ne le quitte qu'à regret. Ja-

mais

mais homme de sa qualité n'a porté la magnificence si loin. Il change quelquefois de dix habits en une aprés-dînée : tout le monde est bien venu chez luy ; il vit sans façon, on l'aborde sans peine ; & on le verroit tousjours pour rien, si son Portier, à l'exemple des autres, ne tiroit pas un droit sur le nom & sur les grandes qualitez de son Maistre.

Arlequin. Ah ! le bon Peintre.

Colombine. Fera-t-on mourir un homme de cette consequence pour avoir badiné avec une Dariolette, qu'un peu de jeunesse rend supportable ?

Arlequin. Fy, il y auroit de la conscience.

Colombine. Ne sçait-on pas que ces sortes de creatures mettent tout en usage pour tromper ceux qu'elles se destinent ? On fait agir d'abord la blancheur du teint, le vermeil des levres, la vivacité des yeux. Pour peu qu'un homme se sente piqué, il s'en explique. Une fille dans le commencement n'a point d'oreilles. Il faut des peines étranges pour luy faire agréer l'estime qu'on a pour elle. Ensuite on a de la complaisance, on rend des soins, on marque de l'empressement ; & puis quand les conver-

sations

ſations ſont un peu familieres ; on parle d'amour. La Maiſtreſſe s'en offenſe : l'Amant répare cela par des ſermens, par des ſoupirs, & par des vœux. Une fille ruſée qui voit la dupe mordre à l'hameçon, ne manque pas d'appeller l'ingenuité & la douceur à ſon ſecours. Elle paroît tout apprehender de la mauvaiſe foy des hommes. Un novice là-deſſus ſe rechauffe, entaſſe ſermens ſur ſermens, trouve l'éternité trop courte pour meſurer ſa paſſion ; & aprés un fatras de mots qui juſtifient plus d'égarement que d'amour, il vomit des proteſtations de fidelité, de ſoûmiſſion, de perſeverance, qui ne doivent finir qu'avec ſa vie.

Arlequin. Comment diable! il ſçait tout ce tracas-là par cœur!

Colombine. Plus un homme de qualité marque d'ardeur, plus ces ſortes de poulettes font les ſcrupuleuſes, ſe défiant toûjours, à ce qu'elles diſent, de leur naiſſance & de leur merite, & ne pouvant croire qu'on ait pour elles toute la bonne volonté qu'on leur témoigne.

Arlequin. Voilà le fin grimoire.

Colombine. Cette modeſtie acheve de

gâter

gâter un pauvre amoureux, qui joint le témoignage de la main aux assûrances de la voix. On écrit, on fait réponse. On demande, Marquis, m'aimez-vous? Ah! de tout mon cœur, ma chere. Mais, mon Dieu, vous me dites cela d'un ton si general; & je remarque dans vos lettres une secheresse qui cautionne mal toute vostre ardeur. Pour lors le Marquis piqué au jeu, marchande à quelque Poëte un billet rimé; & pour peu que ces rimes parlent de fidelité ou de perseverance, on produira en Justice ces sortes de bagatelles, comme des promesses serieuses, dont on demandera l'execution. Il n'y a point d'homme en France qui n'eût plus de trente femmes, s'il estoit obligé d'épouser toutes celles à qui il a donné des promesses.

Arlequin. Ne voilà-t-il pas un beau sujet pour envoyer un homme ē Greve?

Colombine. Ah! Messieurs, voudriez-vous qu'une telle mommerie coûtât la vie à un Marquis? Ne voyez-vous pas que ce procez est un stratageme dont se servent les filles qui veulent un mari, ou de l'argent.

Arlequin. Le monde n'est rempli que de ces fripponnes-là.

Co-

Colombine. Si les larmes de Colombine n'étoient pas contrefaites, ne seroit-elle pas restée à vostre audience ? Sa fuite vous marque assez son artifice, & je consens de tout mon cœur que Monsieur le Marquis soit pendu, si elle ose paroistre devant vous.

Arlequin. Non pas, s'il vous plaist ; que chacun réponde pour soy. S'il s'agissoit de me faire pendre elle reviendroit de cent lieuës.

Le Juge. Quoy, cette pleureuse a pris la fuite ; il n'en faut pas davantage pour justifier son artifice.

Colombine. Ne sçavez-vous pas dequoy les femmes sont capables, quand il s'agit de se venger ?

JUGEMENT.

Le Juge. Trouvant le Plaidoyé du jeune Avocat meilleur que celuy de Colombine, nous avons dépendu le Marquis de Sbroufadel, sauf à le rependre quand le cas y écherra.

Arlequin. Ah le joli homme d'Avocat ! je voudrois qu'il fût femme je l'épouserois pour m'avoir sauvé la vie.

Colombine. Monsieur le Marquis, vous vous en dédiriez.

Arlequin.

Arlequin. Non le diable m'emporte, ce seroit une affaire faite.

Colombine. Il seroit difficile qu'un Avocat devinst fille: mais si vous vouliez épouser ma sœur, je puis dire sans trop de vanité, qu'elle est en fille ce que je suis en garçon. Monsieur le Marquis, cela vous accommoderoit-il ?

Arlequin y consent, Colombine se fait connoistre, Arlequin la reconnoist, & la Comedie finit.

☞ Qui est veritablement riche ?

Non qui plura tenet, sed qui minus expetit, ille
Judicio fœlix sit, locuplesque tuo.

C'est-a-dire, on n'est pas heureux ou riche en possedant beaucoup ; mais en desirant peu.

☞ Avis.

Dedecet ingenuos verbis mendacibus uti,
In dictis verum luceat usque tuis.
Ne temerè jures, per se cùm vera patescant,
Juranti puero non adhibenda fides.

C'est-à-dire, c'est une chose honteuse, sur tout à une personne de qualité de mentir ; il faut que la verité & la bonne foi paroisse en toutes nos paroles.

Ne

Ne jurez jamais ſans neceſſité ; car la verité paroiſt aſſez d'elle-meſme ; & on ne croit gueres un enfant qui jure.

☞ Bias un des ſept Sages de la Grece, faiſoit ces demandes & ces réponſes.

Quanam ſumma boni ? mens quæ ſibi conſcia recti.

Pernicies homini quæ maxima ? ſolus homo alter.

Quis dives ? qui nihil cupiat ; quis pauper ? avarus.

Quæ dos matronæ pulcherrima ? vita pudica.

Quæ caſta eſt ? de qua mentiri fama veretur.

Quod prudentis opus ? quum poſſit, nolle nocere.

Quid ſtulti proprium ? non poſſe, & velle nocere.

TRADUCTION.

Quel eſt le ſouverain bien ? une bonne conſcience. Qu'y a-t-il de plus nuiſible à l'homme ? l'homme même. Quel eſt le riche ? celuy qui ne deſire rien. Quel eſt le pauvre ? l'avare. Quelle eſt la plus riche dot d'une femme ? une conduite

duite sage & vertueuse. Quelle est la femme chaste ? celle dont la médisance mesme n'ose médire. Quelle est la conduite d'un homme sage ? c'est de ne vouloir faire mal à personne en ayant le pouvoir. Quel est le propre d'un sot ? c'est de vouloir témoigner qu'on a la volonté de faire mal, n'en ayant pas le pouvoir.

☞ A un Stoïcien.

Quod nimium laudas, Cheramon Stoïce, mortem;
Vis animum mirer suspiciamque tuum?
Rebus in angustis facile est contemnere vitam;
Fortiter ille facit, qui miser esse potest.

C'est-à-dire, vous loüez la mort avec excés, Monsieur le Stoïcien, & vous voulez que je vous en admire, mais il est aisé de mépriser la vie dans une extrême misere & pauvreté, au lieu qu'on seroit bien plus courageux de supporter constamment sa misere.

☞ Ne vous pressez point trop.

Da spatium tenuemque moram, malé cuncta ministrat
Impetus.....

C'est-à-dire, prenez un peu de temps

& de loiſir; car la precipitation fait toutes choſes mal.

☞ Epitaphe de l'Imperatrice Matilde.

Ortu magna, viro major, ſed maxima prole,
Hic jacet Henrici filia, ſponſa, parens.

C'eſt-à-dire, Cy giſt Matilde fille, épouſe & mere de Henry, grande par ſa naiſſance, plus grande par ſon mari, mais tres-grande par ſon fils. *Fille de Henry I. Roy d'Angleterre, femme de Henry IV. Empereur, mere de Henry II. Roy d'Angleterre.*

☞ Du Jeûne.

Deſinite in medio jejunia quærere luxu,
Atque inopem victum dicere mille dapes:
Ingluvies eſt & rabies fœdiſſima ventris,
Sive ſit hæc cælo, ſeu ſaturata mari.
Jejunum non eſca facit quæſita ſub undis,
Mutant delicias æquora, non prohibent.

TRADUCTION.

Ne cherchez plus le Jeûne au milieu de

de la bonne chere ; ne dites plus que vous jeûnez en faisant de si grands festins ; vostre table est l'excez mesme de la gourmandise & de la delicatesse, soit qu'elle soit couverte de marée ou de gibier ; ce qui fait le jeûne n'est pas le poisson, c'est changer de delices, & non les retrancher.

☞ Marc Polo dit que les Astrologues du Grand Kam l'assuroient qu'il n'y avoit rien qui fist vivre plus longtems, que de planter beaucoup d'arbres.

☞ Les Siamois se persuadent que le premier des Juges qui les jugeront à leur mort, appellé Prayomppaban, a un Livre, où la vie de chaque homme est écrite en particulier, qu'il relit continuellement, & que lorsqu'il est arrivé à la page qui contient l'histoire de cette personne, elle ne manque jamais d'éternuer. C'est pour cela, disent-ils, que nous éternuons sur la terre ; & delà est venue la coûtume qu'ils ont de souhaiter une heureuse & longue vie à ceux qui éternuent.

☞ DIALOGUE
dans les Champs Elisées.

ANACARSIS, DIOGENE.

Anacarsis. Hé, fy, fy, Diogene, vous faites deshonneur à la gravité Philosophique avec vos manieres d'agir, qui ne conviennent qu'à un gueux & à un basteleur.

Diogene. Il faut assûrément que vous ayez mangé un des seconds raisins que la vigne porte, & qui enyvre selon vous, pour me parler comme vous faites.

Anacarsis. Tous les honnestes gens ont donc mangé de ce raisin ; car il n'y en a pas un qui approuve vostre conduite. Ils avoüent qu'il se trouve quelque chose de bon dans quelques-uns de vos principes; mais ils conviennent tous que vous gâtez ce que vous avez de bon par des especes de bouffonneries & d'extravagances, qui ne ressemblent point du tout à la modestie, à la douceur, & à la gravité de la Sagesse. Par exemple...

Diogene. Voyons cet exemple.

Anacarsis. Par exemple, on vous louë d'avoir dit que la pudeur est la cou-

couleur de la vertu ; mais on ne peut qu'on ne vous ait en abomination, quand on fait reflexion sur ce que vous faisiez de contraire à cette pudeur.

Diogene. Lucien ne m'a pas fait appeller pour rien par moy-mesme *le Heraut de la franchise & de la verité.* J'étois Heraut de la verité, parce que je ne la cachois à personne ; j'étois le Heraut de la franchise, parce que non-seulement je voulois que mes pensées fussent connuës de tout le monde ; mais encore je ne prétendois cacher aucune de mes actions ; & c'est là ce qui s'appelle une *liberté Philosophique.*

Anacarsis. Cette liberté sent bien le libertinage. S'il est vray que la liberté Philosophique n'est autre chose que celle qui franchit hardiment tous les obstacles qu'on luy oppose, pour apprendre aux autres, soit par les exemples, soit par les discours, à regler leurs mœurs. La vostre, comme vous voyez, a de la hardiesse, il est vray : mais elle a aussi bien du déreglement.

Diogene. Il faut que vous ne songiez pas que j'ay un baston à la main, quand vous parlez de la sorte.

Anacarsis. Qu'ay-je à craindre de

vous, quoyque vous ayez un baſton, s'il eſt vray que vous eſtiez ſi patient dans l'autre monde, que quelques jeunes gens vous ayant maltraité dans un feſtin, vous vous contentaſtes, pour toute vengeance, d'écrire leurs noms auprés des playes qu'ils vous avoient faites?

Diogene. Ne comptez point ſur cette hiſtoire.

Anacarſis. C'eſt à dire, que comme les reproches que je vous fais ne vous font pas des playes viſibles, & qu'ainſi vous ne pourriez écrire nulle part mon nom, comme une inſcription glorieuſe pour vous, il faut que je vous craigne comme je devrois craindre le plus impatient de tous les hommes.

Diogene. Vous voulez dire que l'orgüeil étoit le motif de ma patience.

Anacarſis. Oüy, je le diray de voſtre patience auſſi-bien que de quelques-unes de vos autres vertus, quand meſme vous devriez me donner un coup de voſtre baſton. J'ay trop d'indignation contre voſtre *liberté Philoſophique*, pour me taire.

Diogene. Vous avez une liberté de langue qui me deſeſpere.

Anacar-

Anacarsis. Ne me reconnoissez-vous point aussi à present pour un *Heraut de verité & de franchise*?

Diogene. Je vous reconnoistray pour ce que vous voudrez, pourvû que vous soyez de mes amis.

Anacarsis. Je seray vostre amy, puisque vous me témoignez le souhaiter; mais à condition que vous renoncerez entierement aux *libertez Philosophiques.*

Diogene. Ne craignez point que je donne davantage dans cette conduite. Ne sçavez-vous pas que les sentimens que nous avons icy, sont d'ordinaire bien differens de ceux que nous avions dans l'autre monde?

ANACARSIS.

Anacarsis estoit Scythe de nation. Quelqu'un luy faisant des reproches de ce qu'il étoit de Scythie, pays qui passoit alors pour estre barbare, il luy dit. " Mon pays me fait deshonneur, & tu " fais deshonneur au tien.

Il vivoit du temps de Cresus, selon Suidas. On le croyoit Inventeur de l'ancre des navires, & de la roue des Potiers.

tiers. Il fit un Traité des moyens de conduire un ménage à petits fraiz.

Quelqu'un luy demandant s'il y avoit
» plus de vivans que de morts : En quel
» rang mettez-vous ceux qui navigent ?
dit-il.

Quand on luy demandoit s'il n'y avoit point de musique en son pays, il répondoit qu'il n'y avoit pas seulement des vignes, (*pour montrer que la musique est la compagne de la débauche.*)

Il disoit 1°. que la vigne porte trois raisins : le premier, de volupté : le second, d'yvrognerie : le troisiéme, de tristesse.

2°. Que le moyen le plus efficace pour s'engager à s'abstenir du vin, c'est de se representer les vilains & les extravagans mouvemens des yvrognes.

3°. Qu'il s'étonnoit de ce que les Grecs punissoient ceux qui se disent des injures, pendant qu'ils faisoient honneur aux Athletes, qui s'entrefrappent cruellement.

4°. Que le marché est un lieu destiné pour se tromper l'un l'autre, & pour entretenir l'avarice.

5°. Que les Grecs ne se servoient de leur monnoye qu'à compter & à jetter

6°. Que

6°. Que la langue est la meilleure & la plus méchante partie de l'homme.

7°. Que le meilleur vaisseau est celuy qui est arrivé au port.

8°. Que l'yvrognerie est une leçon de sobrieté, (*à cause des maux qu'on en souffre, & de l'infamie qui la suit.*)

9°. Que ceux qui navigent sont à quatre doigts de la mort, (*parce que les vaisseaux n'ont que quatre doigts d'épaisseur.*)

10. Que la place publique est le theatre de l'injustice, (*à cause des tromperies qui se font dans le commerce,*) quelques-uns disent qu'il fut tué à la chasse par son frere ; d'autres, qu'il fut mis à mort pour avoir voulu établir des loix étrangeres dans la Scythie.

DE DIOGENE.

Diogene fils d'un Banquier, estoit de Sinope, ville de Paphlagonie dans l'Asie Mineure. Il nâquit vers l'an de Rome 341. ayant été convaincu de faire de la fausse monnoye, il fut chassé de sa Patrie, & se retira à Athenes, où il étudia sous Antisthene, fondateur de la secte des Cyniques.

Quelqu'un luy faiſant des reproches de ce que les Sinopiens l'avoient banny
" du pays du Pont, il luy dit : Et moy, je
" les ay confinez dans le pays du Pont.

Quand il ſe preſenta à Antiſthene pour eſtre ſon diſciple, celuy-cy le refuſa ; & pour l'éloigner de luy, le frapa de ſon bâton ſur la teſte ; mais Diogene luy
„ dit : Quelque dur que ſoit ton baſton, je
„ te viendray entendre, ou bien il te fau-
„ dra taire. Antiſthene le voyant ſi opiniaſtre à vouloir prendre ſes leçons, le reçût dans ſon Ecole.

Le premier jour que Diogene s'adonna à la Philoſophie eſtoit un jour de Feſte celebre chez les Atheniens ; ce n'étoit que jeux, que feſtins, que danſes, & autres divertiſſemens d'éclat ; nôtre Philoſophe eſtoit cependant avec un morceau de pain bis dans un coin, d'où il voyoit toutes ces réjoüiſſances. Cette vûë le jetta dans une violente tentation de quitter la maniere de vivre qu'il commençoit à embraſſer ; les reflexions qu'il faiſoit ſur la difference qu'il y avoit entre luy & tous les Atheniens, qui ne ſongeoient qu'à ſe divertir, affoibliſſoient extrêmement ſa reſolution ; enfin dans le temps qu'il ſembloit ſuccomber à la

à la tentation , il remarqua une souris qui mangeoit les miettes qui étoient tombées de son gros pain : la vûë de cet animal qui faisoit bonne chere de ses restes , le fit rentrer en luy-mesme, & l'encouragea à perseverer dans son entreprise. Il y fut si constant, qu'il passa tout le reste de sa vie dans une pauvreté, dans une indifference pour les biens du monde, & dans une insensibilité aux injures , & aux traverses de la fortune, de sorte que l'on n'a pû s'empêcher de l'admirer, quelques defauts que l'on ait trouvés dans ses maximes, & dans quelques-unes de ses actions. Un tonneau estoit sa maison ; une besace, un baston, & une écuelle estoient tous ses meubles; encore rompit-il l'écuelle aprés avoir vû un jeune païsan boire dans le creux de sa main. On dit qu'ayant vû aussi un jeune garçon manger des lentilles avec une croute de pain au lieu de cuiliere, il rompit sa cuiliere.

La secte dont il étoit fut appellée Cynique , à cause du lieu nommé Cynosarges, où Antisthene faisoit ses leçons, & qui étoit fort peu éloigné des portes d'Athenes. On dit encore que c'estoit à cause de la maniere de vivre trop

libre de ces Philosophes.

Il demanda un jour à Alexandre, s'il n'avoit point peur que le chien ne le mordît.

Un Superstitieux le menaçant, il luy dit, qu'il le feroit trembler, en se mettant seulement à sa main gauche, (*c'est qu'elle estoit de mauvais augure.*)

Il se nommoit Cosmopolyte, c'est-à-dire, Citoyen de tout le monde.

» Un bon Prince luy disant : Tu ne me
» crains point : Un bon Prince, dit-il,
» n'est pas à craindre.

Il s'appelle chez Lucien le Heraut de la verite & de la franchise. En effet, il ne déguisoit point ses sentimens, parloit hardiment aux Grands aussi-bien qu'aux petits, n'épargnoit personne dans ses reprimandes ; & avoit des reparties également mordantes & subtiles. Voicy plusieurs exemples de ses reparties, & ses sentimens les plus particuliers.

„ Use de tout ce que tu trouveras, sans
„ te mettre en peine à qui il appartient ;
„ parce que, disoit-il, puisque tous les
„ biens de ce monde appartiennent à Dieu
„ & que l'homme sage est l'amy de Dieu
„ le plus intime, il peut se servir de tout
„ ce qui est au monde comme d'une chose

qui

qui luy appartient, suivant ce principe, que *toutes choses sont communes entre les amis.*

Il se moquoit des Grammairiens qui recherchent les erreurs d'Ulisse, & negligent les leurs ; des Musiciens qui ont soin de mettre un instrument bien d'accord, sans se soucier d'accorder leurs passions ; des Astrologues qui ont toûjours les yeux dans le Ciel, & qui ne voyent pas ce qui est à leurs pieds ; des Orateurs qui s'étudient à bien parler, & non à bien faire; des avares qui ont soin d'acquerir des richesses, & non de s'en servir ; des Philosophes qui louënt le mépris des grandeurs, & qui font la cour aux Grands ; & de ceux qui sacrifient pour la santé, & qui se tuënt de manger aux sacrifices.

Il entra un jour dans un lieu de spectacles, lorsque tout le monde en sortoit, & dit à ceux qui s'en étonnoient, qu'il pratiqueroit toute sa vie la même chose ; c'est-à-dire, qu'il iroit toûjours contre le cours de la multitude, sans vouloir s'accorder avec ses opinions.

Quelqu'un luy disant : Tu es vieux, « il est tems que tu te reposes, il repartit : « Quoy ; si je courois dans une carriere, «

„ faudroit-il m'arreſter quand je me ver-
„ rois proche du but?

Il ſoûtenoit que ce qui eſt bon, eſt bon par tout, & que par conſequent, puiſqu'il eſt bon de boire, de manger, & de faire le reſte des actions naturelles, il n'y a point de mal à boire, à manger, & à faire en preſence de tout le monde comme le reſte des animaux, tout ce que les hommes ne pratiquent ordinairement que dans la ſolitude; cette maniere d'argumenter portoit les Cyniques à des ſaletez abominables. Il ne laiſſoit pas d'appeller la pudeur, la couleur de la vertu.

Alexandre ayant envoyé une lettre à Antipater pour les Atheniens, par un homme qu'on nommoit le Miſerable:
„ C'eſt un miſerable, dit Diogene, qui
„ porte la lettre d'un miſerable à un miſe-
„ rable, pour des miſerables. (*Il croyoit que tous les hommes eſtoient des malheureux.*)

Lorſqu'on eſtimoit Calliſthene heureux de ce qu'il mangeoit à la table d'A-
„ lexandre: Et moy je le trouve malheu-
„ reux, diſoit Diogene, de ce qu'il ne
„ mange qu'à l'appetit d'autruy.

Un jour ayant eſté rudement heurté

par

par un Manœuvre qui portoit une piece de bois, & qui ne luy avoit dit de prendre garde à soy qu'aprés le coup, il le frapa de son baston, & ensuite luy dit : *Prens garde à toy*.

Un Banquier l'ayant bien frotté, & luy disant qu'il y avoit trois mille drachmes pour luy à la banque, (*c'estoit le prix de l'amende.*) Il le frotta bien à son tour, & luy dit, qu'il reprît son argent. Cette maniere d'agir n'estoit gueres conforme à ce conseil d'Euripide : *Souffre sans te plaindre*, qu'il conseilloit souvent de suivre. Voicy une action un peu plus conforme à ce conseil: Quelques jeunes gens l'ayant maltraité dans un festin, il se contenta pour toute vengeance d'écrire leurs noms auprés des playes qu'ils luy avoient faites.

Quelqu'un le menaçant de le faire mourir, il repartit qu'une araignée en pouvoit faire autant.

Il disoit 1°. que l'amour estoit l'occupation des personnes oisives.

2°. Que la plus dangereuse des bestes farouches, c'est le médisant; & des bestes privées, le flateur.

3°. Qu'il s'opposoit à la fortune par la constance ; à la loy, par la nature;
&

& aux paſſions par la raiſon.

4°. Qu'on faiſoit plus volontiers l'aumône aux pauvres boiteux ou aveugles, qu'aux Philoſophes, parce qu'on croyoit pouvoir devenir plûtôt boiteux ou aveugle que Philoſophe.

5°. Que la Philoſophie luy avoit ſervy à regarder indifferemment la bonne & mauvaiſe fortune.

6°. Qu'en conſiderant la Philoſophie, la Politique, & la Medecine, il prenoit l'homme pour le plus ſage de tous les animaux; mais qu'il le prenoit pour le plus fou, en voyant les Devins, les Aſtrologues, & les Interpretes des ſonges.

7°. Que nous devons tâcher d'avoir de bons amis pour nous apprendre à faire le bien, & de méchans ennemis pour nous empêcher de faire le mal.

8°. Que pour ſe venger de ſon ennemy, il faut ſe rendre vertueux & homme reglé.

9°. Que tous les jours ſont des jours de feſtes pour les gens de bien.

10°. Que les hommes demandent aux Dieux ce qui leur ſemble bon, & non pas ce qui leur eſt veritablement bon.

11°. Que quand nous achetons un

pot

pot de terre, nous ne nous contentons pas de le regarder, mais nous le frapons du doigt pour juger de sa bonté par le son qu'il rendra; au lieu que nous nous contentons de l'exterieur des hommes pour en juger.

12°. Qu'il n'est pas honnête de tendre la main aux amis les doigts ployez.

13°. Que Denis usoit de ses amis comme de vaisseaux que l'on cõserve quand ils sont pleins, & qu'on rejette quand ils sont vuides.

14°. Que les gens de bien sont les images des Dieux.

15°. Qu'un vieillard sans biens est une chose bien miserable.

16°. Que l'or est pâle, parce qu'il craint les embûches qu'on luy dresse.

17°. Que le vin dont il beuvoit le plus volontiers, étoit celuy qui ne luy coûtoit rien.

18°. Que le riche dîne quand il veut, & le pauvre quand il peut.

19°. Qu'il y avoit beaucoup de personnes aux jeux Olympiques, mais peu d'hommes.

20°. Que si l'on faisoit des sacrifices aux Dieux, pour avoir des enfans, on en devoit encore faire pour en avoir de bons.

21°. Qu'il

21°. Qu'il entroit dans les mauvais lieux, ſans ſe corrompre ; de meſme que le Soleil entre dans les égoûts, ſans ſe ſalir.

22°. Qu'il demandoit l'aumône à des ſtatuës pour s'accoûtumer à eſtre refuſé ſans chagrin.

23°. Que la doctrine ſert de refrein aux jeunes gens, de ſoulagement aux vieillards, de richeſſes aux pauvres, & d'ornement aux riches.

24°. Que toutes choſes appartiennent aux Sages.

25°. Qu'Harpalus Lieutenant d'Alexandre à Babylonne, qui eſtoit de ſon temps grand voleur, faiſant conjecturer par ſa proſperité, ou qu'il n'y avoit point de Dieu, ou que s'il y en avoit quelqu'un, il ne prenoit aucun ſoin des affaires de ce monde, puiſqu'il permettoit qu'un tel homme fût de longue durée : on connoiſt par ce raiſonnement que noſtre Philoſophe ne s'élevoit point au-deſſus des eſprits vulgaires, qui jugent de Dieu par eux-meſmes.

26°. Que la liberté eſt le plus grand de tous les biens, & le fondement de tous les autres.

27°. Que l'eſperance eſt la derniere choſe

chose qui meure dans l'homme.

28°. Que la convoitise d'avoir, est la metropolitaine de tous les vices.

29°. Que pour haïr les Courtisannes, il les faut voir en particulier.

30°. Que les Grands sont semblables au feu, dont il ne faut ny s'éloigner, ny s'approcher trop.

31°. Que ceux qui disent bien & font mal, sont semblables aux instrumens de musique qui n'entendent pas ce que l'on chante dessus.

32°. Que les Orateurs sont des esclaves du peuple.

33°. Que les couronnes des Athletes sont les ampoules de la gloire.

34°. Que les biens des prodigues sont semblables aux fruits qui naissent dans les precipices, dont il n'y a que les corbeaux, (*les parasites*) qui en mangent.

35°. Que les choses necessaires coûtent peu, & les inutiles beaucoup.

36°. Que ceux-là sont loüables, qui disent tousjours qu'ils se marient, & qui ne se marient point; qu'ils navigent, & qui ne s'embarquent point; qu'ils entrent dans les affaires, & qui n'y entrent point.

Quoique Diogene ait eu dans la mo-
rale

rale des opinions contraires à la justice & au bon sens, comme on a pû remarquer ci-devant en quelques endroits, il a cependant eu ses admirateurs; tout le monde ne l'a pas traité, comme le traite un Auteur de ce siecle, qui le compare à Brusquet & à Maître Guillaume; il y en a qui ont prétendu que ce Philosophe se portoit à ces extrémitez vicieuses dont nous avons parlé, exprés pour ramener les autres au milieu de la vertu; imitant en cela, disent-ils, les
" Musiciens excellens, qui ne font nulle
" difficulté dans un concert, qu'ils gou-
" vernent, de pousser leur voix un peu
" au-delà du ton où ils veulent ramener
" ceux qui ont discordé. Julien a dit que
" Diogene ressembloit à ces boëtes peintes de Silenes & de grotesques par le dehors, qui ne contiennent rien que de precieux au-dedans. Seneque dit: Si
" quelqu'un n'est pas bien assûré de la fe-
" licité de Diogene, celuy-là peut encore
" revoquer en doute l'état des Dieux im-
" mortels, & ce qu'on croit de leur bea-
" titude. Saint Jerôme le fait expirer au
" pied d'un arbre avec ces derniers propos, *qu'il donnoit la mort à la fiévre, plustost qu'il ne la recevoit*, comme s'il eût,

euſt eſté ſûr de ſon immortalité.

Luy & Platon ont eu ſouvent l'un contre l'autre quelques manieres d'agir un peu piquantes. En voicy des exemples. Un jour que Platon l'avoit invité à un banquet avec ſes amis, & qu'il avoit fait orner proprement la ſalle du feſtin pour leur faire honneur, Diogene qui ne pouvoit ſouffrir la propreté de Platon, & qui triomphoit, quand il trouvoit quelque occaſion de cenſurer ſes actions, ſe mit à fouler aux pieds avec mépris le tapis & les autres meubles, diſant : *Je foule aux pieds l'orgueil de Platon.* Celuy-cy luy répondit tranquillement : *Il eſt vray, Diogene; mais vous le foulez par un plus grand orgueil.* Une autre fois Diogene demeurant un jour volontairement expoſé à un grand orage, ceux qui le voyoient ayant pitié de luy, & le plaignant : Si « vous voulez montrer à Diogene que « vous avez veritablement pitié de luy, dit « Platon, vous n'avez qu'à vous retirer ; « voulant dire par-là, que Diogene n'agiſſant de la ſorte que pour être admiré, il ſe retireroit bien-tôt, quand il n'auroit plus de témoins de ſa prétendue bravoure. On a dit qu'une autre fois em-

braſſant

brassant tout nud au cœur de l'hyver une statuë de bronze, un Laconien luy demanda s'il n'avoit pas grand froid ; & qu'ayant répondu que non, le Laconien luy repartit, quelle grande merveille fais-tu donc là ? Platon ayant défini l'homme, *un animal à deux pieds sans „ plumes*, Diogene pluma un coq, & le „ jettant dans l'Academie, il dit : *Voilà „ l'homme de Platon.* Quand Platon dis„ putant des idées se servoit de termes ex„ traordinaires, pour exprimer leur natu„ re, comme de ces mots, *la tableté*, *la „ tasseté*, pour les idées de la table, & de la tasse; Diogene luy disoit: Je vois bien la table & la tasse, mais je ne vois point la *tableté*, ny la *tasseté* : je le croy, repliquoit Platon; car tu as des yeux pour voir la table & la tasse ; mais tu n'a point d'entendement pour comprendre la *tableté*, & la *tasseté*. Il pria un jour Platon de luy donner un flacon de vin, & un peu de figues; Platon luy en envoya beaucoup plus qu'il n'avoit demãdé : Diogene, au lieu de luy en témoigner sa reconnoissance, prit occasion de ce present pour l'accuser d'estre trop grand parleur, luy disant que de mesme qu'il donnoit plus qu'on ne luy demandoit,

doit, aussi répondoit-il toûjours au-delà des demandes qu'on luy faisoit. Platon l'ayant un jour appellé Chien, il luy répondit : Je serois veritablement Chien, « si je retournois comme toy à la table de « ceux qui m'ont maltraité. Il vouloit « parler de Denis qui avoit fait vendre Platon dans le premier voyage que celuy-cy fit en Sicile.

Voicy encore plusieurs autres reparties qu'il fit en diverses occasions, & à differentes personnes.

Ayant été mené comme espion à Philippe dans son camp, lorsque ce Prince étoit sur le point de donner bataille aux Grecs, il luy dit hardiment, « Oui, je viens pour visiter ton insatiable « cupidité de dominer, & ta folie qui te « fait hazarder en une heure ta couronne « & ta vie. «

Quelqu'un luy disant : On se mo- « que de toy, Diogene ; & moy je ne me « sens point moqué, répondit-il. «

Voyant un jeune garçon qui mangeoit goulument, il donna un soufflet à son Maistre, en disant : C'est toy qui en « es cause, parce que tu ne l'as pas repris « de ce defaut. «

Ayant dormi un peu avant que de mourir,

mourir, il dit que le frere étoit venu au devant de ſa ſœur.

Traitant un jour quelque matiere ſerieuſe, & perſonne ne le venant écouter, il ſe prit à chanter; on accourut auſſitoſt auprés de luy, pour entendre ſes chanſons; mais au lieu de continuer ſon chant, il dit à ceux qui l'écoutoient, qu'ils n'étoient propres qu'à prendre plaiſir à des folies, & leur fit pluſieurs reprimandes.

Il cria un jour au milieu de la place: » O hommes, venez icy, chacun accourant à luy, il prit ſon baſton, & en les » chaſſant, il leur dit: Allez, canaille, » j'ay appellé des hommes, & non pas » des ordures.

Quelqu'un l'ayant convié à ſouper, „ il refuſa d'y aller, parce que, dit-il, „ j'y allay hier, & on ne m'en remercia „ pas; c'eſt qu'il prétendoit que ceux qui faiſoient des faveurs, étoient obligez à ceux qui les recevoient, parce que ceux-ci en recevant des bienfaits, donnoient à ceux de qui ils les recevoient, occaſion de faire un bien.

Voyant une femme ſe coucher incivilement ſur ſa face pour prier les Dieux » il luy dit: Ne crains-tu pas que Dieu dont

dont toutes choses sont pleines, ne te « voye par derriere en ce vilain état. Il « consacra à Esculape un homme pour battre à coups de pieds & de poings ceux qui se coucheroient ainsi par terre sur leur face.

Etant sur le point d'achever de lire un livre qui l'avoit beaucoup ennuyé, il dit (comme les Mariniers sur mer) en montrant la fin: *Courage, mes amis, je vois terre.*

Il se promenoit seulement, pour répondre à un Philosophe qui disoit qu'il n'y avoit point de mouvement dans la nature.

Un Astrologue parlant des choses celestes, il luy demanda depuis quand il estoit venu du ciel.

Quelqu'un ayant fait mettre sur la porte de sa maison, cette inscription, *Que rien de mauvais n'entre par icy*; il demanda par où entroit donc le Maistre.

Il mettoit les parfums sur les pieds; à cause, disoit-il, que l'odeur monte toûjours.

On l'a vû aller souvent à midy dans le marché, & dans les places publiques, avec une lanterne allumée, disant: *Je cherche un homme.*

Lorsqu'il avoit besoin d'argent, il en demandoit à ses amis, & leur disoit que ce n'étoit pas du leur, mais du sien qu'ils luy donnoient ; à cause que toutes choses sont communes entre ceux qui sont liez d'amitié.

Quelqu'un luy jettant des os comme à un chien, il alla pisser contre luy, „ disant : Je veux te montrer que je suis „ tel que tu crois.

Ayant entendu un tres-mauvais joü„ eur de luth, il luy dit : Je te louë beau„ coup de ce qu'étant si ignorant dans la „ science de bien toucher cet instrument, „ tu t'adonnes plustost à en jouër qu'à dérober.

Ayant appris qu'un prodigue ven„ doit sa maison, il dit : Je sçavois bien „ que cette maison mangeroit, & boiroit „ tant, qu'à la fin elle vomiroit son mai„ stre dehors.

Lorsqu'il voyoit une femme dans une litiere, il disoit que la cage ne répondoit point à la ferocité de la beste ; & un jour qu'il vit des femmes penduës à des oliviers, il s'écria : Plust au ciel que tous les arbres fussent chargez de tels fruits !

Comme il n'avoit ny valet, ny servante,

vante, on luy demanda qui prendroit le soin de l'ensevelir quand il seroit mort : « Ceux, répondit-il, qui auront besoin du « lieu où sera mon cadavre. «

Quelques-uns luy conseillant de chercher un serviteur, appellé Manes, qui l'avoit quitté : Quoi, dit-il, si Manes se « peut bien passer de moy, est-ce que je « ne pourray pas aussi me passer de luy ? «

Anaximene disputant un jour dans son école en presence de ses disciples ; Diogene qui s'y étoit trouvé, s'avisa de sortir de sa besace un morceau de lard, & de le montrer aux Ecoliers qui écoutoient Anaximene ; ceux-cy aussi-tost se retournerent pour regarder les postures de nostre Philosophe, qui les voyant ainsi distraits, & Anaximene en colere contr'eux, dit : Je vois bien qu'il ne faut « qu'un morceau de lard pour renverser « la dispute d'un grand Philosophe. «

Demandant à Euritius quelque chose qui étoit difficile d'obtenir ; celuy-cy luy dit : Je te la donneray, si tu me le « peux persuader : Si j'avois le pouvoir de « te persuader, luy repartit Diogene, la « premiére chose que je te persuaderois, « ce seroit de t'aller pendre. «

La Courtisanne Phriné ayant dedié

au Temple de Delphes une Venus d'or massif, il écrivit sur son pied d'estal cette inscription : *Voicy le trophée de l'intemperance des Grecs.*

Alexandre le Grand luy ayant demandé ce qu'il faisoit pour estre appellé chien : Je flatte, répondit-il, ceux qui me donnent ; j'abboye contre ceux qui ne me donnent rien ; & je mords les méchans. Une autre fois il dit à Alexandre : Tout ce que je te demande, c'est de me rendre mon Soleil. Ce fut alors que ce Prince dit : Si je n'étois pas Alexandre, je voudrois estre Diogene. Le pere du mesme Alexandre l'ayant trouvé dans un cimetiere, luy demanda ce qu'il faisoit : Je cherche, luy dit Diogene, les os de ton pere ; mais je ne les puis reconnoistre ; car tous les os que je trouve icy sont égaux.

Un jour qu'il mangeoit au milieu de la place, & qu'il vit que ceux qui l'environnoient luy crioient : O le chien ! Vous êtes plus chiens que moy, leur répondit-il, d'être ainsi autour de moy quand je dîne.

Ayant vû qu'un méchant Athlete qui avoit toûjours été vaincu aux jeux Olympiques, faisoit profession de medecine :

decine : Apparemment, luy dit-il, tu " t'es fait Medecin pour abbattre ceux " qui t'ont autrefois vaincu. "

Un pere luy ayant amené son fils, dont il disoit beaucoup de bien, loüant son esprit & ses bonnes mœurs : S'il est " tel, qu'a-t-il besoin de moy ? luy dit " Diogene. "

Entendant un homme de considera-tion mépriser son pere, il luy fit ce reproche : N'as-tu pas honte de mépriser " celuy qui t'a donné les moyens de te " faire estimer ? "

Quand il voyoit quelque beau jeune homme parler incivilement, il luy disoit : Tu devrois rougir de confusion, " de tirer d'une gaîne d'yvoire un coû- " teau de plomb. "

S'il trouvoit quelqu'un qui fût parfumé : Prens garde, disoit-il, que ce " parfum de ton corps ne fasse sentir mau- " vais ta vie. "

Il demanda un écu à un prodigue : " Pourquoi me demandes-tu tant d'argẽt, " luy dit ce prodigue, puisque tu ne prens jamais des autres plus d'un denier ? C'est, " luy répondit Diogéne, que j'espere re- " cevoir encore quelque chose des autres " à l'avenir ; mais j'ay lieu de craindre que "

„ pour toy tu n'ayes bien-toſt plus rien à
„ me donner.

Ayant vû un Archer tres-mal adroit à donner au blanc ; il s'aſſit prés du but, diſant que c'étoit-là où il eſtoit le plus en ſeureté.

Xeniade qui l'avoit acheté, luy confia non-ſeulement la conduite de ſes enfans pour les inſtruire ; mais auſſi de toute la maiſon : les amis le voulant racheter, il les appelloit inſenſez, & leur diſoit que les Lions n'étoient point ſerviteurs de ceux qui les nourriſſoient, mais qu'ils étoient pluſtoſt leurs maiſtres.

Voyant un jour Dioxippus qui faiſoit ſon entrée ſur un chariot de triomphe dans la Ville, pour avoir remporté le prix aux jeux Olympiques, & remarquant qu'il avoit toûjours les yeux
„ attachez ſur une jeune fille : Voyez,
„ dit-il, à ceux qui étoient auprés de luy,
„ noſtre champion victorieux, & triom-
„ phant, qu'une jeune fillette emmeine
„ par le colet par tout où elle veut.

Trouvant un bain fort ſale, Dites-
„ moy, je vous prie, dit il, à ceux qui
„ étoient dans ce bain, où ſe va-t-on bai-
„ gner au ſortir d'icy ?

Il

Il nommoit un mauvais Muſicien *le coq*, à cauſe que ſa voix eſtoit ſi deſagreable, que quand il chantoit, tout le monde ſe levoit pour s'en aller.

Etant blâmé d'avoir verſé par terre du vin de ſa taſſe: J'aime mieux le verſer, « dit-il, que non pas qu'il me verſe. «

Il dit aux Myndiens qui avoient une petite ville & de grandes portes : Fer- « mez vos portes, Myndiens, de peur que « voſtre ville ne ſorte. «

Quelqu'un luy ayant demandé comment il vouloit être enſeveli? Il témoigna qu'il deſiroit qu'on jettât ſon corps ſans l'enterrer. Quoy, luy dit-on, vou- « lez-vous eſtre devoré par les beſtes? « Non, repartit-il, vous n'aurez qu'à « mettre mon baſton prés de moy, afin « que je les puiſſe chaſſer. Comment le « feriez-vous, luy ajouſta-t-on, puiſque « vous n'aurez alors aucun ſentiment? « Hé bien donc, repliqua-t-il, qu'aurois- « je à craindre de leurs morſures? Ne « ſeroit-ce pas folie à moy de m'en in- « quieter à preſent? «

Selon quelques-uns, ce fut un poulpe qu'il mangea tout crud qui le fit mourir. On dit qu'il l'avoit mangé crud, pour eſſayer ſi les hommes ſe

pouvoient passer de l'appareil des viandes avec le feu ; & qu'en mourant de cet essay, il dit : *O hommes , voila ce que je fais pour vous !* D'autres prétendent qu'il mourut de la morsure d'un chien qui le mordit au pied , pendant qu'il vouloit partager aux chiens un polype pour leur dîner ; d'autres enfin assûrent qu'il s'étouffa en retenant son souffle. Il a vécu 90. ans. Sa mort arriva le mesme jour que celle d'Alexandre le Grand. Il ordonna qu'aprés son trépas, on mist son corps en un certain lieu nommé Elisse , où les chiens se trouvoient ordinairement, afin que les freres (c'est ainsi qu'il appelloit les chiens) en reçûssent quelque profit. On luy éleva une colomne, qui soûtenoit un chien taillé du plus beau marbre de Paros.

☞ Theophraste parle d'un vieillard qui s'étoit fardé , & dit qu'Archidamus Avocat plaidant contre luy devant le Senat de Lacedemone , il dit qu'il ne falloit pas croire un homme qui portoit le mensonge sur le front.

☞ Un jour que les Soldats de Pyrrhus le surnommoient l'aigle, il leur répondit , je reconnois que je suis un aigle,

aigle, parce que vos armes sont les aîles qui m'enlevent au ciel.

☞ Sabine à Camille, & à celles qui sont entestées d'un amour qui les tourmente.

Mais l'Amant qui vous charme, & pour qui vous brûlez, Horace Trag. de M. Corn
Ne vous est aprés tout, que ce que vous voulez;
Une mauvaise humeur, un peu de jalousie,
En fait assez souvent passer la fantaisie.
Ce que peut le caprice, osez-le par raison.

☞ Les Espagnols disent que pour manger & bastir, il ne faut que s'y mettre.

☞ Le Proverbe Italien dit que celuy qui nous fait des caresses au-delà des bornes, nous a trompez, ou nous veut tromper.

Chi t'accarazza più che non suole,
O t'ingannato ha, ò ingannar ti vuole.

☞ Les Provinces qu'on appelle unies, sont le Duché de Gueldres, les Comtez de Hollande, Zelande & Zutphen, les Seigneuries d'Utrecht, Frise, Overissel, & Groningue, qui estoient

autrefois du nombre des dix-ſept Provinces des Pays-Bas, qui obéïſſoient au Roy d'Eſpagne. Il eſt à remarquer que le Duché de Gueldres, & le Comté de Zutphen ne compoſent qu'un Chef à l'Aſſemblée des Etats Generaux. Toutes ces Provinces ont eu long-temps leurs Seigneurs particuliers : la plûpart furent unies ſous la maiſon de Bourgogne; mais Marie fille de Charles le Hardi, les porta à la maiſon d'Auſtriche, lorſqu'elle épouſa Maximilien. Philippe leur fils, qui épouſa Jeanne, fille de Ferdinand d'Arragon & d'Iſabelle de Caſtille, les joignit à la Monarchie d'Eſpagne, qui en joüit aſſez tranquillement juſqu'au regne de Philippe Second, qui ſe trouvant un Prince ſevere, & naturellement ennemy des privileges de ſes Sujets, renverſa ceux de ces Provinces. La Ducheſſe de Parme qui en avoit le Gouvernement & le Cardinal de Granvelle l'Adminiſtration des affaires publiques, entreprirent d'établir le Tribunal de l'Inquiſition, & d'y ériger de nouveaux Evêchez. Et comme la Nobleſſe crût que ces nouveautez tendoient à diminuer leur autorité & leurs privileges, trois cens des plus conſiderables

Gen-

Gentilshommes resolurent de s'adresser à la Gouvernante, pour la supplier d'examiner le préjudice que la Noblesse & le Peuple souffriroient de l'établissement de ces nouveautez, afin d'en informer la Cour d'Espagne. Henry de Brederode, descendu des anciens Comtes de Hollande, fut le porteur de la Requeste, qu'il presenta à la Duchesse le cinq d'Avril mil cinq cés soixante-six. Cette Dame fut d'abord surprise de voir tant de Gentilshommes assemblez: mais Charles, Comte de Barlemont, son Favori, pour la rassûrer, luy dit : *Que ce n'étoit que des gueux.* Et comme leur Requeste n'eut aucun effet, le lendemain les Confederez étant à table, & parlant de donner un nom à leur Confederation, ils s'écrierent tous, *Vive les gueux.* Et Brederode sur la fin du repas, s'étant mis une besace au col, il prit une écuelle de bois pleine de vin, il but à la compagnie, & protesta qu'il estoit prest de perdre ses biens & sa vie pour la défense de la liberté publique. A peine eut-il goûté du vin, qu'il donna l'écuelle & la besace au plus proche, & de main en main la santé & la protestation fit la ronde, avec des accla-
 mations

mations reïterées de *vive les gueux*. Et ce fut-là l'origine *des gueux*, qui ont fait tant de bruit en Europe. Les Confederez s'habillerent tous de bure griſe, & pendirent de petites écuelles de bois à leur ceinture, portant au col une médaille qu'ils firent frapper, où l'on voyoit d'un coſté la teſte de Philippe Second, avec ces mots, *en tout fideles au Roy*. Deux mains jointes tenant une beſace, faiſoient le revers, avec cette deviſe, *Juſques à porter la beſace*. Cependant Brederode pour faire voir que les gueux dont il étoit le Chef, eſtoient des gueux illuſtres, fit faire une bouteille & une écuelle d'or qu'il porta tres long-temps attachée à ſa ceinture. On voit encore la bouteille & l'écuelle dans le Cabinet de Monſieur de Brederode à Utrecht. Dans ce tems-là le Calviniſme ſe gliſſa dans la Flandre, ce qui avança beaucoup les affaires des Confederez, qui firent valoir le pretexte de Religion, qui a eſté le motif de preſque toutes les guerres qu'on a vûës en Europe depuis deux ſiecles. Comme le Roy d'Eſpagne crut que les troubles s'appaiſeroient, s'il ôtoit le Gouvernement des mains d'une femme, il le donna à Ferdinand

dinand de Tolede, Duc d'Albe. Ce Duc estoit à la verité grand Capitaine ; mais superbe, avare & cruel au dernier point. Parmi un nombre infini de gens qu'il fit perir par le glaive, le Comte d'Egmont & le Comte de Horne furent du nombre, la mort de ces Seigneurs irrita tellement les Peuples, que cela joint aux subsides extraordinaires qu'on imposa sur eux, obligea la plûpart de se soustraire de l'obéïssance d'Espagne, & de se donner un Chef, qui fut Guillaume de Nassau Prince d'Orange, qui s'estoit déja retiré en Allemagne, de crainte d'estre sacrifié à la colere de Philippe Second, & à la cruauté du Duc d'Albe. Quantité de Religionnaires se joignirent à ce Prince, luy faciliterent le moyen d'assembler une armée assez considerable, & de se declarer ennemy des Espagnols ; & de cette maniere la Guerre civile s'alluma dans les Païs-Bas, qui dura quatre-vingts-deux ans, je veux dire jusques en mil six cens quarante-huit, que par le Traité de Paix qui fut signé à Munster, le Roy d'Espagne reconnut la Republique de Hollande pour un Etat libre & indépendant de la Couronne. Voyage Histoir.

☞ Il y en a qui prétendent que les figures des Lettres ont esté formées sur les images de choses naturelles ou artificielles. L'A, sur la forme d'un niveau. B, sur celle des menottes, ou des fers que l'on met aux mains ou aux pieds des prisonniers. C, d'un croissant ou demy cercle. D, a la figure d'un arc-tendu, dont la ligne droite est la corde. E, est un Trident. F, un harpon ou croc. G, un crochet. H, est un banc pour s'asseoir. I, est une regle ou un pieu. L, une équerre. M, une mortaise. N, une traverse entre deux pieux. O, un cercle. P, une quintaine ou but, contre lequel on tiroit des fléches. Q, un lacet à prendre des oiseaux. S, un serpent. T, un marteau, ou une bequille. V, des cornes. X, des ciseaux ouverts. Y, un chemin qui fourche. Z, un zig-zac.

☞ Lorsque la paix se renoüa en Angleterre avec la France, les principaux Ministres de l'Etat, eurent de fort belles bagues, qui leur furent données par les François en memoire de ce Traité. Quelques jours aprés le Roy ayant fait appeller le Seigneur Henry Hauvard : D'où vient, luy dit-il, que vous n'avez

n'avez point eu de bagues comme les autres? Sire, répondit Hauvard, *Non sum Gallus, ea de causa non reperi gemmam.*

☞ Un Poëte pour saluer énigmatiquement un de ses amis, luy envoya ce griphe en un vers Latin.

Mitto tibi Navem prora puppique carentem.

C'est-à-dire, je vous envoye un Navire, qui n'a ny prouë, ny poupe. Il faut oster le devant & le derriere du mot *navem*, c'est-à-dire, l'n & l'm, il restera *ave*, qui signifie, je vous saluë.

☞ Un de nos Ambassadeurs aprés avoir vû les Bibliotheques de l'Escurial en Espagne, dit au Comte d'Olivarez, qu'en reconnoissance de la bonne chere que Sa Majesté Catholique luy avoit fait faire, il souhaitoit que tous ceux qui manioient ses finances, s'y comportassent comme les Moines de l'Escurial dans la Bibliotheque dont il les avoit rendus gardiens, parce que possedant un si grand tresor, il avoit remarqué qu'aucun d'eux n'eût voulu en faire son profit particulier.

☞ Un Chevalier d'industrie, qui avoit la reputation de payer fort mal

ses

ses dettes, demanda à emprunter à saint François de Sales vingt écus : *En voila dix, que je vous donne*, luy dit le saint Evesque, *vous y gagnez, & moy aussi.*

☞ Monsieur de J. qui estoit sorti des Capucins, interpreta ainsi ces quatre Lettres du Crucifix, J. N. R. J. *Je n'y rentreray jamais.*

☞ Un Sculpteur vouloit vendre à un grand Seigneur un Crucifix mille pistoles : Quoy, dit une personne qui estoit presente, c'est bien cher ! l'Original n'a esté vendu que trente deniers. C'est, répondit le Sculpteur, qu'on ne connoissoit pas bien la marchandise en ce tems-là.

☞ Une Princesse à l'âge de 93. ans, estant sur le point de mourir, fit venir son fils, qui luy avoit bien donné du chagrin, & luy dit, Allez, mon fils, je vous pardonne les peines que vous m'avez faites, quoyque vous m'ayez avancé la moitié de mes jours.

☞ Un Comedien sifflé, dit, pour se venger de celuy qui le siffloit, que c'étoit apparemment un Valet d'Ecurie : Oüi, répondit le siffleur ; car je siffle un Cheval.

☞ Le

☞ Le Crocodile est aquatique & terrestre tout ensemble : de tous les animaux il n'y en a point qui devienne si grand pour avoir esté si petit ; car il sort d'un œuf gros comme celuy d'une Oye, & croist en longueur jusqu'à dix-sept coudées, & plus. Il est le seul de tous les animaux qui n'a point de langue, & qui ne remuë point la machoire inferieure ; mais il remuë la superieure. Quand il est dans l'eau, sa gueule se remplit de sangsuës. Il est ennemy de tous les animaux , excepté du Roitelet, à cause du plaisir qu'il en reçoit ; car quand il est sur la terre , il ouvre ordinairement la gueule ; alors le Roitelet entre dedans, & mange toutes les sangsuës qui l'incommodent, sans qu'il fasse jamais aucun mal à ce petit oiseau.

☞ Psammeticus Roy d'Egypte, ayant fait beaucoup de recherches inutiles, pour découvrir qui étoient les plus anciens peuples, s'avisa de cette invention pour connoistre les premiers peuples par le premier langage. Il prit deux petits enfans de basse & de tres-jeune naissance , & les donna à un Berger pour les élever , avec commande-

ment

ment exprés de ne point parler, ny laisser parler devant eux, & que pour cela il les mît à l'écart dans une maison où il n'y auroit personne ; que de temps en tems il y amenât une Chevre pour les allaiter, & qu'au reste il ne leur manquât rien des choses necessaires. Aprés avoir ainsi gardé deux ans ces enfans, toutes les fois que le Berger avoit ouvert la porte, & qu'il entroit dans leur chambre, ils venoient au-devant de luy, & luy tendant les mains, crioient tous deux, bec, bec. Il en avertit le Roy, lequel ayant oüi la même chose, fit diligemment rechercher s'il y avoit quelques peuples qui appellassent quelque chose du nom de Bec, & enfin il trouva que les Phrygiens se servoient de ce mot pour signifier du pain. De sorte que les Egyptiens convaincus par cette conjecture, cederent la primauté aux Phrygiens, & les jugerent plus anciens qu'eux. Il y en a qui disent que Psammeticus donna ces enfans à nourrir à des femmes à qui il avoit fait couper la langue.

Herodote l. 2.

☞ Sesostris Roy d'Egypte, revenant en Egypte de plusieurs conquestes, emmena avec luy un grand nombre de

peuples

peuples qu'il venoit de ſubjuguer, & étant arrivé à Daphnes de Peluſe, ſon frere, à qui en ſon abſence il avoit donné le Gouvernement d'Egypte, le pria de loger en ſa maiſon avec ſes enfans. Quand le Roy y fut entré, ce méchant frere fit environner cette maiſon de matieres combuſtibles, qu'il fit allumer en même-tems. Seſoſtris ayant découvert cette perfidie, conſulta ſa femme pour ſçavoir ce qu'ils feroient en cette extrêmité. Elle luy conſeilla d'étendre deux de ſes enfans pardeſſus le bois qui étoit en feu autour de la maiſon, & de s'en faire une planche, afin de ſortir de ce danger. Il executa ce cruel conſeil, & ſe ſauva ainſi avec ſa femme, & le reſte de ſes enfans.

☞ Creſus Roy de Lydie, avoit deux enfans, dont l'un étoit muet, & l'autre nommé Atys, jeune homme d'un très-grand merite; il ſongea une nuit en dormant que ce dernier devoit eſtre tué d'un dard qui luy paſſeroit au travers du corps. S'étant éveillé, il réſolut de marier Atys, & de l'empêcher d'aller à la guerre, & fit ſerrer toutes les armes dont on ſe ſervoit ordinairement dans les armées, afin qu'il ne fût point expoſé

poſé au danger que luy pronoſtiquoit le ſonge qu'il avoit fait. Étant preſt de ſe marier, il arriva dans ſa Cour un nommé Adraſte, deſcédu de ſang Royal, fils de Gordius, & petit fils de Midas. Cet Adraſte qui eſtoit dans la miſere & dans le crime pour avoir tué ſon frere par imprudence, venoit prier Creſus de l'abſoudre de ſon crime ſelon la coûtume. Creſus luy accorda ce qu'il demandoit, le fit demeurer dans ſa Cour, & le traita ſelon ſa qualité. Cependant on vit en Myſie aux environs du Mont Olympe un Sanglier d'une prodigieuſe grandeur, qui ravageoit tout le païs. Les Myſiens envoyerent des Ambaſſadeurs à Creſus, pour le prier d'envoyer ſon fils avec ſes chaſſeurs & ſes chiens, pour délivrer leur païs de cette dangereuſe bête. Il refuſa d'abord de leur envoyer ſon fils, à cauſe de ſon ſonge. Mais celuy-cy arrivant là-deſſus, fit tant par ſes ſollicitations qu'il obtint de ſon pere d'aller avec ſes chiens & ſes chaſſeurs en Myſie. Creſus fit venir Adraſte & luy donna la conduite d'Atys. Etant arrivez au Mont Olympe, ils ſe mirent en queſte aprés le Sanglier, & l'ayant trouvé, firent leur enceinte, & lance-

rent de tous côtez leurs dards sur luy. Adraste voulant lancer comme les autres son dard sur le Sanglier, fut assez malheureux pour en frapper le fils de Cresus, auquel il osta la vie. Les Lydiens porterent le corps du jeune Prince dans le Palais de Cresus ; il étoit suivy d'Adraste, qui le presenta au Roy comme un desesperé qui veut mourir, & le conjura de le faire tuer sur le corps de son fils. Quoique Cresus se fût abandonné à la douleur, & que toute sa maison fust en larmes ; cependant aprés avoir connu l'innocence d'Adraste, il ne songea à en prendre aucune vengeance ; mais seulement à faire les funerailles d'Atys selon la grandeur de sa naissance. Mais Adraste qui avoit tué son frere, & qui venoit de tuer son bien-faicteur, ne voulant pas survivre à ces meurtres, lorsque le funerailles d'Atys furent achevées, il s'alla tuer luy-mesme sur le tombeau de ce jeune Prince.

☞ Une Demoiselle curieuse voulut arracher des tablettes des mains d'un jeune homme : Celuy-cy y écrivit les vers suivans, & luy laissa prendre les tablettes.

Puisque malgré moy mesme
Vous voulez sçavoir mon secret,
Vous payrez ce tour indiscret,
En apprenant que je vous aime.

☞ Arlequin jouë aux dez avec son camarade pour tirer au sort, & sçavoir lequel des deux sera pendu. Il bat les dez long-temps : Pourquoy es-tu si long-temps à battre les dez ? luy dit son camarade : C'est, répond-il, *que je n'ay jamais joüé si gros jeu.*

☞ Deux Sçavans, l'un Normand, l'autre Picard, se promenant virent un petit arbrisseau ; le Normand dit que c'estoit un Pommier, l'autre soûtint que c'étoit un Poirier ; le Jardinier décida en faveur du Picard. Un autre Sçavant fit parler ainsi le Poirier dans une Epigramme.

Sum, Normane, Pyrus, vis me malé dicere malum :
Nil miror ; malum gens mala semper amat.

☞ On a dit d'un bel esprit qui se loüoit beaucoup, & qui étoit sujet aux fluxions, qu'elles luy venoient, parce qu'il parloit souvent de soy, & qu'il n'en parloit jamais sans mettre la main au chapeau.

☞ DIA-

☞ *DIALOGUE sur l'Opera des Amours de Momus.*

TIMANTE, CLITANDRE.

Timante. Je vous perdis hier dans la foule, en sortant de la premiere representation de l'Opera des *Amours de Momus.*

Clitandre. Il est vray, mais nous pouvons aujourd'huy dire en confidence ce qu'il nous en semble.

Timante. Je le veux bien, commençons par la Piece, sans avoir égard à la Musique, ny au spectacle.

Clitandre. Quoyque j'aye lû avec quelque soin tout ce qui a été écrit sur la Fable ancienne, j'avouë que *Melite Nymphe de la suite d'Hebé*, comme l'Auteur l'appelle dans son Livre, m'est tres-inconnuë.

Timante. Je puis vous assurer que cet Auteur en est le pere; si elle ne paroissoit que comme Suivante, ou Compagne d'Hebé, je n'aurois rien à dire; mais ce qui me fait de la peine, c'est qu'elle est l'Heroïne de la Piece; c'est d'elle que Momus & Palemon sont amou-

amoureux. Il me ſemble que c'eſt pecher contre les regles du Theatre, que de faire qu'une perſonne fantaſtique & imaginaire ait le premier rôle d'une Piece ; il devoit plûtôt eſtre donné à la Déeſſe Hebé, qui eſt tres-connuë dans toute l'antiquité. Le Poëte auroit pû, ce me ſemble, avec plus de raiſon faire dire à Hebé ce qu'il met dans la bouche de Melite; cela auroit eſté dans l'ordre, & la Maîtreſſe n'auroit point eſté aprés la Suivante.

Clitandre. Il me paroiſt que cet Opera eſt mal intitulé, les *Amours de Momus*; ce Dieu n'eſt point veritablement amoureux, & s'il l'eſtoit il ſortiroit de ſon vray caractere, puiſqu'il n'aimoit que la ſatyre & la raillerie. Il auroit eſté mieux d'appeller cet Opera les *Amours de Palemon*, puiſque ce Dieu y eſt conſtamment amoureux de Melite juſqu'à la fin de la Piece.

Timante. Ne trouvez-vous point auſſi qu'il y a duplicité d'action; pourquoy Hebé eſt-elle aimée de Momus? Ne ſuffiſoit-il pas que Melite fuſt aimée de Momus & de Palemon? C'eſt l'action principale, tout devoit tendre à cela uniquement.

Clitandre.

Clitandre. L'Auteur pourroit s'excuser, en disant qu'Hebé est amoureuse de Momus, dont pourtant elle n'est point aimée. Voyez là-dessus les trois premieres Scenes du troisiéme Acte.

Timante. Qui est l'Auteur ancien qui luy a appris ces Amours ? pour moy je n'en connois point, de pareilles nouveautez ne sont jamais permises dans les regles du vray-semblable ; si cela est permis, nous verrons bien-tost quelque Auteur mettre sur la Scene les Amours de Pluton & de Minerve, ou celles de la Déesse Vesta & de Mercure, qui ne furent jamais.

De plus le Poëte met ensemble deux personnes, dont l'humeur paroît incompatible ; Hebé, la Déesse de la Jeunesse est d'une humeur agreable & enjouée, ne songeant qu'à se divertir : Momus au contraire est sans cesse chagrin, ne trouvant rien de bien, critiquant tout. Voilà le moyen de faire un tres-mauvais ménage. Les Anciens ont eu raison de ne point faire un tel mariage, & des gens faits comme cela ne peuvent jamais s'aimer.

Clitandre. Je ne sçay pourquoy cette Piece est nommée *Ballet*, dans le Li-

vre, & ſur les Affiches ; elle eſt diviſée en trois Actes qui ont chacun pluſieurs Scenes, tout cela compoſe un meſme ſujet ; il eſt vray qu'il y a des Danſes dans chaque Acte, mais cela eſt commun à tous les Opera, en commençant par celuy de Cadmus, juſqu'à celuy de Theagene & Cariclée. Un vray *Ballet*, & qui eſt nommé de la ſorte, eſt celuy du *Triomphe de l'Amour*, repreſenté en 1681. ce ſont pluſieurs ſujets tout coupez & diviſez en vingt & une Entrées differentes. Il n'y a ny Acte ny Scene. Le *Temple de la Paix*, qui fut danſé en 1685. eſt encore un vray Ballet diviſé en ſix Entrées ſans aucun Acte.

Timante. Il auroit mieux fait de dire que c'eſt une Tragedie.

Clitandre. Mais il n'y a point de ſang répandu.

Timante. J'en conviens, il n'eſt pas neceſſaire auſſi qu'il y en ait pour faire une Tragedie ; ſelon la definition qu'on en donne ordinairement, c'eſt un Poëme Dramatique, qui repreſente ſur le Theatre quelque action ſignalée de perſonnages illuſtres ; icy preſque tous les Acteurs ſont des Divinitez, comme Momus,

Hebé,

Hebé, Comus, Palemon, Venus, & Bacchus ; il n'y a que Melite qui n'est qu'une simple Nymphe de la suite d'Hebé ; mais je n'aurois aucune peine à luy donner des Lettres de Noblesse.

Clitandre. Tous ces Dieux ne representent point d'action signalée ; ils se separent sans rien conclurre ; l'on est aussi avancé au premier vers qu'au dernier de la Piece.

Timante. Prenez vous-en à l'Auteur qui ne s'est pas mis en peine de bien finir son sujet ; ce n'est pas la faute des regles du Theatre. Feu Monsieur Quinault ne seroit pas demeuré court là-dessus, ou bien il auroit pris une autre Fable ; c'est un conseil qu'on luy auroit donné.

Clitandre. Je n'entens point ces deux vers que dit Momus (Acte 2. Scene 1. p. 18.)

Au defaut de l'Amour, l'Hymen a d'autres nœux
Qui peuvent combler tous mes vœux.

Timante. Il les faut envoyer à l'Auteur du Mercure Galant, ils luy tiendront lieu d'Enigme pour le mois prochain.

Clitandre. Lorsqu'on fait rendre un

Oracle à une Divinité, il a ordinairement un double ſens ; mais s'il eſt vray en quelque maniere, il n'eſt jamais permis aux Dieux de tromper ; cependant voicy ce que Venus dit à Palemon, qui aimoit éperdûment Melite.

Venus ſecondera de ſi tendres Amours :
Vous Graces, vous Plaiſirs qui me ſuivez ſans ceſſe,
Par vos tendres concerts moderez ſa triſteſſe,
Qu'il commence par vous d'éprouver mon ſecours. Acte 2. Scene 5. p. 20.

Qui eſt-ce qui ne croiroit pas aprés cela que Palemon épouſeroit ſa Maiſtreſſe? *Du ſecours de Venus*, dit-il, *je dois tout eſperer.* Cependant il n'y a rien de tout cela ; Venus n'eſt deſcenduë du Ciel avec les Graces & les Plaiſirs que pour dire une menterie ; Melite cette petite Nymphe inconnuë, oſe luy reſiſter, & finit la Piece, en diſant : (Acte 3. Scene 7. p. 39.

Jouiſſons d'une paix profonde,
L'indifference eſt le ſupréme bien ;
Un cœur qui ne deſire rien
Poſſede tous les biens du monde.

Apparemment l'Auteur n'a pas relû ſa Piece,

Piece, la contradiction est trop grossiere pour n'estre pas visible.

Timante. L'Auteur & le Machiniste ne sont pas d'accord. Dans le Prologue, la Gloire dit à Melpomene :

Toy monte dans ce Char , je vais te satis-
faire.

Et plus bas il est remarqué que *Melpomene monte dans le Char de la Gloire , & part avec elle.*

Au lieu d'un Char , je fus surpris de voir que c'étoit tout le Palais mesme de la Gloire qui descendit jusques sur le Theatre ; mais ce qui augmenta mon étonnement , fut de voir que ce Palais s'éleva ensuite, & traversa tout le Theatre jusqu'au cintre , en tirant vers les spectateurs : je compris bien que le Machiniste nous avoit voulu faire connoistre sa capacité ; mais je fus choqué de voir qu'un Palais bien basti , & qui est mesme orné de colomnes de lapis fort lourdes , volast ainsi dans les airs comme si ce n'eût esté qu'un amas de nuages. Quelques habitans du Badaudois, se contenterent d'admirer & de bâailler en voyant une telle merveille ; mais les gens de bon goust , & qui veulent au moins du vray-semblable , ne s'accommodent

modent point de telles licences. Je vous diray meſme qu'à l'égard des Chars des Divinitez, ils doivent eſtre tirez par quelque choſe, il y a des Aigles à celuy de Jupiter, des Paons à celuy de Junon, des Chevaux à ceux du Soleil & de Mars, &c.

Clitandre. Il y a quelques beaux endroits pour la Muſique : par exemple, celuy-cy, où le Sieur Chopelet repreſente Palemon. Acte 1. Scene 2.

Lieux charmans, retraites tranquilles, &c.

Et cet autre de Melite, où Mad. Moreau dit :

Douce tranquillité que vous eſtes charmante, &c. Acte 2. Scene 1.

Mais on s'appercevra encore long-tems que Monſieur Lully n'eſt plus.

Timante. Rendons auſſi juſtice au Poëte; il a beaucoup de talent pour la verſification. Sa Poëſie, comme on a déja dit, eſt harmonieuſe. Quelques Dames du monde ont pretendu qu'il y avoit dans l'Opera de Momus des vers qui ſaliſſoient l'imagination. Des Dames d'une ſolide pieté ont au contraire ſouſtenu en liſant le Livre, qu'elles n'y trouvoient rien de trop libre. Comment

ment accorder des sentimens si contraires, & qui se trouvent dans des personnes si opposées? Pour moy je me range du costé des dernieres : & j'ajoûteray qu'il y a dans cette Piece des pensées spirituelles qui m'ont fait plaisir, aussi-bien qu'à presque tous ceux qui assistoient à ce spectacle le mesme jour que j'y estois. Voicy quelques-unes de ces pensées : Je les ay marquées dans le Livre.

MOMUS.

L'amour est moins fort qu'on ne pense, Act. 1. Sc. 1.
On peut mépriser ses ardeurs :
Mais la foiblesse de nos cœurs
Fait la grandeur de sa puissance.

MOMUS à PALEMON.

Quittez le vain espoir dont vous estes flatté, Act. 1. Sc. 2.
Peut-on cherir un indigne esclavage?
Si nous avions plus de courage,
Les belles cesseroient d'avoir tant de fierté.

MOMUS à PALEMON.

Trop d'amour incommode, Ibid.
Ce n'est plus la mode
De se laisser tant enflammer :
Un Amant trop plaintif devient desagreable,

Et bien souvent pour trop aimer,
L'on cesse d'estre aimable.

MOMUS à VENUS.

Act. 2. Sc. 5. *Vos exemples flatteurs n'ont eu que trop de force,*
On se rend bien souvent sans avoir combattu:
Et vous avez fait naistre un terrible divorce
Entre l'amour & la vertu.

MELITE à MOMUS.

Act. 2. Sc. 7. *Ay-je pû vous lier d'une amoureuse chaine?*

MOMUS.

Si vous en estiez moins certaine,
Vous ne risqueriez pas de me le demander.

MOMUS.

Act. 3. Sc. 2. *Je crains trop l'esclavage.*
La raillerie est mon partage.
Ce n'est point à Venus que Momus fait sa cour:
Qui veut railler doit estre sage,
Et rarement on l'est, quand on a de l'amour.

MOMUS.

Ibid. *Si l'Amour triomphoit de mon indifference,*
Et qu'une volage beauté.

Mon-

Moutrageast par son inconstance,
Son hymen & ma liberté
Rempliroient toute ma vengeance.

MOMUS, BACCHUS.

Amans, qui gemissez dans de cruelles peines, Ibid.
Cessez d'aimer vos chaînes,
Bacchus veut vous en dégager,
Vangez-vous du trait qui vous blesse.
Le vin fait oublier une ingrate Maistresse,
Et c'est en oubliant que l'on doit s'en venger.

MELITE à PALEMON.

Vous vous plaignez, mille Amans font de mesme, Act. 2. Sc. 2.
L'on ne voit que malheurs dans l'Empire amoureux;
Si l'amour est un mal si grand, si dangereux;
Pouvez-vous bien m'aimer, & souhaiter que j'aime?

MOMUS & COMUS ensemble.

Je ne puis vous croire insensible, Act. 1. Sc. 1. premiers vers.
Vous voulez me cacher vos feux:
Vous affecteriez moins de paroistre paisible,
Si vous n'estiez pas amoureux.

Clitandre. J'ay remarqué toutes ces pen-

penſées auſſi bien que vous ; il ne manque au Poëte, pour nous donner de bonnes Pieces, que de la conduite dans ſes deſſeins. S'il ne veut pas prendre la peine d'imaginer beaucoup pour cela, il n'a qu'à chercher dans la Fable ou dans l'Hiſtoire des ſujets dignes du Theatre ; il en trouvera qui n'ont pas encore eſté pris, & qui plairront aſſûrément ſans qu'il ſoit obligé de tourmenter ſon eſprit pour inventer : par exemple, cette Hiſtoire tirée d'Hygin Fable 190.

Theſtor Prince de Crete eut deux filles, dont l'une eſtoit nommée Thonoé, & l'autre Leucippé. Thonoé fut enlevée par des Pirates, qui la menerent en Carie, où le Roy l'acheta & l'épouſa. Quelque temps aprés, Theſtor reſolut d'aller chercher ſa fille, & aborda en Carie, où il fut pris pour un eſpion, parce qu'il ne voulut pas ſe faire connoiſtre dans un païs ennemy. Leucippé y vint enſuite déguiſée en Preſtre des faux-Dieux, pour obéïr à l'Oracle, qui luy avoit ordonné de prendre cet habit, ſi elle vouloit trouver ſon pere & ſa ſœur. La Reine Thonoé conſiderant l'air & la bonne grace de Leucippé,
voulut

voulut s'en faire aimer ; mais ne pouvant venir à bout de son dessein, elle l'accusa d'un crime supposé, & la fit condamner à la mort. Cette execution se devoit faire dans le Temple par forme de sacrifice ; & Thestor fut choisi pour en estre le Ministre, la vie & la liberté ne luy ayant esté promises qu'à cette condition. Il ne reconnoissoit point sa fille sous cet habit déguisé ; mais il avoit de l'aversion pour tremper ses mains dans le sang d'une si belle personne ; & en déplorant son malheur, il fit plusieurs exclamations, parmy lesquelles il prononça son nom, & celuy de ses deux filles. La Reine qui estoit presente avec le Roy à ce funeste spectacle, fut émûë lorsqu'elle entendit son nom, & ceux de son pere & de sa sœur. Leucippé ne le fut pas moins, & se considerant attentivement tous trois, ils se reconnurent. Le Roy joignit sa joye à leurs transports ; & aprés avoir regalé son beau-pere Thestor, & sa belle-sœur Leucippé, il les renvoya chargez de presens dans leur païs.

Timante. Cette Histoire donne un beau sujet pour le Theatre. Si je connoissois l'Auteur des Amours de Mo-

mus, je l'exciterois à travailler là-deſſus. Adieu, je vais chercher quelqu'un de ſes amis pour luy en parler.

Clitandre. Vous me ferez ſçavoir, s'il vous plaiſt, de quelle maniere il aura reçû cet avis.

☞ Un des plus fameux de nos Poëtes ayant des vers où il y avoit le mot *quoniam*, ſoûtenoit que ce mot ne valoit rien en vers, & qu'il ne ſe trouvoit dans aucun bon Ouvrage de Poëſie, qu'il n'y avoit que de méchans Poëtes qui s'en eſtoient ſervis. Enſuite il declama contre pluſieurs Poëtes qui avoient de la reputation, mais qui n'étoient pas de ſes amis. Une perſonne de la compagnie luy remontra, que ceux qu'il blâmoit avoient cela de commun avec des Auteurs du ſiecle d'Auguſte qui s'en eſtoient ſervis. Cette remontrance redoubla ſon indignation, & il ne ſe rendit, que quand on luy montra ce vers d'Ovide.

Inſanire tibi quoniam licet argue quemquam.

Cela s'appelle *argumentum ad hominem.*

☞ Ridicule Exorde, & qui a eſté publiquement prononcé par V. P. C.

J'embarque ce Discours sur le Galion de mes levres pour passer la mer orageuse de vos attentions, & arriver enfin au port fortuné de vos oreilles.

☞ A une liseuse de Romans.

Je sçay ce qui vous gaste, & ce qui fait ma peine :
La Cassandre & Cyrus vous rendent un peu vaine,
Vous vous imaginez, pour estre vostre Amant,
Qu'il faut estre parfait comme ceux d'un Roman,
Et qu'on doit vous servir comme on sert une Reine.
Jugez de vous plus sainement.
Ne vous arrestez pas au premier qui vous louë ;
Je ne suis point Heros, pour cela je l'avouë :
Mais mettez-vous à la raison,
Vous n'estes point non plus merveille incomparable,
Vous estes une fille aimable
Que l'on appelle Louyson.

☞ Combien d'une petite boule de cire les enfans font-ils de figures differentes ? & tu t'étonnes que Dieu de Lucien.

 cette

cette masse terrestre fasse des choses qui nous soient inconnuës.

☞ Les Hebreux appellent les accens *gustus*, parce qu'ils sont comme le goût & la sausse de la prononciation.

☞ Le Pere S. prêchant sur l'employ qu'on doit faire du temps, prit occasion (parce qu'il sçavoit que Mad. S. G. E. qui avoit fait un Opera, estoit dans son Auditoire) de dire qu'il falloit veiller, non pas comme des femmes dans le jeu, non pas comme des femmes à faire des Opera, &c. quelque temps aprés la Questeuse du Predicateur alla chez Mad. S. pour la prier de donner des marques de sa liberalité en faveur de ce R. Pere: *C'est de l'argent de l'Opera*, dit-elle, *le R. Pere feroit scrupule d'en prendre.*

☞ Un Avocat commença son playdoyer en cette maniere: *Les Rois nos Predecesseurs*, &c. *Avocat, couvrez-vous*, dit le President, *vous estes de trop bonne famille.*

☞ Un Barbier qui avoit quitté son employ pour acheter une charge considerable, se trouva dans une compagnie pendant qu'on assiegeoit Namur, aprés avoir beaucoup parlé de nouvelles selon le

le style de son premier mêtier, il dit qu'il vouloit voir un Siege en sa vie, & aller à Namur. Un railleur de la compagnie qui étoit le seul qui sçavoit qu'il eût esté Barbier, dit : *Si l'on rase la Place, Monsieur pourra y avoir de l'employ.*

☞ Ajoustez aux Ouvrages de Monsieur Corneille, dont il est parlé page 335. *Loüanges de la sainte Vierge*, composées en Rimes Latines par saint Bonaventure, & mises en Vers François par Pierre Corneille. Imprimées à Paris chez Quinet 1665.

Il a aussi traduit quelques Livres de la Thebayde de Stace en Vers François, mais ils n'ont point encore esté imprimez.

Personne n'a mieux loüé cet excellent Poëte que Monsieur Racine, dans le Discours qu'il fit à l'Academie Françoise le 2. de Janvier 1685. lorsque Monsieur Corneille le jeune frere du défunt, & Monsieur de Bergeret, furent reçûs dans cet illustre Corps.

On a fait diverses Editions des Pieces de Theatre de Messieurs Corneille freres; mais il n'y en a point de plus correcte que celle qui parut à Paris l'an 1692. en dix Volumes, celles de Hol-

lande

lande ſont pleines de fautes ; quoyque d'ailleurs l'impreſſion en ſoit belle.

☞ *Jeannion* ayant vû un Maréchal cracher ſur du fer pour voir s'il eſtoit encore chaud, cracha à ſon retour dans ſa maiſon ſur ſon potage, pour voir s'il n'eſtoit point auſſi trop chaud. Sottiſe, dira-t-on ; oui je l'avouë, auſſi la rapportay-je icy comme ſottiſe, pour faire une plus grande diverſité.

☞ Tel a fait une fortune honneſte, qui ſeroit mort de joye il y a vingt ans, s'il avoit ſçû indubitablement qu'il en devoit venir là, & qui aujourd'huy meurt de chagrin, parce qu'il ne va pas plus loin.

☞ Deſcription de la bravoure de ces jeunes Porte-rapieres, qui diſputent la nuit le haut du pavé aux Archers du Guet.

Hier au ſoir une grande rumeur
Se fit tout en un coup entendre dans la ruë ;
On crioit au voleur, au ſecours, à moy, tuë.
Lors voſtre fils & moy nous ouvrons nos chaſſis,
D'abord il reconnut la voix de ſes amis ;

Auſſi-

Aussi-tost il descend, malgré ma resistance,
Il trouve que c'estoit des gens de connoissance;
Jeunes fous, emportez par les vapeurs du vin,
Qui sortant d'un repas de la Pomme de Pin,
Insultoient au mépris des libertez publiques,
Femmes, filles, garçons, jusques dans les boutiques,
Lorsque le Guet parut, pour calmer leurs transports,
Gens qui ne craignent rien, quand ils sont les plus forts.
A leur aspect on vit mes Badauts disparoistre.

Et le lendemain toute leur occupation fut d'entretenir leurs Camarades & les Grisettes de leur connoissance des coups d'épées qu'ils avoient donnez, & de la terreur qu'ils avoient inspirée dans tout le quartier, qui avoit été leur champ de bataille.

☞ Les Medecins disent que la fiévre étique est facile à guerir, & difficile à connoistre, au lieu que dans la suite du tems elle devient facile à connoistre,

& difficile à guerir, quand elle n'a pas eſté connuë, ny traitée dans ſon commencement.

☞ Si l'on parloit à L. P. D. F. avec ſincerité, aprés les loüanges qu'on leur a données, on conclurroit comme ce Sonnet.

Aſſûrément, Cloris, vous me voulez ſéduire,
Je vous voy depuis peu me faire les yeux doux,
Vous m'avez pris la main entre vos doux genoux,
Si vous continuez, vous m'achevez de cuire.

Que vous feriez de mal, ſi vous aimiez à nuire!
Plus de dix mille cœurs ſont percez de vos coups,
Dont les uns ſont ravis, & les autres jaloux
De l'éclat que l'on voit dans vos beaux yeux reluire.

Vous avez lû des vers, vous en ſçavez par cœur;
Vous chantez, ce dit-on, comme un Enfant de chœur;

Et

Et lors que vous parlez, vous charmez les oreilles.

Dieux! que ne suis-je né pour estre vostre époux:
Vous riez, ô Cloris, d'entendre ces merveilles;
Pleurez, sotte, pleurez, je me moque de vous.

☞ On avoit accusé L. C. D. d'avoir dérobé quelques pensées aux Anciens; il répondit à l'accusation en cette maniere.

Si je fais par rencontre une assez bonne Piece,
L'Antiquité me dit, d'un ton appesanti,
Que je vais là piller jusqu'au Païs de Grece.
Sans le respect de sa vieillesse,
Je dirois qu'elle en a menti.

☞ Diseur de bons mots, caractere dangereux.

Le Roy Antigonus qui étoit borgne, ayant élevé Eutropion son Cuisinier à quelque dignité de guerre, l'envoya vers Theocrite pour le voir, puis le rapella, & le renvoya ensuite plusieurs fois: à la derniere Théocrite luy dit: *Je vois bien que tu me veux mettre tout crud*

crud sur ta table pour me faire manger à ce Cyclope ; reprochant ainsi à l'un qu'il estoit borgne, & à l'autre qu'il avoit esté Cuisinier : *Ce sera donc sans teste*, luy repliqua sur le champ Eutropion. En effet pour punir ce railleur, il luy fit couper la teste.

Espr. de Sen. ☞ L'on ne peut estre heureux, qu'aprés s'estre élevé au dessus de la fortune, & c'est une place que la vertu seule peut donner.

☞ Sçavez-vous la raison pourquoy les jeunes gens aiment tant le cabaret ? La voicy.

Les jeunes gens aiment le cabaret,
Pour le grand bruit qu'on y peut faire,
Plustost que pour la bonne chere,
Et que de sa serviette on s'y fait un bonnet.

☞ Galien ayant fait un Traité de l'usage des parties du corps humain, dit qu'il avoit fait une Hymne incomparable à la loüange du Createur.

☞ Amiens ville sur la Somme, avec Evêché, Presidial, Bailliage, Generalité, & la Capitale de Picardie, a esté prisé plusieurs fois dans les guerres precedentes : les Espagnols entr'autres la

la prirent à coups de noisettes au mois de Mars 1597. comme nous l'apprend le sçavant M. Hardoüin de Perefixe, cidevant Precepteur du Roy, dans son Histoire d'Henri le Grand, & voici comment. Les Espagnols qui étoient pour lors maîtres de l'Artois, sçachant qu'Amiens n'étoit gardée que par des Bourgeois, formerent le dessein de la surprendre. Dans cette vûë ils firent avancer à la faveur de la nuit quelques troupes qu'ils mirent en embuscade. Lorsque la porte fut ouverte, des soldats travestis en Païsans, conduisant quelques chariots, dont un étoit chargé de noix, ils en épancherent un sac à la porte, comme par mégarde, & la Garde s'amusant à les amasser, les Païsans supposez embarasserent la Porte de la Ville avec leurs charrettes, pendant que les Espagnols qui étoient cachez s'avancerent, & se saisirent de la Ville par ce stratageme, mais ils ne la garderent pas long-tems. Car Henri IV. la reprit de vive force peu de mois aprés, & y fit bâtir une Citadelle pour la mettre à couvert de semblables insultes. On voit encore aujourd'huy sur une de ses Portes ce Distique.

Ammiens fut prise en Renard, & reprise en Lion.

En

☞ En Sicile, on ne loge point dans les Auberges ſi l'on n'a point de barbe au menton, à moins qu'on ne ſoit connu particulierement de quelque perſonne de probité du lieu, ou qu'on ne ſoit muni d'atteſtation & de certificats autentiques.

☞ La felicité eſt dans le gouſt, & non pas dans les choſes, ainſi noſtre felicité dépend beaucoup de nous.

☞ Jean Leon dit en ſon Hiſtoire d'Afrique, qu'il a vû long-tems mener en grand triomphe dans le Caire, un homme qui avoit l'adreſſe d'enchaîner une puce.

☞ Tout Juge corrompu examine mal la verité.

Hor. l. 2. Sat. 2. *Malè verum examinat omnis Corruptus Judex.*

☞ Défiez-vous de la plus petite faute; car elle peut eſtre le premier degré pour vous conduire aux plus grands deſordres. On ne devient pas tout d'un coup tres-criminel.

Juven. Sat. 2. *Nemo repente fuit turpiſſimus.*

☞ Monſieur Coſtar rapporte dans ſes Lettres, qu'un Docteur moderne diſoit: *Peſte ſoit des Anciens qui m'ont pris mes penſées, & qui m'ont réduit dans*

dans la necessité d'emprunter d'eux ce qu'ils auroient pris de moy, si j'estois assez heureux que de les avoir devancez. Ballac son ennemy juré, dit à un de ses amis : *Vous m'avez pris ce que je voulois dire*, & tous trois ont pris cela de Seneque.

☞ Charles de Duras Duc de Calabre, ayant fait pendre à l'entrée de son Palais une cloche, que tous ceux qui demandoient justice pouvoient sonner: il arriva par hazard qu'un vieux cheval chassé de l'écurie du Chevalier Marc-Capet, à cause qu'il ne pouvoit plus luy rendre service, toucha en passant la corde de cette cloche, & la fit sonner; le Duc étant descendu & voyant le cheval, il s'informa à qui il appartenoit; & aprés l'avoir appris, il envoya querir le Chevalier & le condamna à nourrir ce pauvre animal le reste de ses jours, pour récompense des services qu'il luy avoit rendus pendant sa jeunesse.

☞ Les Espagnols donnent par civilité le dessous du pavé, entrent & sortent les premiers de leurs maisons.

☞ Xerxes Roy des Perses ne sçavoit pas fort bien la raison qui luy fit

tour-

tourner ſes armes contre la Grece. Il s'imagina veritablement que c'étoit pour ſes intereſts qu'il leva une armée de trois cens mille combattans, qu'il coupa les montagnes, qu'il tarit les rivieres & qu'il combla la mer. Cependant ce n'eſtoit point cela. Un Medecin Grec domeſtique de la Reine ayant envie de voir le Port de Pyrée, & de manger des figues d'Athenes, mit cette fantaiſie de guerre dans la teſte de ſa Maiſtreſſe, & la porta à y faire reſoudre ſon mary. De ſorte que le redoutable Roy Xerxes ne mit le feu dans tant de Provinces, que pour conduire un Charlatan en ſon païs, qui craignoit d'y aller en une plus petite compagnie.

☞ Les Maîtres d'Hôtel de Cyrus luy demandant un jour ce qu'il vouloit qu'on luy preparaſt pour ſon dîné dans une marche d'armée: *Du pain, dit-il, car je camperay prés des eaux.*

☞ Epigramme ſur la Venus armée des Lacedemoniens.

Armatam vidit venerem Lacedemone Pallas;
Nunc pugnemus, ait, Judice vel Paride.

Cui

Cui Venus, armatam tu me, temeraria, temnis,
Quæ, quo te vici tempore, nuda fui.

Pallas voyant Venus armée,
Combattons, lui dit-elle, & le même Paris
A celle qui de nous sera plus estimée
De ce nouveau combat ajugera le prix.
Quoi donc! répond Venus, n'es-tu pas confonduë
D'avoir tant de mépris pour moi, M. Maultrot.
Me voyant d'armes revêtuë?
Ne sçais-tu pas que j'étois nuë
Quand j'eus l'avantage sur toi?

☞ Aprés la bataille de Pharsale & la fuite de Pompée, un certain Nonius vint dire pour consoler le Peuple Romain, qu'il ne falloit point desesperer, parce qu'ils avoient encore sept aigles, (qui étoient les enseignes des legions.) Tes avis seroient bons pour nous réjoüir, répondit Ciceron, si nous avions la guerre contre les geais.

☞ Une de nos Muses, c'est l'illustre Madame Deshoulieres, à donné cet avis à toutes les personnes de son sexe.

Soyez tousjours inéxorable :
Un Amant bien traité ſe rend inſuportable,
Il neglige l'objet dont ſon cœur eſt charmé :
De tous les petits ſoins il ſe rend incapable :
Un Amant ſeur d'eſtre aimé
Ceſſe tousjours d'eſtre aimable.

☞ Pourquoy C. A. T. ne fait-il aucun bon uſage du credit de ſes Patrons pour avancer ſes affaires, & pour monter plus haut dans l'empire de la fortune ?

Réponſe. C'eſt qu'il eſt tout occupé de l'amour.

C'eſt vouloir (pour parler en langue un peu commune.)
Prendre la Lune avec les dents,
Que de vouloir en meſme temps,
Faire l'amour & ſa fortune.

☞ La poſterité croira-t-elle, dit Pline, que Trajan n'ait point fait d'autre démarche pour eſtre Empereur, que de meriter l'Empire, & d'obéïr en le recevant ?

☞ V. B. dont les yeux étoient rudes & deſagreables, ſe vantant dans une compagnie qu'une perſonne de la premiere

miere qualité luy avoit fait long-temps les yeux doux : *Avoüez , cela étant, Madame, qu'il y a fort mal réussi,* luy dit un railleur.

☞ V. C. entendant qu'un de ses gens , qui avoit eu la machoire cassée à coups de poing , prétendoit qu'étant à sa Seigneurie éminentissime, elle-mesme avoit reçû cette injure, luy dit : *Lorsque nous disnerons tantost , & que nous mangerons des croustes , nous verrons qui a esté battu de vous ou de moy.*

☞ Lorsque la Ville de Tarente fut reprise par Fabius Maximus, il y avoit un Romain nommé Marcus Livius qui en avoit esté Gouverneur quand Annibal l'avoit prise , & qui en avoit retenu & gardé le Château jusqu'au tems auquel Fabius la reprit. Ce Marcus Livius fâché de ce qu'on loüoit Fabius d'avoir repris cette Ville, & transporté d'envie & d'ambition , dit en plein Senat que c'estoit luy , & non pas Fabius qui estoit cause de la prise de Tarente. Fabius se prenant à rire, luy répondit sur le champ : *Tu as dit la verité ; car si tu ne l'eusses point perduë, je ne l'aurois point reprise.*

☞ Monsieur du Perron revenant

des Etats de Blois avec Monſieur Bertaud, & étant ſur la riviere de Loire, ils ſe mirent à parler d'Alexandre le Grand & le loüerent beaucoup de ce qu'aux Indes il avoit paſſé une grande riviere avec une hardieſſe digne d'admiration.
» Le Battelier s'approcha d'eux, & leur
» dit, Meſſieurs, eſt-ce d'Alexandre le
» Grand que vous parlez? Oüi, luy ré-
» pondirent-ils. Oh, ce dit-il, il ne faut
» pas s'étonner s'il a paſſé une riviere,
» puiſqu'il eſtoit ſi grand.

☞ Ciceron diſant à Laberius, *Recepiſſem te, niſi anguſte ſederem*, c'eſt-à-dire, je vous aurois reçû, ſi je n'eſtois logé eſtroitement; Vous avez pourtant couſtume de vous aſſeoir ſur deux ſelles, luy repartit Laberius (luy reprochant par là ſon peu de réſolution dans les affaires d'Etat.)

☞ Une mere & un fils plaidoient l'un contre l'autre. Le fils demandoit que ſa mere euſt à le reconnoiſtre. La mere le deſavoüoit & ſouſtenoit qu'il n'eſtoit point ſon fils. Les raiſons eſtoient probables de part & d'autre, & l'on ne ſçavoit qu'en croire. L'Empereur Claudius condamna la femme à épouſer le jeune homme. Cet Arreſt de

même que celui de Salomon, fit parler la nature; & cette marâtre se vit à sa confusion, contrainte de confesser la verité.

☞ Les actions des Princes sont comme les grandes rivieres, dont peu ont vû la source & l'origine: mais dont plusieurs voyent le cours & le progrez.

☞ Epigramme de Martial.

Esse quod hoc dicam, vivis quod fama negatur? Epigr. 10. l. 5.
Et sua quid rarus tempora lector amat?
Hi sunt invidiæ nimirum, Regule, mores;
Præferat antiquos semper ut illa novis.
Sic veterem ingrati Pompeii quærimus umbram:
Sic laudant Catuli vilia templa senes.
Ennius est lectus salvo tibi, Roma, Marone:
Et sua riserunt sæcula Mæonidem:
Rara coronato plausere theatra Menandro:
Norat Nasonem sola Corinna suum,

Vos tamen, ô nostri, ne festinate, libelli:
Si post fata venit gloria, non propero.

TRADUCTION.

Pourquoy si peu souvent l'homme tant qu'il respire
Trouve-t-il qui le louë, ou qui daigne le lire?
C'est l'humeur de l'envie, ô mon cher Regulus,
D'aimer moins les vivans que ceux qui ne sont plus.
Ainsi du grand Pompée on vante le portique,
Et des vieux bâtimens la structure rustique.
En face de Virgile Ennius fut loüé,
Des rieurs de son temps Homere fut joüé:
Rarement le Theatre applaudit à Menandre;
A sa Corinne seule Ovide parut tendre.
Qu'avez-vous donc, mon Livre, à vous hâter si fort,
Si la gloire aux Auteurs ne vient qu'aprés leur mort?

☞ Sur la Pompe funebre de Charles-Quint.

Pro tumulo ponas orbem, pro tegmine cælum;
Sydera pro facibus, pro lacrymis maria.

TRA-

TRADUCTION.

Que le vaste Univers serve de sepulture
Dont le Ciel soit la couverture,
Prenez les astres pour flambeaux ,
Et qu'en larmes la mer change toutes ses eaux.

☞ Losdun, Ville à demi-lieuë de la Haye , est celebre par le Monastere de Filles nobles que Marguerite Comtesse de Hollande y fonda en 1267. & par l'accouchement monstrueux que Mathilde, fille unique du Comte de Florent , & sœur de Guillaume Roy des Romains, y fit l'année 1576. l'Histoire assûre que cette Princesse refusa l'aumône à une femme qui portoit deux enfans jumeaux, luy reprochant que ce n'étoit pas du fait d'un seul homme: que cette femme fâchée de l'injure qu'elle faisoit à la verité , luy souhaita qu'elle en eût d'une couche autant qu'il y avoit de jours en l'année, qu'au bout de neuf mois elle accoucha de 365. enfans, tous bien formez & ayant vie, gros comme le poing. Ils reçûrent tous le baptesme par Guy, Suffragant d'Otton Evêque d'Utrecht, qui donna le nom de Jean aux masles, & celuy d'Elisabeth aux femelles. Ils moururent bien-tost aprés,

auſſi-bien que la mere,& furent tous mis dans un même tombeau. On voit encore dans l'Egliſe de ce Village les deux baſſins d'airain où ces enfans furent baptiſez, qui n'ont qu'environ cinq pouces de profondeur. On y voit auſſi cette Hiſt. dans un Tableau, au bas duquel on lit des vers Latins, dont voici la ſignification.

Voici un monſtrueux & memorable effet, qui n'en a point de pareil depuis le commencement du monde. Lecteur, aprés avoir lû cette Hiſt., retire toi d'ici, tout confus & étonné.

☞ Un homme extrêmement ménager fit ſervir une Sole gardée, dont il avoit mangé tout le deſſous au dernier Quintilien. repas qu'il avoit fait ; quand un de ceux, qu'il avoit prié, eut mangé tout le deſſus, & qu'en la retournant il vit qu'il n'y avoit rien de l'autre côté, il dit, *Sunt qui ſub comedunt* ; il y en a qui " mangent par-deſſous ; faiſant cette al- " luſion, que les Antipodes avoient mangé le deſſous ; pendant qu'il mangeoit le deſſus. L. P. C. Maître de penſion, le ſervit un jour de ce mot d'une maniere auſſi plaiſante que celle que rapporte Quintilien. Voyant que les Penſionnaires ne laiſſoient preſque rien dans les plats (ce que la lezine eſt cauſe qu'on

met souvent en pratique chez ces sortes de g. ns) il leur dit, *Sunt qui sub comedunt;* il y en a qui mangent ici dessous. Il songeoit à ses gens qui devoient « manger dans la cuisine placée sous la « Sale, où mangeoient les Pensionnaires.

☞ Regnier fit lui-même son Epitaphe en cette maniere.

J'ay vécu sans nul pensement,
Me laissant aller doucement
A la bonne loy naturelle;
Et je m'étonne fort pourquoi
La mort daigna songer à moi,
Qui ne pensai jamais à elle.

☞ Saint Amant dit un jour à un homme qui avoit les cheveux noirs & la barbe blanche: Apparemment, Mon- « sieur, vous avez plus travaillé de la « machoire que du cerveau. «

☞ Vers faits par D.

Reverend Pere Confesseur,
J'ai fait des Vers de médisance.
D. *Contre qui?* R. *Contre un Professeur.*
D. *La personne est de consequence!*
Contre qui donc? R. *Contre Mommor,*
D. *Achevez, achevez vôtre* Confiteor.

☞ L. A. Y.

Sur l'appui du monde
Que faut-il qu'on fonde
D'espoir;

Cette mer profonde
En debris feconde
Fait voir
Calme au matin l'onde,
Et l'orage y gronde
Le soir.

☞ Sur le Sacrifice de la Croix.

Vous qui pour expier nos ingrates malices,
Immolez au Seigneur des angeaux innocens,
Et qui sur ses Autels faites fumer l'encens,
Prestres de l'Eternel, quittez ces saints offices.
Venez voir vostre Dieu dans de honteux supplices,
Qui pousse vers le Ciel d'adorables accens,
Et par un sacrifice au-dessus de nos sens,
Met une heureuse fin à tous les sacrifices.
Celebrez, ô pecheurs! en ce merveilleux jour,
L'excez de ses bontez, l'ardeur de son amour,
Connoissez en ses maux la grandeur de vos crimes.
Mais la Croix où JESUS *meurt pour vostre peché,*
Au lieu de vos discours vous veut pour ses victimes,
Et l'art de le louër, c'est d'y vivre attaché.

☞ Aux Poëtes.

Vous qui brûlez d'avoir rang au Parnasse,
N'en croyez pas trop vostre feu.
Phebus demande tout, & nous permet bien peu.

La licence en nos vers ne trouve plus de place,
Rimer n'exempte point de parler proprement
Un barbarisme en vers est une laide chose,
En vers un faux-brillant est aussi faux qu'en prose;
L'on n'extravague plus en vers impunément
Un diseur de rien est un homme incommode,
Et rien n'est moins à la mode,
Que le galimatias debité gravement.
Aux regles du discours & du raisonnement
Un Poete est soûmis tout comme nous le sommes.
On n'est plus dispensé comme chez nos ayeux
De parler le langage des hommes
Pour parler la langue des Dieux.

☞ Vaugelas disoit de ces Auteurs, qui dans leurs citations ont coûtume d'assûrer qu'ils ont vû chez Plutarque, chez Seneque, au lieu de dire dans Plutarque, dans Seneque, &c. qu'on le renvoyoit chez des Auteurs qui n'avoient plus de logis il y a plus de mille ans.

☞ L'Intendant de Monsieur B. N. avoit un Valet qui estoit sujet à boire, quand il alloit à la cave. Il luy ordonna, pour l'empêcher de boire, de chanter en plein chant le *Pater noster*, quand il seroit à la cave. Le Valet executa l'ordre de son

Maistre, & quand il eut chanté, *& ne nos inducas in tentationem*, il s'arresta tout court, & beuvoit cependant. L'Intendant luy dit en colere : Coquin que n'acheves-tu? C'est à vous, Monsieur, à dire, *sed libera nos à malo*, luy repartit le Valet.

☞ A un Harangueur qui étoit demeuré court. *Monsieur, vostre harangue est belle, il n'y manque que la parole.*

☞ Deux femmes à la Cour de Charles-Quint eurent un démêlé pour le pas ; l'Empereur à qui elles s'en étoient rapportées, decida que *la plus folle passast devant.*

☞ Un Surintendant des Finances ne conduisant que sur le haut de son escalier un homme de qualité qui l'estoit venu voir, luy dit : Vous m'excuserez bien, Monsieur, si je ne descends pas pour vous conduire jusqu'à vostre Carosse ; car vous sçavez qu'il est heure dinatoire. L'homme de qualité, qui étoit naturellement railleur se conformant à son langage : Il est vray, Monsieur, & de plus la ruë est fort crotatoire.

☞ Description de l'amitié.

J'ay le visage long & la mine naïve,
Je suis sans finesse & sans art ;
Mon teint est fort uni, la couleur assez vive ;

Et

Et je ne mets jamais de fard.
Mon abord est civil, j'ay la bouche riante,
Et mes yeux ont mille douceurs;
Mais quoyque je sois belle, agreable, & charmante,
Je regne sur bien peu de cœurs.
On me proteste assez, & presque tous les hommes
Se vantent de suivre mes loix,
Mais que j'en connois peu dans le siecle où nous sommes
Dont le cœur reponde à la voix!
Ceux que je fais aimer d'une ame tres-fidelle
Me font l'objet de tous leurs soins,
Et quoyque je vieillisse, ils me trouvent fort belle,
Et ne m'en estiment pas moins.
On m'accuse souvent d'aimer trop à paroître
Où l'on voit la prosperité;
Cependant il est vray qu'on ne me peut connoistre
Qu'au milieu de l'adversité.

☞ Le genereux Barbare Galgacus, parlant aux gens de sa nation avant que de combattre les Romains, déja maistres de l'Angleterre, leur dit allant au combat : Songez à vos Ancestres & à vos Descendans.

☞ Un jeune Abbé preschant la

Paſſion à une grille, dit que nôtre Seigneur qui ſua du ſang de tout ſon corps dans le Jardin des Olives, ne devoit point pleurer autrement, parce que Dieu eſt tout œil ; qu'il garda le ſilence devant Herode, parce que l'agneau perd la voix en voyant le loup ; qu'il eſtoit tout nud ſur la croix, parce qu'il eſtoit tombé entre les mains des voleurs ; que pour condamner la vanité des pompes funebres, il ne voulut point de flambeaux à ſes funerailles, pas même les flambeaux du ciel ; & enfin qu'il voulut eſtre mis dans un ſepulchre de pierre, pour nous apprendre que tout mort qu'il eſtoit il avoit horreur de la molleſſe.

☞ Quelques Auteurs ont crû que le cheval de Troye étoit une machine de guerre, dont on ſe ſervoit pour abattre les murailles de la Ville ; d'autres que la porte qu'Antenor ouvrir aux Grecs avoit au-deſſus la figure d'un cheval. Il y en a qui ont prétendu que ce cheval n'étoit que le mot que les Grecs donnerent le jour que cette Ville fut priſe.

☞ Du temps de L'Empereur Soliman II. un Chrétien emprunta 500. écus d'un Juif à Conſtantinople, & ce Juif, pour mieux aſſûrer ſon argent & la ren-

te,

te, voulut que le Chrétien s'obligeât à donner à la fin du terme deux onces de sa chair, s'il differoit le payement. Le terme échû, il se trouva dans l'impuissance de payer, & en même-temps ne voulut pas satisfaire à la peine que le Juif luy avoit imposée. Soliman ayant esté averti de ce marché, envoya querir le Chrétien & le Juif, & l'un & l'autre ayant répondu à ses interrogations, conformément à ce qu'il avoit oüi dire, il declara au Chrétien qu'il falloit qu'il satisfist à la promesse en donnant deux onces de sa chair, & d'un autre côté presenta un rasoir au Juif, en luy disant : Coupez par où il vous plaira ; mais je vous avertis d'une chose, c'est que vous coupiez justement deux onces; car si vous en coupez plus ou moins, je vous feray pendre aussi-tost. Le Juif aima mieux perdre son argent que d'exposer sa vie, & rendit l'obligation au Chrétien.

☞ Les Turcs aiment beaucoup les Chats, parce que Mahomet en ayant un, qui s'étoit endormi sur la manche de sa robe, l'heure de la priere étant venuë, il aima mieux couper sa manche que d'éveiller son Chat.

☞ Un jeune homme regarde la se-

verité

verité de son pere comme un défaut, qu'il a dessein d'éviter s'il a jamais des enfans : mais qu'il n'évitera pas en effet, s'il est un pere raisonnable, parce qu'il ne sera plus jeune homme.

Terent. Heaut.

Quàm iniqui sunt patres in omnes adolescentes judices,
Qui æquum esse censent nos jam à pueris ilico nasci senes,
Neque illarum affines rerum esse; quas fert adolescentia.
Mihi si unquam filius erit, næ ille facili me utetur patre.
Nam & cognoscendi, & ignoscendi dabitur peccati locus.

☞ Un Vieillard disoit qu'il tiroit trois avantages de la vieillesse : sçavoir une vûë meilleure, une plus grande force, & un commandement plus étendu ; à l'égard de la vûë, il disoit, qu'il voyoit toutes choses doubles ; que la force étoit plus grande, parce qu'en descendant de dessus sa mule, il tiroit toute la selle aprés luy ; & que son commandement estoit plus étendu, parce qu'il falloit qu'il commandât une chose dix fois avant qu'il fust obéï.

☞ Les Poëtes ont feint que l'Hydre de Lerne avoit plusieurs testes, &

qu'on

qu'on n'en avoit pas plûtôt coupé une, qu'il en naissoit deux ou trois. Voicy comment on a expliqué cette Fable. Palephatus écrit que dãs le territoire d'Argos il y avoit une petite Ville appellée *Hydre*, que Lernus qui en estoit Roy, n'ayant pas voulu se soûmettre à Sthenelus Roy de Mycene, Hercule l'alla assieger; que ceux de la Ville se défendirent avec tant d'ardeur, que si-tôt qu'on y avoit tué un soldat, deux autres prenoient sa place, & que c'est ce qui donna lieu à la fiction. Servius est d'un autre sentiment; il dit que Lerne étoit un lieu d'où il sortoit de tems en temps des torrens d'eaux qui inondoient tous les environs, & qu'on n'avoit pas plûtôt fermé une ouverture, qu'il s'en faisoit plusieurs, & qu'Hercule remedia à cette incommodité, en dessechant le lieu qui produisoit ces torrens.

☞ Si la science de se servir bien des creatures est grande, la science de s'en passer ne l'est pas moins.

☞ Aux Vindicatifs.

Rien n'est si doux que la vengeance,
Quand elle suit de prés l'offense :
Mais aussi quand nos ennemis
Sont humiliez & soûmis,

Et

Et que les trouvant sans défense,
De leur punition nous pouvons ordonner;
Ah! qu'il est beau de pardonner.

☞ Le grand Constantin ayant appris que ses Statuës avoient été lapidées & soufletées, passa sa main en riant pardessus son visage, & dit: *Ces coups de pierre & ces soufflets ne m'inquietent point, car je ne suis pas blessé.*

☞ Khenetus Roy d'Escosse, ayant tué Eruthlich fils de Fenella, cette Princesse fit faire une grande Statuë d'or massif, qui tenoit en sa main une grosse pomme d'or toute brillante de pierreries; mais si artificiellement faite, que quiconque la touchoit étoit en même-tems percé de mille fleches acerées d'or envenimé, qui sortoient impétueusement de la pomme; aprés quoy elle en fit present au Roy en une petite Ville appellée Festicarium, où voulant manier cette pomme, il se sentit frappé de tant de coups de fléches, qu'aprés avoir languy quelque-temps, il perdit enfin la vie.

☞ Devoirs du Chrétien; croire, prier, faire.

Sunt credenda tibi bis sex, orandaque septem,

Si

Si salvus fieri vis, facienda decem.

De douze points pour se sauver M. Maultrot.
La creance est fort necessaire ;
Sept sont l'objet de la priere,
Et dix se doivent observer.

☞ Vanité des biens du monde.

Quid sudas? nudus venisti, nudus abibis,
Ipsa dat, ipsa datas terra reposcit opes.
Que te sert qu'en sueurs ta santé se répande
Tu vins nud dans le monde, & n'emporteras rien:
La terre donne & redemande
A chacun ce qu'il a de bien.

☞ Sur la mort.

Natus inops, morieris inops, mors omnibus aqua est,
Invenit aut faciet quos rapit illa pares.
Tu nâquis & tu dois mourir en pauvreté ;
La mort ne préfere personne,
Et dans ceux que sa faux moissonne
Elle trouve tousjours ou met l'égalité.

☞ Avis aux Maistres.

Quæ culpare soles, ea tu ne feceris ipse,
Turpe est Doctori, cum culpa redarguit ipsum.
Ne faites jamais d'action
Dont vous ayez donné le blasme:
Un Docteur est un maistre infame
S'il est sujet luy-mesme à reprehension.

☞ Ma-

☞ Maxime.

Ut tibi mors felix contingat, vivere disce.
Ut felix possis vivere, disce mori.
Des maximes que l'on doit suivre
En voicy deux qu'il faut cherir:
Pour bien mourir apprendre à vivre,
Pour bien vivre apprendre à mourir.

☞ Epigramme.

Corpus primò, animam, facta jam carne, creavit,
Cætera fecisset cùm facienda Deus.
Fallor? an hinc parere animabus inertia nolunt
Corpora, sin animis quod seniora suis?
Lorsque Dieu par sa voix en merveilles féconde,
Aprés tant d'ouvrages divers
Voulut donner un maître à ce grand Univers
Il fit d'abord le corps & l'ame la seconde,
N'est ce point par cette raison
Qu'à l'ame le corps est rebelle,
Et que comme il est plus vieux qu'elle
Il ne luy veut ceder en aucune façon?

☞ Sur les Mariages de C.G.

Horace l. 1. Od. 33. *Sic visum Veneri: cui placet impares*
Formas atque animos sub juga ahenea
Sævo mittere cum joco.
C'est ainsi que le Ciel par des loix immuables

Meslant

Meslant le plaisir au chagrin,
Veut unir sous un joug d'airain
Des personnes si dissemblables.

☞ Sur la mort de JESUS-CHRIST.

Pro servis Dominus moritur; pro sontibus insons;
Pro ægroto medicus; pro grege pastor obit.
Pro populo rex mulctatur; pro milite ductor;
Proque opere ipse opifex; proque homine ipse Deus.
Quid servus, sons, ægrotus, quid grex, populusque,
Quid miles, quid opus, quidve homo solvet? amet.

Quoy! pour le Serviteur le Maistre veut mourir,
Et l'innocent pour le coupable!
Quoy! le Medecin charitable
Pour le malade doit perir,
Et pour le troupeau miserable,
Le bon Pasteur daigne souffrir!
Pour son Peuple un Roy mesme au supplice s'engage;
On voit pour le Soldat frapper le Colonel,
Punir l'Ouvrier pour l'Ouvrage,
Et pour l'homme à la mort condamner l'immortel;
Pour l'obligation extrême
Que dans tous ces états l'homme en dust contracter,

Que

Que rendra-t-il à Dieu? qu'il l'aime,
C'est le moyen de s'acquiter.

☞ Quand R. D. est furieux, il pousse les choses aux dernieres extrémitez; il s'irrite de la patience de ceux à qui il en veut; il cherche à perdre ceux qui le veulent empêcher de se perdre luy-mesme.

☞ A. L. A.

Les dignitez & les grandeurs
Qui d'un ambitieux sont le desir suprême,
S'achetent de mille douleurs;
Il faut renoncer à soy-mesme,
Ne bouger de la Cour, estre alerte & soûmis,
Se défier de ses meilleurs amis,
Et de son Protecteur épouser les caprices;
Mais dés qu'on les possede, on en est dégoûté,
Et l'on voit que bien loin d'y trouver des delices,
Elles ne valent pas ce qu'elles ont coûté.

☞ Les Philosophes connoissent Dieu, les Chrétiens le croyent, les gens de meditation le considerent; mais les contemplatifs le possedent, parce qu'ils ne regardent fixement & invariablement que luy.

☞ Le Cardinal de Granvelle se nommoit l'Alphabet des Benefices, parce qu'il en avoit autant qu'il y a de let-

res dans l'Alphabet, ou parce qu'il n'y avoit point de lettre de l'Alphabet qui ne commençât le nom de quelqu'un de ses Benefices.

☞ Parmy les merveilles dont Grenoble est environnée, on doit mettre la Fontaine bruslante, qui, au travers des eaux, lance des flâmes de la hauteur d'un pied, où la jeunesse par curiosité & par divertissement, va souvent faire des fricassées & des omelettes. On voit pas loin delà une Tour dans laquelle les animaux venimeux ne sçauroient vivre & ceux qu'on y a apportés quelquefois n'y ont pas vécu long-temps.

☞ Le Phebé de la veille des Rois ne signifie pas tant le Soleil sous le nom de Phœbus, que l'enfant de famille qui estoit désigné par ce nom d'*Ephebus*, le faisant presider au sort, pour l'élection du Roy de cette Feste. *Ephebe* signifie jeune homme.

☞ N'est-ce pas veritablement turlupiner, que dire qu'il y a des pointes dans ces vers, parce qu'il y a des Pyramides?

Les destins les meilleurs sont des charmes perfides,
L'on n'est pas bien assis dessus des pyramides;

Sur

Sur les lieux les plus hauts sont les plus
grands hazards,
La mort d'un plus grand coup fait tomber
les Cesars.

☞ En faveur de la Justice.

La Justice est des Rois le plus noble parta-
ge,
Elle est de leur grandeur le plus ferme
soûtien:
Par elle ils sont de Dieu la veritable ima-
ge.
Et leurs autres vertus sans elle ne sont
rien.

FIN.



